

COMMERCE

CAHIERS TRIMESTRIELS PUBLIÉS PAR
LES SOINS DE PAUL VALÉRY,
LÉON-PAUL FARGUE, VALÉRY LARBAUD.

AUTOMNE 1929

CAHIER XXI

KRAUS REPRINT

Nendeln/Liechtenstein

1969

COMMERCE

CAHIERS TRIMESTRIELS PUBLIES PAR
LES SOINS DE PAUL VALÉRY
LÉON-PAUL FARGUE, VALÉRY LARBAUD

CAHIER XXI

AUTOMNE 1929

Reprinted by permission of Mrs. LELIA CAETANI HOWARD

KRAUS REPRINT

A Division of

KRAUS-THOMSON ORGANIZATION LIMITED

Nendeln/Liechtenstein

1969

KRAUS REPRINT
Nendeln/Liechtenstein

Printed in Germany

SOMMAIRE

PAUL CLAUDEL

LE LIVRE DE CHRISTOPHE COLOMB

T.-S. ELIOTT

SOM DE L'ESCALINA

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR JEAN DE MENASCE

VALERY LARBAUD

LE PATRON DES TRADUCTEURS

SIR THOMAS BROWNE

CHAPITRE V DE « HYDRIOTAPHIA »

PRÉCÉDÉ D'OPINIONS DE S. T. COLERIDGE
SUR SIR THOMAS BROWNE

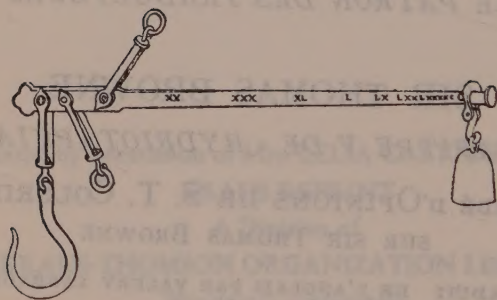
TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR VALERY LARBAUD

LÉON-PAUL FARGUE

MIMES

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE CAHIER 2.900 EXEMPLAIRES
DONT 100 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE VAN
GELDER NUMÉROTÉS DE 1 A 100, 300 EXEMPLAIRES
SUR PUR FIL LAFUMA NUMÉROTÉS DE 101 A 400,
ET 2.500 EXEMPLAIRES SUR ALFA NUMÉROTÉS
DE 401 A 2900.

N° 1985



PREMIERE PARTIE

1. — PROVISIONNEL

LE LIVRE DE CHRISTOPHE COLOMB

L'HABITANT

Le Livre de la Vie et des voyages de Christophe Colomb qui a dirigé l'expédition

PREMIÈRE PARTIE

I. — PROCESSIONNAL

Entre une procession précédée par des hallebardiers. Des mousquetaires et deux officiers portant les étendards d'Aragon et de Castille. Puis le Livre de Christophe Colomb qu'un jeune assistant porte sur sa poitrine. Puis l'Explicateur marchant tout seul avec pompe. Ensuite le Chœur d'abord marchant en rangs, puis avec pas mal de turbulence et de désordre, portant des livres, des pupitres, des bouquets de fleurs, des bouteilles de vin, des paniers remplis de partitions, croquant des pommes et se donnant des bourrades. Il s'installe à la place qui lui est réservée et où se trouvent déjà quelques musiciens. On voit les deux longues mains fines d'une femme qui débarrasse la harpe de sa housse noire et un contrebassiste qui panse sa contrebasse. On installe solennellement le Livre sur le pupitre. Les deux porte-étendards s'installent de chaque côté de la scène. L'Officier qui commande le détachement crie : Silence ! et l'Explicateur ouvre le Livre. Sonnerie de trompettes.

L'EXPLICATEUR.

Le Livre de la Vie et des voyages de Christophe Colomb qui a découvert l'Amérique !

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

LE CHŒUR, *d'une voix tonnante.*

Ainsi soit-il !

2 — PRIÈRE

L'EXPLICATEUR.

Je prie le Dieu Tout-Puissant afin qu'il me donne lumière et compétence pour vous ouvrir et expliquer le livre de la Vie et des voyages de Christophe Colomb qui a découvert l'Amérique, et ce qui est *ultra*. Car c'est lui qui a réuni la Terre Catholique et en a fait un seul globe au-dessous de la Croix. Je dis la vie de cet homme prédestiné dont le nom signifie Colombe et Porte-Christ, telle que cela s'est passé non pas seulement dans le temps, mais dans l'Éternité. Car ce n'est pas lui seulement, ce sont tous les hommes qui ont la vocation de l'Autre Monde et de cette rive ultérieure que plaise à la Grâce Divine de nous faire atteindre.

LE CHŒUR, *de même.*

Ainsi soit-il !

3. — ET LA TERRE ÉTAIT INFORME ET NUE

Sur l'écran au fond de la scène, au milieu des ténèbres et de la confusion, on voit tourner un énorme globe au-dessus duquel se précise peu à peu et rayonne une Colombe lumineuse.

LE CHŒUR.

Et la terre était informe et nue et les ténèbres couvraient la face de l'Abîme et l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux.

UNE VOIX SEULE, *aiguë.*

L'Esprit de Dieu descendit sur les Eaux sous la forme d'une colombe.

LE CHŒUR, *encore plus sombre et plus bas.*

Et la terre était informe et nue. L'Esprit de Dieu. L'Esprit de Dieu. Et la terre était informe et nue.

4. — CHRISTOPHE COLOMB A L'AUBERGE

L'EXPLICATEUR.

Une pauvre auberge à Valladolid.

Et en effet on voit sur la scène une pauvre auberge à Valladolid.

Christophe Colomb !

Entre CHRISTOPHE COLOMB.

Il est vieux. Il est pauvre. Il est malade. Il va mourir bientôt. L'homme qui est avec lui et qui discute est l'aubergiste. Le vieillard a le licou de sa mule autour du bras. C'est son seul bien, il a peur qu'on la lui vole. La mule de Christophe Colomb !

Entre LA MULE DE CHRISTOPHE COLOMB.

Il déballe son pauvre bagage et pendant ce temps on met la Mule dans la chambre à côté. Qu'est-ce qu'il y a dans le coffre ? Des livres, des papiers, un portrait de femme. Il y a encore quelque chose qu'il cherche tout au fond.

Des chaînes !

CHRISTOPHE COLOMB *suspend les chaînes au mur et se met en prières.*

5. — CHRISTOPHE COLOMB ET LA POSTÉRITÉ

L'EXPLICATEUR.

Christophe Colomb ! Christophe Colomb !

Viens avec nous ! Viens avec nous, Christophe Colomb !

CHRISTOPHE COLOMB.

Qui êtes-vous qui m'appellez ?

LE CHŒUR.

Christophe Colomb ! Christophe Colomb ! Viens avec nous !
Viens avec nous, Christophe Colomb !

CHRISTOPHE COLOMB.

Qui êtes-vous qui m'appellez ?

LE CHŒUR.

Nous sommes la postérité ! Nous sommes le jugement des hommes ! Viens voir ce que tu as fait sans le savoir ! Viens voir ce que tu as découvert sans le savoir ! Quitte ce lieu sordide ! Prends ta place ! Prends ton trône ! ici nous te comprenons ! ici l'on ne fera plus de mal ! il n'y a qu'un seul pas à faire pour être avec nous ! simplement cette étroite limite qui s'appelle la mort !

CHRISTOPHE COLOMB.

Que dites-vous, ce que j'ai découvert sans le savoir ? Ah ! ce que je savais était infiniment plus que ce que j'ai découvert ! Et ce qui était réel dans l'Éternité est infiniment plus réel que ce qui est réel sur la carte.

LE CHŒUR.

Passe la limite ! Passe la limite avec nous !

CHRISTOPHE COLOMB *passant la limite et occupant la place qui lui a été préparée.*

J'ai passé la limite.

L'OPPOSANT, *se levant dans le Chœur.*

Et qu'il fasse attention ! Je suis là ! Qu'il fasse attention à ce qu'il dit et à ce qu'il fait, car c'est moi qui suis à son côté pour maintenir les droits de la critique.

LE CHŒUR, *sourd et à voix basse.*

Prends ton siège avec nous, porteur de Christ ! Laisse là ta paille, laisse tes chaînes, laisse ta mule ! Viens avec nous et regarde ! Regarde ta propre vie, regarde ta propre histoire !

A partir de ce moment, le Christophe Colomb sur le proscenium sera désigné sous le nom de Christophe Colomb II, le Christophe Colomb sur la scène étant désigné sous le nom de Christophe Colomb I.

6. — LES QUATRE QUADRILLES

L'EXPLICATEUR.

Et que fait cependant le Roi d'Espagne que le vieux Christophe Colomb est venu supplier à Valladolid ? Qu'est-ce qui se passe à la Cour, dans le Palais du Roi d'Espagne ? La scène représente une salle dans le Palais du Roi d'Espagne. — Ce que vous voyez apparaître au fond sur l'écran, c'est l'Amérique telle qu'elle était connue alors, telle qu'elle émergeait peu à peu du sein des eaux, un essaim d'îles, le Jardin de la Reine, comme on l'appelait au milieu, et tout autour des lignes de côte qui se dessinaient çà et là.

Musique de danse. Apparaissent quatre quadrilles présidées par quatre dames superbement empanachées.

Ces quatre personnes empanachées présidant les quatre qua-

drilles qui ne cessent d'évoluer sur l'échiquier des Cours, ces quatre idoles féroces qui ne cessent de défendre leur petit bagage de prérogatives et de connaissances, tu les reconnais, Christophe Colomb ? Elles s'appellent l'Envie, l'Ignorance, la Vanité, et pire que toutes, l'Avarice, j'entends non pas seulement l'avarice de la bourse, mais celle de l'esprit et celle du cœur.

La danse se déploie. La musique s'interrompt de temps en temps brusquement pour laisser place au dialogue, pendant que les mouvements se continuent.

L'OPPOSANT, *se levant.*

Je demande la parole. Je demande à prendre la défense du Roi d'Espagne.

LE DÉFENSEUR, *se levant sur un autre point du Chœur.*

Il ne s'agit pas spécialement du Roi d'Espagne, mais de tous les Souverains, de tous les Gouvernements, de toutes les Autorités de l'échiquier bureaucratique que vient déranger le Génie.

L'OPPOSANT.

Qui aurait fait autant pour Colomb que Ferdinand avec Isabelle ? qui aurait nommé Amiral et Vice-Roi cet inconnu, cet aventurier, ce métèque ? Qui lui a donné ses bateaux, ses marins et son argent ?

LE DÉFENSEUR.

De ce petit mouvement de foi, le métèque et le fou les a payés avec un monde.

L'OPPOSANT.

Il ne savait pas ce qu'il avait découvert.

CHRISTOPHE COLOMB II.

Je savais beaucoup plus que vous ne savez !

L'OPPOSANT.

Tu te décides donc à parler ! C'est à toi que je m'adresse, Christophe Colomb, charlatan, ignorant, halluciné, marchand d'esclaves, menteur, révolté, incapable, calomniateur ! Pourquoi es-tu venu déranger l'Espagne de sa vocation et de toutes ses traditions respectables, pourquoi l'as-tu attirée vers l'autre Monde ? Pourquoi es-tu venu déranger l'Europe de son petit travail ? Ce n'est pas d'être enchaîné seulement que tu méritais, c'est d'être fusillé.

LE DÉFENSEUR.

Toutes ses fautes, ses illusions, ses soupçons, ses mensonges, sa jalousie, son égoïsme, sa cruauté, son mépris de ce qu'il avait découvert au prix de ce qu'il n'avait pas trouvé encore, tout cela ce sont les fautes de l'amour. Un homme en proie à l'amour, qui saurait le juger ?

L'OPPOSANT.

Quel amour ?

CHRISTOPHE COLOMB II.

L'amour de la Terre de Dieu ! le désir de la Terre de Dieu ! le désir de la possession de la Terre de Dieu !

UN AUTRE DÉFENSEUR.

Le génie est comme un miroir dont un côté reçoit la lumière et dont l'autre est tout rugueux et rouillé.

LE CHŒUR.

Christophe Colomb ! Christophe Colomb !

L'OPPOSANT.

Ton nom même est un mensonge !

CHRISTOPHE COLOMB II.

Mon nom est l'Ambassadeur de Dieu, le Porteur de Christ !

Mon premier nom est le Porteur de Christ ! et mon second nom est tout ce qui est lumière, tout ce qui est esprit et tout ce qui a des ailes !

8. — IRRUPTION DES COLOMBES

A ce moment la scène est envahie par un tourbillon de colombes qui chassent les personnages grotesques des quadrilles. Un des assistants s'est emparé d'une colombe.

9. — LA COUR D'ISABELLE LA CATHOLIQUE

Isabelle enfant dans un grand jardin de Castille ; dans un beau jardin de Majorque elle tient une cour enfantine. Soldats, magistrats, dignitaires, savants, en costume, tous représentés par des enfants. Isabelle entourée de ses dames d'honneur tient sa cour et tous lui présentent leurs hommages et leurs présents.

Arrive le SULTAN MIRAMOLIN suivi de ses Ministres et de ses guerriers, tous représentés par des enfants. Il lui apporte solennellement une colombe dans une cage. ISABELLE accepte gracieusement la colombe, elle lui met une bague à la patte et lui donne la liberté. Elle s'envole.

10. — LA COLOMBE AU-DESSUS DE LA MER

11. — LA VOCATION DE CHRISTOPHE COLOMB

L'EXPLICATEUR.

Comme vous savez, Christophe Colomb a souvent prétendu qu'il était d'une illustre naissance.

L'OPPOSANT, *riant aux éclats.*

Ha ! Ha ! Ha !

CHRISTOPHE COLOMB II.

Il est vrai ! Je me suis toujours senti un Roi et Fils de Roi.

L'OPPOSANT.

La vérité est qu'il était le fils d'un tisserand de Gênes.

L'EXPLICATEUR.

Regardez-le dans la maison de son père, sa mère est là aussi, ses frères, ses camarades de travail, sa mère qui file la laine. Lui il lit dans un livre l'histoire de Marco Polo.

Sur l'écran on voit emmêlés en désordre et en mouvement et comme les animalcules sous le microscope dans une goutte d'eau tous les éléments du récit de Marco Polo, les voyageurs, les chameaux, l'Asie, le Palais du grand Khan, les vaisseaux du retour, etc. De temps en temps quelque chose se détache plus nettement. A un certain moment, la mère regarde son fils. Alors on voit aussi la mère sur l'écran. La sœur vient lire par-dessus son épaule. Alors on voit la sœur aussi sur l'écran.

L'HOMME SUR LA FENÊTRE ou la partie du chœur qui parle à sa place.

Christophe, viens voir ton pays ! viens voir ce beau port de Gênes, rond comme une coupe, comme une belle bouche qui chante tout rempli de vaisseaux et de métiers, tout brillant et retentissant de son commerce avec l'Orient.

CHRISTOPHE COLOMB I SUR LA SCÈNE.

Je lis l'Histoire de Marco Polo.

L'HOMME SUR LA FENÊTRE

Fi de ce navigateur terrestre ! C'est la mer qu'il nous faut à nous autres Génois.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Et qui sait si par la mer il n'y a pas moyen de rejoindre le pays de Marco Polo ?

L'HOMME SUR LA FENÊTRE.

A l'ouest il n'y a pas la mer, mais l'infranchissable Volonté de Dieu.

CHRISTOPHE COLOMB I.

C'est la Volonté de Dieu qui m'appelle vers l'ouest.

LE CHŒUR, *chantant à la place des personnages.*

Christophe, notre enfant Christophe, n'abandonne pas ta mère, ta famille et ta patrie ! Je vois Gênes ruinée et découronnée par un de ses enfants ! La Reine de l'Orient, elle doit céder son sceptre à un autre. Je vois la vieille Mer latine à qui l'Océan retire sa rame et sa coupe, sa coupe où venaient boire toutes les nations.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Que dois-je faire ?

CHRISTOPHE COLOMB II, *soutenu par le Chœur.*

Christophe ! Christophe ! Porteur du Christ ! Va ! va ! va ! Pars ! Dieu t'appelle ! ne les écoute pas !

CHRISTOPHE COLOMB I.

Quitterai-je ma patrie ?

CHRISTOPHE COLOMB II, *de même.*

Christophe ! Christophe ! quitte ta patrie ! quitte ta patrie !

quitte, quitte, quitte ta patrie ! comme Abraham que Dieu appela hors de Ur.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Quitterai-je ma mère ?

CHRISTOPHE COLOMB II, *de même.*

Quitte ta mère ! Abandonne-la ! Quitte ta famille ! Quitte, quitte ta mère ! La volonté de Dieu est ta patrie ! Tout cela qui t'empêche de partir, tout cela est ton ennemi.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Quitterai-je mon père et ma mère ? Quitterai-je ma patrie ?

Tout cela apparaît mélangé sur l'écran.

CHRISTOPHE COLOMB II, *de même.*

Il parle, pendant que le cœur répète tout bas avec une obstination farouche : Oui ! Oui ! la volonté de Dieu est ta patrie ! la volonté de Dieu est ta patrie !

Oui ! oui ! oui ! oui ! oui ! l'Humanité qu'il faut réunir, l'œuvre de Dieu qu'il faut achever, cette terre que Dieu t'a donnée comme la pomme dans le paradis pour que tu la prennes entre tes doigts, c'est cela qui est ton père et ta mère. Ah, je suis vieux, mais je sens dans mes veines la même flamme, le même enthousiasme ! Tout ce qui m'arrête, tout ce qui m'empêche de partir, tout cela n'est pas ma famille, tout cela n'est pas ma patrie, tout cela est mon ennemi pour que je le foule sous mes pieds ! Vers l'Ouest !

L'HOMME SUR LA FENÊTRE.

Que nous veut cette colombe ? On dirait qu'elle veut entrer !

Il saute à bas de la fenêtre.

On voit d'abord l'image d'une colombe sur l'écran, puis une colombe réelle sur la scène. Une colombe est entrée dans l'atelier du tisserand et la sœur de Christophe s'en empare. Elle la donne à son frère. Ah ! elle a une bague à la patte ! On voit tout cela à la fois sur la scène et sur l'écran.

12. — CHRISTOPHE COLOMB AU BOUT DE LA TERRE

L'EXPLICATEUR.

Christophe Colomb est parti.

LE CHŒUR.

Christophe Colomb est parti ! Il est parti ! Il est parti ! Il est parti ! Adieu, Gênes ! Adieu, famille ! Il est parti !

CHRISTOPHE COLOMB I.

Je suis parti et je ne vous reverrai plus. Adieu, mère ! Adieu, mer fermée ! A moi, le grand horizon de l'Ouest ! Je te salue, Océan, c'est bon de respirer, c'est bon d'être avec toi, c'est bon de te sentir sur la face et sous les pieds ! Aussi loin qu'on peut aller, j'irai ! aussi loin qu'on ne peut pas aller, j'irai aussi ! Me voici sur le dernier petit tas de pierres vers l'Ouest !

Il lance une pierre vers l'Ouest.

L'EXPLICATEUR.

Voici Christophe Colomb aux Açores.

LE CHŒUR.

Voici Christophe Colomb aux Açores.

L'EXPLICATEUR.

Là sur le rivage il rencontre une épave : attaché à une épave, un vieux marin presque mort.

LE CHŒUR.

Attaché à une épave, un vieux marin presque mort.

Apparaît sur la scène, apporté par les Néréides, un vieux marin presque mort, enlacé et cordé à une figure de proue.

CHRISTOPHE COLOMB II.

Je me souviens ! je me souviens ! c'était un vieux marin épuisé de fatigue, à moitié mort ! On l'avait retrouvé sur une épave à moitié mort, à moitié fou, bien loin à l'ouest des Açores.

DEMI-CHŒUR.

Ce qu'il a pris pour des îles, ce sont des baleines soufflantes !

CHRISTOPHE COLOMB I.

Marin ! Marin ! réponds-moi ! Qu'as-tu vu ? Quelles nouvelles de l'autre monde ? Est-ce vrai qu'à l'Ouest il y a une terre ?

DEMI-CHŒUR.

Sois humain, ne l'interroge pas, tu vois bien qu'il va mourir.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Et que m'importe qu'il meure ! pourvu qu'il me réponde ! Fils de la mer ! Qu'as-tu vu ? entends-moi ! réponds-moi ! est-ce qu'il y a un autre monde ? est-ce vrai qu'il y a un autre monde ? est-ce qu'il y a une autre terre vers l'Ouest ?

LE CHŒUR.

Fils de la mer ! entends-moi ! réponds-moi ! Et que m'importe

qu'il meure pourvu qu'il me réponde ! Fils de la mer, entends-moi ! réponds-moi ! m'as-tu entendu ? Est-ce qu'il y a un autre monde ? est-ce qu'il y a une autre terre vers l'Ouest ?

DEMI-CHŒUR.

Ce qu'il a pris pour des îles ce sont des baleines soufflantes.

DEMI-CHŒUR.

Ce qu'il a pris pour des îles, c'est le Poisson Jasconius sur lequel saint Brandan a construit une cathédrale.

DEMI-CHŒUR.

A l'Ouest du monde les Bienheureux habitent dans des îles d'or.

DEMI-CHŒUR.

A l'Ouest du monde il y a de l'or ! A l'Ouest du monde et par delà la tombe du vieillard Atlas, à l'Ouest du monde et par delà Hercule il y a un pays d'or et de vin !

DEMI-CHŒUR.

Saint Brandan au milieu de l'Océan dit la messe dans une cathédrale de verre.

DEMI-CHŒUR.

A l'Ouest du monde il y a une terre d'or ! A l'Ouest du monde il y a une terre verte et rouge ! Antilia est son nom. A l'Ouest du monde il y a une terre d'Or.

DEMI-CHŒUR.

Ce qu'il a pris pour des îles ce sont des baleines soufflantes.

Pendant tout ce temps CHRISTOPHE COLOMB I (sur la scène) est resté avidement penché sur le matelot qu'il essaye de ranimer. On voit leurs deux têtes sur l'écran. Le matelot meurt. CHRISTOPHE COLOMB le lâche.

CHRISTOPHE COLOMB I, *soutenu par le cœur.*

Il y a une terre vers l'Ouest ! Il y a une terre vers l'Ouest !

13. — CHRISTOPHE COLOMB ET SES CRÉANCIERS

L'EXPLICATEUR.

Christophe Colomb est revenu à Lisbonne. Ses projets ne rencontrent partout que le scepticisme et l'ironie. Il fait des affaires. Il participe à une entreprise de navigation. Il se marie. Mais ses affaires ne sont pas bonnes. Il a mangé la dot de sa femme. Le voici à la Chambre de Commerce de Lisbonne où ses créanciers l'ont convoqué.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Seul, près de la fenêtre, regardant l'Atlantique et le large chemin doré que fait le soleil couchant sur les eaux.

Que c'est beau, la mer ! Que c'est bon entre mes bras, la terre ronde ! Que c'est beau, le chemin vers l'Occident ! Qui me donnera tout cet or là-bas pour que j'y enfonce les mains ! Ah, combien de temps encore tarderai-je à suivre l'appel de ce soleil qui m'invite à le suivre ! Au lieu d'errer misérablement de port en port, picorant ma nourriture çà et là à la manière des oiseaux de mer, quand m'engagerai-je enfin tout droit sur cette route royale ? Quand mettrai-je la main sur l'Inde ? Quand foulerai-je d'un monde jusqu'à l'autre ce tapis de pourpre que le soleil couchant déroule sous mes pieds ?

PREMIER GUITARISTE SOUS LES FENÊTRES.

Hhrrr ! Christophe Colomb ! Christophe Colomb ! le Conquérant de la Mer ! Christophe, Christophe Colomb, le dénicheur de soleil !

DEUXIÈME GUITARISTE.

Ah, ah, ah, ah ! Hou hou ! Rrou-cou ! Rrou-cou ! Christophe Colomb, le trésorier de tous les trésors du couchant ! Christophe Colomb, ruisselant d'or et de pierreries ! Eh failli ! eh panné ! eh là là, déconfiture ! Paye tes dettes, eh le Génois ! Paye tes dettes, paye tes dettes, paye tes dettes, paye tes dettes, Christophe Colomb !

TROISIÈME GUITARISTE.

Hou hou ! hou hou ! hou hou ! Rrou-cou ! rrou-cou ! L'Océan, ça fait beaucoup d'eau. Il vaut mieux rester chez soi avec ses cartes et ses bouquins. Il vaut mieux envoyer les autres sur la mer. Il vaut mieux manger tranquillement à la maison l'argent de son beau-père ! Eh là là ! Christophe Colomb ! Les pigeons ne sont pas des canards ! Il vaut mieux rester à la maison comme le pigeon auprès de sa pigeonne.

PREMIER CRÉANCIER.

Paye tes dettes, Christophe Colomb.

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Paye tes dettes, Christophe Colomb.

TROISIÈME CRÉANCIER

Paye tes dettes, Christophe Colomb.

CHRISTOPHE COLOMB.

L'argent ! ce n'est pas l'argent qui me manque !

PREMIER CRÉANCIER.

Paye tes dettes, Christophe Colomb.

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Paye tes dettes, Christophe Colomb.

TROISIÈME CRÉANCIER.

Paye tes dettes, Christophe Colomb.

LE CHŒUR.

Paye tes dettes, paye tes dettes, paye tes dettes, Christophe Colomb.

CHRISTOPHE COLOMB.

Je ne peux pas vous donner d'argent, je ne peux vous donner que de l'or ! Tout l'or du soleil couchant, je vous le donne !

PREMIER, DEUXIÈME ET TROISIÈME CRÉANCIERS.

Il est fou ! il est fou ! il est fou !

Rires et huées au Chœur, commençant bas puis fusant en brusques éclats, sans trop de bruit.

CHRISTOPHE COLOMB.

Que je sois fou ou non, c'est cela et pas autre chose ! Tous mes plans sont prêts. J'ai là les lettres du grand savant de Pise qui m'approuve. J'ai là l'affirmation par devant notaire de ces deux marins de Palos. C'est la seule chance de revoir votre argent. Le Roi d'Espagne vient de conquérir Grenade. Il est jaloux de son frère du Portugal qui vient de lancer sur la mer un tel coup de filet. Ce n'est pas le Portugal qui m'aidera, il est déjà plein et gorgé. J'ai une lettre de Saint François pour le Roi d'Espagne. Qu'est-ce que cela lui fait de risquer un peu d'argent à la grosse aventure ? de me donner quelques pauvres petits bateaux ? C'est cela et pas autre chose. C'est la seule chance de recevoir votre argent. Et par conséquent c'est vous qui allez me donner de l'argent, pas moi.

PREMIER CRÉANCIER.

C'est dur ! c'est dur ! mais c'est la seule chance à tenter ! C'est

dur ! c'est dur ! mais il vaut mieux faire un petit effort que de perdre tout !

DEUXIÈME CRÉANCIER.

C'est dur ! c'est dur ! Encore de l'argent ! Encore de l'argent ! Encore de l'argent ! Mais il vaut mieux faire un petit effort que de perdre tout.

TROISIÈME CRÉANCIER.

Il y a bien peu de chances, il y a bien peu de chances, il y a bien peu de chances, mais il y a tout de même une petite chance. Je vais vous dire ce que je pense, il vaut mieux faire un petit effort que de perdre tout.

LE CHŒUR, *reprenant d'une voix tonnante.*

Il vaut mieux faire un petit effort que de perdre tout ! hou hou ! hou hou ! rrou-cou ! rrou-cou ! eh le Génois ! eh le petit pigeon ! C'est toi qui en sais plus long que tous les marins de Lisbonne ! Rrou-cou ! rrou-cou ! Paye tes dettes, paye tes dettes, paye tes dettes, Christophe Colomb !

14. — CHRISTOPHE COLOMB FAIT LE SIÈGE DU ROI

L'EXPLICATEUR.

Et voici Christophe Colomb en Espagne. (*Au CHŒUR.*) Ces messieurs que vous voyez sont des courtisans, des soldats et des savants. C'est vous qui êtes chargés de parler à leur place, s'il vous plaît.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Je demande audience au Roi d'Espagne.

LE MAJORDOME.

Et qu'avez-vous à demander, Monsieur, au Roi d'Espagne ?

CHRISTOPHE COLOMB I.

Je n'ai rien à demander au Roi d'Espagne, c'est moi qui ai à lui donner quelque chose.

LE MAJORDOME.

Le Musulman a été chassé, Grenade est prise, des Pyrénées aux colonnes d'Hercule toute l'Espagne est au Roi d'Espagne et c'est vous qui venez offrir quelque chose au Roi d'Espagne ?

CHRISTOPHE COLOMB I.

Je dis que l'Espagne est une trop petite chose pour Sa Majesté.

Murmures et rires étouffés des COURTISANS.

Quelle insolence ! c'est le fou ! c'est le Génois ! Rrou-cou ! c'est la colombe ! c'est Christophe Colomb ! C'est Christophe Colomb qui vient donner un autre Royaume au Roi d'Espagne !

CHRISTOPHE COLOMB I.

Je dis que l'Espagne est une trop petite chose pour Sa Majesté.

LE MAJORDOME.

Et qu'avez-vous donc à offrir à Sa Majesté qui soit plus grand que l'Espagne ?

CHRISTOPHE COLOMB.

J'ai à lui offrir la terre entière.

Explosions de rires, pas trop haut, ricané et chuchoté.

Rrou-cou ! rrou-cou ! Christophe Colomb ! Il a une pièce à son pourpoint ! il a une tache à ses chausses ! C'est Christophe Colomb qui vient offrir la terre au Roi d'Espagne.

LE MAJORDOME.

La terre est à Dieu.

CHRISTOPHE COLOMB I.

J'ai épousé la Volonté de Dieu.

LE MAJORDOME.

Et où donc est le gage de ces saintes épousailles ?

CHRISTOPHE COLOMB I, *montrant son anneau à son doigt.*

Cet anneau qu'une colombe m'a apporté.

On voit la colombe sur l'écran.

Rires de nouveau.

Christophe Colomb ! Christophe Colomb ! Rrou-cou ! Voici le grand Christophe Colomb descendu de son illustre pigeonnier !

UN JEUNE HOMME.

Garde cet anneau pour ta femme, Christophe Colomb.

CHRISTOPHE COLOMB I.

C'est avec cet anneau que j'épouserai la terre entière.

UN DES SAVANTS.

Ainsi c'est bien vous que l'on appelle Christophe Colomb ?

CHRISTOPHE COLOMB I.

C'est moi qui suis la colombe porteuse du Christ.

UN DES SAVANTS.

C'est vous qui voulez rejoindre les Indes en naviguant vers l'Ouest ?

CHRISTOPHE COLOMB I.

C'est moi qui ai été envoyé pour réunir la terre.

UN DES SAVANTS.

Votre pays ne vous suffit-il pas ?

CHRISTOPHE COLOMB I.

Je n'ai pas d'autres pays que la terre de Dieu.

Murmures.

UN DES SAVANTS.

N'est-il pas écrit que celui qui recherche le Mystère de Dieu y périra ?

CHRISTOPHE COLOMB I.

C'est Dieu dans ma main qui va à la recherche de Dieu.

UN DES SAVANTS.

La terre n'est pas ronde.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Et moi, je dis que la terre est ronde et parfaite.

UN DES SAVANTS.

Ne craignez-vous pas de vous tromper ?

CHRISTOPHE COLOMB I.

On ne se trompe pas quand on suit le soleil.

UN JEUNE HOMME.

N'est-ce pas vers les Indes, dites-moi, que vous voulez aller ?

CHRISTOPHE COLOMB I.

Vers les Indes, il n'y a qu'à tendre la main.

LE JEUNE HOMME.

Les Indes ne sont-elles pas au Levant ?

CHRISTOPHE COLOMB I.

Oui, elles sont derrière moi.

LE JEUNE HOMME.

Si elles sont au Levant, pourquoi allez-vous les chercher vers l'Ouest ?

Rires et approbations dans l'assistance.

Excellent ! il a raison !

UN DES SAVANTS.

Ce jeune homme est plein de bon sens.

LE JEUNE HOMME.

Quand je veux aller à Murcie, je ne commence pas par chercher le chemin de Badajoz.

LE CHŒUR.

Excellent ! Il a raison ! Ce jeune homme est plein de bon sens. Qu'est-ce qu'il dit ? Il dit quelque chose au rapport de Murcie et de Badajoz ! Il lui conseille de prendre la patache de Badajoz. La patache de Badajoz ! Il lui conseille de prendre la patache de Badajoz. La patache de Badajoz, comme c'est drôle, ah ! ah ! ah !

CHRISTOPHE COLOMB I.

Je demande à voir le Roi d'Espagne.

LE MAJORDOME.

Sa Majesté est occupée par les affaires de l'État. Revenez plus tard.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Je suis la colombe dans sa main. Qu'il ouvre la main et je partirai et du rivage inconnu là-bas c'est moi qui lui rapporterai un rameau vert.

LE MAJORDOME.

Revenez demain

LE CHŒUR.

Demain ! Demain ! demain ! mañana ! mañana ! mañana !
Révérence à Votre Seigneurie ! Reviens demain, Christophe Colomb !

Tous sortent.

LE MAJORDOME, *resté seul avec Christophe Colomb.*
Avez-vous de l'argent ?

CHRISTOPHE COLOMB I.

Oui, j'ai un peu d'argent.

LE MAJORDOME, *mélodieux.*

Pour obtenir de voir Sa Majesté il y a beaucoup de difficultés, il y a beaucoup de portes, il y a beaucoup de choses à ouvrir et à fermer.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Je vous donnerai tout l'argent que je pourrai.

LE MAJORDOME, *de plus en plus suave et mélodieux.*

Un peu d'argent pour obtenir de Sa Majesté patente de toute la terre, ce n'est pas beaucoup.

L'EXPLICATEUR, *à l'Opposant.*

Je voudrais bien savoir pourquoi vous faites tout ce boucan. c'est insupportable !

L'OPPOSANT.

Christophe Colomb ne vient-il pas de dire que la terre était ronde comme une pomme ?

L'EXPLICATEUR.

Eh bien ?

L'OPPOSANT.

J'étais juste en train de montrer aux camarades une lettre où

il dit qu'elle est comme une poire! il n'y a qu'à grimper du côté de la queue pour trouver le Paradis Terrestre. C'est rigolo !

15. — ISABELLE ET SANTIAGO

L'EXPLICATEUR.

Et maintenant voici la Reine Isabelle en prière dans son oratoire après la prise de Grenade. Aux yeux de son esprit repassent en désordre les événements de ces derniers mois.

Et en effet sur l'écran devant elle viennent s'inscrire en désordre, dans un mouvement plus ou moins rapide, en projection ou obliquement, des fragments de foules, des mêlées, des cortèges, des vues de Grenade et de l'Andalousie. Et aussi une fois, deux fois, plusieurs fois, intercalée dans ces tableaux, la capitulation du dernier Roi et l'image de l'Espagne enfin réunie et du Maure définitivement chassé.

LA REINE ISABELLE.

Maintenant, ô mon Dieu, j'ai fait ma tâche et il n'est pas juste que je vive plus longtemps. J'ai marié la Castille et l'Aragon, et tous deux ensemble, moi l'Aragon et Ferdinand qui est la Castille, nous avons repris l'Espagne afin de vous la donner. N'est-ce pas assez ? Que demandez-vous encore ? et n'est-il pas temps d'obéir enfin à cette voix secrète au fond de mon âme et de mon corps qui me dit qu'il est temps pour Isabelle de passer à Vous ?

L'écran devant lequel elle prie est remplacé par un vitrail sur lequel on voit l'image gigantesque de Saint Jacques et au-dessus une colombe.

Je n'entends aucune réponse, ce faible Oui auquel mon cœur était habitué.

Murmures dans le Chœur comme un bruit qui se gonfle sans arriver à la lettre et à la syllabe.

Je n'entends pas.

*Murmure plus fort. On entend confusément : Isabelle !
Isabelle !*

Parlez, Seigneur ! car votre servante écoute.

LE CHŒUR, *une voix seule soutenue par des murmures.*

Isabelle, Reine d'Espagne ! Isabelle, Isabelle, Reine d'Espagne !
est-ce pour toi seule et pour ta race et pour ta propre gloire que
Dieu t'a donné l'Espagne ?

ISABELLE.

Que sommes-nous tous et l'Espagne elle-même autre chose que
des instruments dans la main qui peut tout ?

LE CHŒUR.

Isabelle, c'est Saint Jacques qui te parle, le patron de l'Espagne.
le frère de Jean et le fils de Zébédée.

ISABELLE.

J'écoute.

LE CHŒUR.

Te souviens-tu de Las Navas ?

*Ici sur le vitrail on voit vaguement se dessiner derrière
SAINT JACQUES l'image d'un cavalier chevauchant
l'épée au poing.*

ISABELLE.

Je me souviens ! Tu chevauchais l'épée au poing à la tête des
légions espagnoles.

LE CHŒUR.

Jacques n'est pas un soldat seulement, c'est un pèlerin.

ISABELLE.

Je le sais, et tout l'Occident connaît jusqu'à Compostelle au bord de l'Océan le chemin de Saint-Jacques.

LE CHŒUR.

Il y a un autre chemin sur la mer. Isabelle ! Isabelle ! est-ce que l'Océan m'arrêtera toujours ?

ISABELLE.

Au-dessus de l'Océan il n'y a que le soleil qui puisse passer.

LE CHŒUR.

Ce que Pierre a fait, Jacques peut le faire. Et déjà je me préparais comme lui à marcher sur la mer, sur ce grand tapis que le soleil déroule. Et c'est toi qui me tiens arrêté par le coin de mon manteau.

ISABELLE.

Comment est-ce moi qui t'empêche de passer ?

LE CHŒUR.

Isabelle ! Isabelle ! de l'autre côté de l'Océan il y a des millions d'hommes qui m'attendent.

ISABELLE.

Franchiras-tu l'Océan à pied sec comme Moïse fit de la mer Rouge ?

LE CHŒUR.

Là où le pied ne peut passer, il y a les ailes ! Là où le cheval de Las Navas ne suffit pas, il y a la colombe !

ISABELLE.

Je ne vois d'autre colombe que celle-ci dans le vitrail au-dessus de la tête.

LE CHŒUR.

Quoi, Dieu ne t'a-t-il pas envoyé une colombe et un porte-Christ ?

ISABELLE.

Je ne sais ce que tu veux dire.

LE CHŒUR.

Isabelle, où est l'anneau à ton doigt ?

ISABELLE.

Je vois à mon doigt l'anneau que m'a donné mon époux à la place du mien que je lui ai donné.

LE CHŒUR.

N'avais-tu donc pas un autre anneau ?

ISABELLE.

Je me souviens ! J'étais une enfant alors ! Ah ! la mer était si belle que j'avais envie de l'épouser ! Oui, je me souviens, cet anneau ! je l'avais accroché à la patte d'une colombe !

LE CHŒUR, *de plus en plus bas et confusément.*

Et depuis ne l'as-tu jamais revu ?

ISABELLE.

Je ne l'ai pas revu. Mais, si fait ! c'était lui ! je l'ai revu !

LE CHŒUR.

Où donc l'as-tu revu ?

ISABELLE.

Je l'ai revu au doigt de ce pauvre homme qui est venu l'autre jour me supplier.

LE CHŒUR.

Et comment s'appelait ce pauvre homme ?

ISABELLE *se levant*.

Christophe Colomb ! Il s'appelait Christophe Colomb ! Il s'appelait Christophe Colomb !

16. — LE RECRUTEMENT POUR LES CARAVELLES

L'EXPLICATEUR.

Le Port de Cadix.

Dans le fond, des mâts, des vergues et des cordages entremêlés, des embarcations, des bateaux en construction sur leur cale, toute sorte d'engins et de drapeaux flottants. Au premier plan des barils, des ancres, des tas de cordages, des grues, des chaudières de calfats.

A droite et à gauche deux grandes affiches.

L'une est un tableau grossièrement peinturluré représentant un rivage exotique sous les palmiers où descendent des moines et des soldats.

L'autre est une grande affiche de recrutement.

SOUS LE PATRONAGE DE LEURS MAJESTÉS

LE VOYAGE MERVEILLEUX

CHRISTOPHE COLOMB, AMIRAL ET VICE-ROI

DES INDES OCCIDENTALES

S'ADRESSE AUX NAVIGATEURS DE PALOS

EMBARQUEZ-VOUS SUR LES TROIS BONNES CARAVELLES

LA SANTA MARIA

LA NIÑA

LA PINTA

AVEC MARTIN ALONSO PINZON

ET VINCENT YAÑEZ PINZON

NAVIGATEURS D'ESPAGNE VENEZ TOUS VOUS INSCRIRE.

NE LAISSEZ PAS LES RICHESSES DES INDES AUX PORTUGAIS

TROIS ÉCUS DE SALAIRE PAR JOUR

ON S'OCCUPE DES FEMMES ET DES ENFANTS

CHAQUE MARIN AURA UNE SEIGNEURIE

DANS LES INDES OCCIDENTALES

VENEZ TOUS !

*Au milieu de la scène, un officier siège sur une espèce
d'estrade pour recevoir les engagements.*

*Le mouvement d'un grand port. Un groupe de soldats,
de marchands et d'hommes de cour est réuni devant
l'affiche.*

QUELQU'UN.

C'est vrai que Leurs Majestés patronnent l'expédition ?

UN AUTRE.

Un grand souverain doit savoir prendre un risque de temps
en temps.

UN AUTRE.

Qu'est-ce qu'il risque ? Trois pauvres caravelles, quatre-vingts
matelots et la peau d'un tailleur Génois.

UN AUTRE.

C'est Sa Majesté la Reine qui s'intéresse à cet étranger.

UN AUTRE.

Et pendant que toute l'Espagne parle de Christophe Colomb,
les impôts rentrent à la douce.

UN AUTRE

Les Pinzon sont de bons marins.

UN AUTRE.

Ma foi, on ne sait jamais, j'ai mis cinquante mille maravédís dans l'affaire.

UN AUTRE.

Et moi j'en ai mis cent mille. Ou du moins j'ai dit à mon beau-père de les mettre.

UN AUTRE.

Et c'est Don Almanzor de Palos qui a le contrat pour le ravitaillement. C'est un bon contrat. Les marchandises ne sont pas de premier ordre, mais la moitié est à crédit.

UN AUTRE.

Tout est crédit et *Credo* dans cette affaire.

UN AUTRE.

Il n'y a que Christophe qui croie pour de bon. L'avez-vous entendu ? Ça fait un effet de l'entendre. J'ai payé un pourpoint à mon frère de lait qui part comme maître-canonnier.

UN AUTRE.

C'est bien vrai que le Roi l'a fait amiral ?

UN AUTRE.

Regardez la bannière ! Salut à Mgr l'Adeclantado des Indes Occidentales ! Il reste la Vice-Royauté de Cocagne et des Montagnes de la Lune !

Cris derrière la scène : Place ! Place !

Entre un cortège. En tête des hallebardiers. Puis tam-

bours et fîtres. Puis des hommes portant sur leurs épaules une grande vergue avec sa voile et ses agrès. Puis d'autres portant avec ostentation des tonneaux et des salaisons, des porcs et des chèvres liés par les quatre pattes.

UN DES ASSISTANTS.

Et qui sont ces six bonshommes l'un derrière l'autre ?

UN AUTRE.

Ce sont des recrues pour la « Pinta ».

L'ASPIRANT.

Et pourquoi est-ce qu'ils tiennent leur culotte à deux mains ?

L'AUTRE.

C'est pour qu'ils ne se sauvent pas. On a peur qu'ils se sauvent. Alors on leur a coupé tous leurs boutons et leurs aiguillettes.

L'OFFICIER RÉCEPTIONNAIRE.

Ce sont mes gaillards de Carthagène.

LE RECRUTEUR.

Le Directeur de la prlson municipale est un sale Turc ! Il m'a fallu payer six écus d'or pour les avoir. Mais j'ose dire que quand on les aura un peu retapés ils feront honneur à l'Amiral.

L'OFFICIER.

Et ma commande de Séville ?

LE RECRUTEUR.

Il n'y a pas eu moyen de s'entendre avec le bourreau.

LE BOURREAU.

J'ai dû le pendre. C'est dommage, c'était un navigateur fini, le meilleur qui ait jamais ramé sur les galères de Barberousse !

L'OFFICIER.

N'oublie pas d'aller ce soir à la Maison de Jeu. Le patron m'a promis quelque chose.

17. — LES DIEUX BARATTENT LA MER

L'EXPLICATEUR.

Et maintenant il est temps de regarder ce qui se passe en Amérique, à l'heure où va finir pour elle cette longue nuit antérieure à la naissance et où le premier rayon de soleil va la toucher et la restituer à l'Humanité. La terre tremble ! Les temples des Idoles se sont fendus ! Vitzliputzli est tombé la face contre terre ! et voici les affreux dieux de sang et de ténèbres qui se réunissent avec inquiétude sur la place pour voir arriver les caravelles.

Sur la plage décorée de constructions fantastiques et à moitié écroulées, tous les démons de l'Amérique costumés à la manière des idoles mexicaines se sont réunis.

L'APPARITEUR.

Huichtlipochtli !

HUITCHLIPOCHTLI.

Présent !

L'APPARITEUR.

Quetzalcoatl !

QUETZALCOATL.

Présent !

L'APPARITEUR.
Tlaloc !

TLALOC.
Présent !

L'APPARITEUR.
Ixtlipetzloc !

IXTLIPETZLOC.
Présent !

L'APPARITEUR.
Où est Panchacamac ?

IXTLIPETZLOC.

Il est occupé à tendre un grand voile de brouillard en faisant frire des montagnes de glace au bout de sa petite fourchette.

L'APPARITEUR.

Où est Hikchtli-Horktchli. Que le diable l'emporte ! Je me demande où ils sont allés trouver des noms comme ça.

Il crache.

IXTLIPETZLOC.

Il fausse la boussole ! il met des cafards dans la farine ! il met des vers dans le bœuf salé ! il boit l'eau ! il aigrit le vin ! il inocule aux matelots avec une petite seringue la fièvre, l'ennui, la folie et le désespoir !

L'APPARITEUR.

Tu mens ! Comment peux-tu voir tout cela puisque Christophe n'est pas encore parti ?

IXTLIPETZLOC.

C'est comme si ça y était déjà ! Vous savez que j'ai mauvaise vue et que je ne puis voir les choses qu'un petit peu à l'avance.

L'APPARITEUR.

Quel idiot ! Y a-t-il quelqu'un ici qui voie clair et qui sache ce que fait Christophe Colomb ?

QUETZALCOATL.

Prête-moi ton dos, Ixtlipetzloc ! Je vais me fourrer dans l'œil l'Étoile du soir comme un verre pour mieux voir.

Il grimpe sur le dos de Ixtlipetzloc avec une lenteur dégoûtante.

Ça y est ! Je vois Palos ! Je vois Christophe Colomb ! Je vois les trois caravelles qui sont prêtes à partir.

L'APPARITEUR.

Qu'est-ce qu'ils font ?

QUETZALCOATL.

Sur le pont du bateau-amiral il y a un prêtre qui vient d'achever la messe. Et sur l'autel il y a un papier. Sur le papier chacun des officiers et des matelots vient mettre sa signature ou sa croix avec son sang. Le canon tonne. Le Gouverneur de Palos s'éloigne debout à l'arrière de son bateau et salue l'expédition avec son grand chapeau à plumes.

On voit cela sur l'écran.

TLALOC.

Oh là là ! j'ai peur ! j'ai froid ! j'ai chaud ! je claque des dents.

IXTLIPETZLOC.

J'ai la colique ! j'ai une espèce de ver dans les boyaux qui me fait beaucoup de mal !

UN AUTRE.

Ah ! on était si confortable depuis la création du monde dans cette belle Amérique !

UN AUTRE.

Et penser que c'est un ignorant qui la découvre et qui va se cogner le nez dessus sans même savoir ce que c'est.

UN AUTRE.

Eh là-bas ! le dieu du soleil ! tu as l'air joliment déplumé !

HUICHTLIPOCHTLI.

Hélas ! hélas ! depuis qu'on ne veut plus là-bas de Baal et d'Apollon, je m'étais retiré au Mexique et j'y étais si heureux ! Hélas ! hélas ! c'est fini de mes grands repas de chair humaine ! c'est fini de la grande chaudière Aztèque ! Ce cœur pantelant que le prêtre debout sur une montagne de cadavres retirait des entrailles de sa victime, que c'était bon ! Hélas, quand on a pris l'habitude de ce bon sang chaud, comme ce sera dur de s'en passer !

L'APPARITEUR.

Du moins avant que notre Christophe arrive ici et qu'il retourne dans son pays, je lui ai monté une grande machine qui est maintenant prête à fonctionner. Arrivez ici, arrivez ici ! vous tous, tous les dieux, vous les dieux du Nord et du Sud ! les dieux de la racine et de la feuille ! les dieux de la cendre et de la bouillie ! les dieux du salpêtre et du cuivre ! les dieux de la fièvre et de la faim ! boraciques et ammoniacaux ! les camarades à becs de perroquets et de tapirs ! les chauffeurs de volcans ! les hocheurs de Cordillères ! et vous qui à la queue du Scorpion aiguillonnez jusqu'à la frénésie la danse monstrueuse de l'Antarctique !

On voit sur l'écran toutes ces mythologies confuses.

TOUS LES DIEUX.

Nous voici ! Hhé ! Hhan ! Hhé-hhan !

L'APPARITEUR.

Attrapez-moi ce bout de filin ! Il y a les camarades là-bas en Afrique qui tiennent l'autre bout ! Vous y êtes ? rappelez-vous le temps où avec le serpent Naga comme ribot nous barattions

ensemble la Mer de lait ! Attention ! de l'ensemble ! du muscle et de l'ensemble ! Hhé-hhan ! hhé-hhan !

Tous les dieux attachés à une corde en un immense tug-of-war se mettent en branle et de plus en plus fort, de plus en plus vite, avec un bruit monstrueux de râpe et de scie, tirent et lâchent.

Hhé-hhan ! hhé-hhan ! hhé-hhan ! hhé-hhan !

L'APPARITEUR.

Ça va ! ça va ! plus fort ! tous ensemble !

TOUS LES DIEUX.

Hhé-hhan ! hhé-hhan ! hhé-hhan ! hhé-hhan !

Ils tirent et lâchent, ça marche avec une énergie formidable.

Il y a devant eux un démon qui tape sur un gong pour donner le mouvement. Des petits diabolotins courent tout le long des rangées pour rafraîchir les travailleurs avec des éventails. D'autres tapent en mesure à grands coups de bâtons sur les paresseux.

L'APPARITEUR.

Tape dessus ! tape dessus ! mords-les ! travaille-leur l'échine ! du nerf, de la gaieté ! Ça va ! La mer bout depuis l'Amazone jusqu'au Cap des Tempêtes ! Quel saladier ! quelle soupe au lait ! Nous allons voir ce que Monsieur Christophe Colomb va faire là-dedans avec ses petites caravelles !

18. — CHRISTOPHE COLOMB ET LES MARINS

L'EXPLICATEUR.

Ici commence la grande scène, la fameuse scène de la révolte des marins.

Pendant toute la scène, sous-jacent ou tumultueux, on entend au Chœur un murmure et une mêlée continuelle de voix, de paroles et surtout de sentiments, répondant aux idées suivantes, qu'elles soient proférées ou non :

La mer ! la mer ! la mer ! Toujours, toujours vers l'Ouest ! toujours ce souffle vers l'Ouest ! Nous mourrons tous ! nous ne reviendrons jamais ! Christophe Colomb ! Christophe Colomb ! que nous veux-tu ? pourquoi nous as-tu emmenés avec toi ? pourquoi veux-tu nous faire mourir ? Nous en'avons assez ! Nous voulons revenir ! Il faut l'obliger à revenir ! Il est fou ! Au fou ! au fou ! il faut l'obliger à revenir ! C'est un traître ! c'est un fou ! c'est un assassin ! Toujours la mer ! Toujours rien ! il n'y a plus rien ! il n'y a plus rien ! nous sommes perdus au milieu de Rien !

CHRISTOPHE COLOMB en grand costume d'amiral au milieu de ses officiers reçoit les délégués de l'équipage.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Que voulez-vous, messieurs ?

LE DÉLÉGUÉ.

La farine est presque épuisée.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Vous mangerez du bœuf salé.

LE DÉLÉGUÉ.

Le bœuf salé est pourri.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Eh bien, pour vous consoler, buvez un bon coup de vin à la santé du Roi d'Espagne.

LE DÉLÉGUÉ.

Il n'y a plus de vin.

CHRISTOPHE COLOMB I.

En ce cas, buvez de l'eau.

LE DÉLÉGUÉ.

Il n'y a plus d'eau.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Bravo ! Comme il n'y a plus d'eau tant mieux qu'il n'y ait pas non plus de bœuf salé. Je ne sais pas si vous l'avez remarqué, mais il n'y a rien qui fait peler la langue comme cette carne du Guadalquivir.

LE DÉLÉGUÉ.

Les équipages disent qu'ils ne veulent plus marcher.

(Le Chœur.)

CHRISTOPHE COLOMB I.

Ce n'est pas les équipages qui marchent, c'est le vent qui les fait marcher.

LE DÉLÉGUÉ.

C'est précisément le vent qui leur fait peur.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Pourquoi ? depuis que nous sommes partis le vent souffle dans la bonne direction, une jolie brise sans interruption vers l'Ouest.

(Le Chœur.)

LE DÉLÉGUÉ.

C'est précisément ce vent-là qui leur fait peur.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Christophe, mon saint patron ! voilà des gens difficiles à contenter !

LE DÉLÉGUÉ.

Ils veulent revenir chez eux.

CHRISTOPHE COLOMB I.

C'est grave ! c'est grave ! et dites-moi, mon ami, que feriez-vous à ma place ?

LE DÉLÉGUÉ.

Je réunirais le conseil des Anciens.

CHRISTOPHE COLOMB I.

C'est cela, quand on ne sait plus quoi faire, il faut toujours tenir conseil. Et tu dis qu'il n'y a plus d'eau ?

LE DÉLÉGUÉ.

Il n'y a presque plus d'eau.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Il n'y a plus de vin ni de biscuit ni de bœuf salé ?

LE DÉLÉGUÉ.

Presque plus de tout cela.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Et il n'y a plus de sang non plus dans les veines des marins de Palos ?

LE DÉLÉGUÉ.

Non, il n'y a plus de sang, ils ont peur, il n'y a pas de courage contre Dieu.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Quand ils disent qu'il n'y a plus de sang, ils se trompent.

LE DÉLÉGUÉ.

Il n'y a plus que la mer partout !

CHRISTOPHE COLOMB I.

Il y a du sang ! Il y a le sang de vos signatures sur le papier que vous avez signé ! quand je pourrai vous remettre ce sang dans les veines, alors je pourrai vous rendre votre parole.

LE DÉLÉGUÉ.

Nous prions humblement Votre Seigneurie de nous rendre notre parole.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Expliquez-moi ce qui vous fait peur.

LE DÉLÉGUÉ.

Rien.

CHRISTOPHE COLOMB I.

C'est Rien qui vous fait peur ?

LE DÉLÉGUÉ.

Nous avons passé la limite après laquelle il n'y a plus de limite. Il n'y a plus de terre, il n'y a plus de mer, il n'y a plus rien.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Il n'y a plus rien ! C'est justement cela qui est bon ! Et voilà ce qu'on appelle des matelots ! Est-ce que la vie du matelot n'est pas éternellement non pas d'arriver, mais de partir ? Ah, j'en demande pardon à Dieu, mais si ce n'était Sa Volonté, si ce n'était la mission qu'il m'a donnée, oui, ce serait presque avec regret que je verrai tout à l'heure paraître la terre à la proue ! Je vous déclare que si cela dépendait de moi je voudrais être tellement parti que le retour serait impossible ! Ah, je n'en aurai jamais

assez de ces étendues immenses et désertes ! Ah, quand m'embarquerai-je enfin pour de bon ? Oui, je vous déclare que si cela ne dépendait que de moi vous ne verriez jamais paraître la terre à la proue.

LE DÉLÉGUÉ.

Il faut réunir les commandants et les anciens.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Et que disent les commandants et les anciens ?

LE DÉLÉGUÉ.

Ils disent qu'il ne faut pas tenter Dieu. Ils disent qu'il faut revenir.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Que dit Martin Alonso ?

LE DÉLÉGUÉ.

Il dit qu'il faut revenir.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Et Martin Alonso, n'est-ce pas, est un matelot fini ?

LE DÉLÉGUÉ.

Martin Alonso est un vrai Espagnol.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Non seulement c'est un vrai Espagnol, c'est un matelot fini qui a passé toute sa vie à naviguer. Pas un amateur, pas un aventurier, non pas un de ces navigateurs de papier qui ne savent même pas lire une carte et relever l'ascension d'une étoile.

LE DÉLÉGUÉ.

Nous avons confiance en lui.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Et qu'est-ce que Christophe Colomb après tout ? Un fou, un rêveur, un sans-patrie, un illuminé, un tailleur, un ignorant, un cardeur de matelas ! Voilà dans quelles mains vous vous trouvez.

LE DÉLÉGUÉ.

Nous avons confiance dans Martin Alonso Pinzon.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Vous avez peur, mais si vous saviez ce que je sais, vous auriez plus peur encore.

LE DÉLÉGUÉ.

Madone ! Qu'y a-t-il de plus ?

CHRISTOPHE COLOMB I.

Depuis hier, la boussole s'est affolée, elle tourne comme un toton, il n'y a plus de Nord pour elle.

LE DÉLÉGUÉ.

C'est ce que je disais, il n'y a plus rien ! Notre-Dame de Palos. ayez pitié de nous !

CHRISTOPHE COLOMB I.

Alors, j'ai jeté à la mer cette petite boîte ridicule.

LE DÉLÉGUÉ.

Vous avez jeté la boussole à la mer ?

CHRISTOPHE COLOMB I.

Il me reste le soleil.

LE DÉLÉGUÉ.

Amiral, nous vous prions tous de retourner les bateaux et de revenir.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Nous vous prions ! Mais n'as-tu pas dit que vous tous, les commandants, les anciens et les équipages, vous étiez d'un seul et même avis et qu'il faut revenir ?

LE DÉLÉGUÉ.

Il faut revenir ! Il faut revenir ! Il faut revenir !

(Le Chœur.)

CHRISTOPHE COLOMB I.

Mais qui vous empêche de revenir ? Il n'y a que moi. Il n'y a que ce seul homme ici qui veut passer outre. Qui vous empêche de le jeter à la mer ?

LE DÉLÉGUÉ, *se jetant à genoux.*

Amiral, nous nous jetons à genoux ! nous vous supplions de revenir !

CHRISTOPHE COLOMB I.

Je n'aime pas voir les gens à genoux.

LE DÉLÉGUÉ.

Camarades, jetez-vous tous à genoux et suppliez notre amiral de revenir.

Tous se jettent à genoux.

Il faut revenir ! Il faut revenir ! Il faut revenir !

(Le Chœur.)

UN DES OFFICIERS.

L'homme humain n'est pas fait pour naviguer ainsi affreusement au travers du Néant.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Camarades, relevez-vous.

Tous se relèvent.

Je vous regarde, et j'ose dire que vous m'inspirez une profonde pitié.

LE DÉLÉGUÉ, *sombre, à voix basse.*

Il faut revenir !

CHRISTOPHE COLOMB I.

Connaissez l'homme à qui vous avez confié votre destinée.

LE DÉLÉGUÉ.

Nous ne le connaissons que trop.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Chiens ! votre vie, celle de vos femmes et celle de vos petits, je l'estime comme une pelure d'orange.

LE DÉLÉGUÉ.

Nous rendons grâces à Votre Seigneurie.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Vous pouvez tous périr ! Je veux n'en ramener aucun avec moi !

LE DÉLÉGUÉ.

Nous le savons.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Et je dirai davantage ! que je meure moi-même, que toutes les malédictions s'accumulent sur moi, pourvu que je touche cette rive ultérieure vers laquelle je tends la main, et je remercie Dieu !

LE DÉLÉGUÉ.

Nous le remercions avec vous.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Oui, il faut le remercier avec moi d'être tellement partis que nous ne reviendrons plus jamais.

LE DÉLÉGUÉ

Mais nous voulons revenir.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Cela fait pitié d'entendre ces pauvres enfants qui se plaignent ! Dites-moi, est-ce que l'Espagne n'était pas une chose bien douce ?

LE DÉLÉGUÉ.

Seigneur, ne nous parlez pas de l'Espagne !

CHRISTOPHE COLOMB I.

L'eau glacée que l'on boit à Cordoue ! un dieu seul est digne d'y rafraîchir son palais ! Que dites-vous des fontaines de l'Alcazar ? Il y a soixante-dix fontaines à Grenade et pas une n'a le même goût.

LE DÉLÉGUÉ, *d'une voix tremblante.*

Seigneur, vous êtes le représentant du Roi, mais la patience a des limites et je vais être obligé de vous passer cette épée au travers du corps.

CHRISTOPHE COLOMB I.

O les melons de la Vega de Murcie ! ô les grenades de Jean ! ô les raisins jaspés de Triana !

LE DÉLÉGUÉ, *tirant son épée.*

Je vais te les faire goûter, chien Maure, tailleur de Gênes !

CHRISTOPHE COLOMB I.

Pour moi, je n'ai pas besoin de raisin et je me réjouis dans ce

paradis de la soif et du bœuf salé ! Remets ton épée au fourreau, mon fils.

LE DÉLÉGUÉ.

Es-tu de fer ? N'as-tu pas comme nous faim et soif ?

CHRISTOPHE COLOMB I.

Je n'ai soif que de la mer et je n'ai faim que de la Volonté de Dieu.

LE DÉLÉGUÉ.

Nous sommes tombés entre des mains cruelles et terribles !

CHRISTOPHE COLOMB I.

Que serait-ce si tu connaissais l'homme qui est mon propre maître ! Je ne fais qu'obéir.

LE DÉLÉGUÉ.

Qui est-ce ?

CHRISTOPHE COLOMB I.

Plût au Ciel que je n'eusse jamais connu ce tyran injuste et impitoyable !

LE DÉLÉGUÉ.

Comment l'appelles-tu ?

CHRISTOPHE COLOMB I.

Ah ! il est trop dur et je porterai un jour accusation contre lui devant Dieu ! Quand j'étais à Gênes, crois-tu que je n'aurais pas mieux aimé de rester dans ma patrie avec les miens ? et quand j'étais à Lisbonne, crois-tu que je n'aurais pas mieux aimé jouir du visage et des caresses de ma femme très chérie ? C'est lui qui ne m'a pas laissé de repos et qui m'a traîné jusqu'ici !

LE DÉLÉGUÉ.

Quel est cet homme impitoyable ?

CHRISTOPHE COLOMB I *désignant du doigt le CHRISTOPHE COLOMB du proscenium.*

Il s'appelle Christophe Colomb ! Je porte accusation contre lui devant Dieu !

UN DES OFFICIERS.

Seigneur, au lieu de vous moquer...

CHRISTOPHE COLOMB I.

Je ne me moque pas.

L'OFFICIER.

Au lieu de vous moquer, il faut répondre à cet homme qui vous parle au nom de nous tous.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Je refuse.

L'OFFICIER.

Nous vous supplions de ne pas nous pousser au désespoir !

CHRISTOPHE COLOMB I.

Je refuse.

L'OFFICIER.

En ce cas, il ne nous reste plus qu'à vous faire connaître nos conditions.

CHRISTOPHE COLOMB I.

J'écoute vos conditions.

L'OFFICIER.

Nous vous accordons trois jours.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Et pendant trois jours je resterai le seul maître des bateaux ?

L'OFFICIER.

Pendant trois jours, vous resterez le seul maître des bateaux.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Il suffit, et puisque je suis le seul maître, je vais vous faire connaître mes ordres. Combien dites-vous qu'il reste d'eau ?

L'OFFICIER.

Il en reste pour un mois à la ration d'un verre par jour et par personne.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Buvez-en tant que vous voudrez et jetez le reste aux poissons. Combien reste-t-il de tonneaux de bœuf et de biscuit ?

L'OFFICIER.

Assez pour le même temps.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Défoncez tout ! Donnez tout à l'équipage !

L'OFFICIER.

Nous le ferons quand tu nous auras donné un signe.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Regardez !

A ce moment un oiseau apparaît, sur l'écran d'abord, ensuite sur la scène.

LES HOMMES DE L'ÉQUIPAGE.

Un oiseau ! un oiseau !

LE CHŒUR.

Un oiseau ! un oiseau ! Une colombe ! une colombe !

CHRISTOPHE COLOMB I.

« Et la terre était couverte d'eau. Et la colombe revint vers Noé, portant un rameau vert dans son bec. »

UNE VOIX EN HAUT DANS LA HUNE.

Terre !

Tous se précipitent à l'avant du bateau.

Terre à l'avant ! terre, terre à l'avant !

Terre ! terre ! terre ! terre !

(Le Chœur.)

19. — LE RÉDEMPTEUR

L'EXPLICATEUR.

L'Amérique !

Le rideau en se levant ou la scène en tournant découvre derrière un réseau entrelacé de palmes, de fougères, et de lianes où gambadent les singes, et où crient des perroquets, d'arbres morts où perchent les pélicans, un mouvement de terrain qui ressemble à un immense corps étendu derrière lequel on voit la mer bleue. Sur le côté se dresse une tête colossale à deux visages dont l'un est tourné vers la mer et l'autre vers le public. Elle est faite de pierres à demi ruinées où poussent des fougères et manguiers et un grand serpent est enlacé tout autour.

Murmure de l'Amérique exécuté par les instruments et le Chœur. Quelque chose d'indiciblement sombre et amer fait de plusieurs éléments soutenus et superposés dont l'un se découvre quand l'autre cesse.

Apparaissent à l'horizon les trois voiles de Christophe Colomb. Elles se rapprochent ! Mêlé au murmure de la terre, de la forêt et de la mer qui grossit avec un sen-

timent de terreur, d'angoisse et d'espérance, on entend le chant lointain du Te Deum.

Les bateaux se rapprochent. Ils se couvrent de flammes et de fumées, on entend les coups de canon, la bannière de Castille est hissée au grand mât. On entend de plus près le chant du Te Deum : Tibi Cherubim et Seraphim — incessabili voce proclamant : — Sanctus ! Sanctus ! Sanctus ! — Les cris des matelots commencent à se faire entendre.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

ENTR'ACTE

Le bruit de la découverte de CHRISTOPHE COLOMB se répand dans la terre entière. Elle fait l'objet de toutes les conversations. Cela est représenté par les mouvements et confabulations en désordre des choristes. Pendant tout l'entr'acte le CHRISTOPHE COLOMB du proscenium reste en prière à sa place. Puis L'EXPLICATEUR revient à la sienne qu'il avait quittée. Il rouvre le Livre et donne plusieurs coups dessus avec la main. Une trompette essaie de sonner puis s'interrompt après une série de fausses notes.

L'EXPLICATEUR.

L'Amérique a été découverte et Christophe Colomb est rentré en Espagne en triomphe. Puis les déceptions sont venues et chaque nouveau voyage de Christophe les a aggravées. Les nouvelles terres n'ont pas rapporté d'or, à peine une poignée de perles. Les sauvages, traités durement, ont massacré les envahisseurs, provoquant d'affreuses représailles. Pour travailler cette terre malsaine il a fallu restaurer l'esclavage. Cependant Colomb erre confusément comme égaré au milieu de ces îles nouvelles et c'est comme sans le savoir qu'il touche enfin au Continent. Le nombre de ses ennemis

s'accroît, avec la méfiance des Autorités. Le temps de l'épreuve est venu. En Espagne le Roi réunit ses conseillers pour savoir ce qu'il doit faire. Voici le Roi d'Espagne avec les Trois Hommes Sages. Silence, vous ! écoutez !

I. — LE ROI D'ESPAGNE ET LES TROIS HOMMES SAGES

LE ROI D'ESPAGNE.

Maintenant que nous avons discuté les affaires d'Italie, de la Flandre et d'Allemagne, il convient d'accorder quelques minutes aux affaires moins sérieuses. C'est de Christophe Colomb que je veux m'entretenir avec vous et de ces Indes nouvelles qu'il a découvertes.

LE PREMIER HOMME SAGE.

Nous avons reçu beaucoup de plaintes et d'accusations contre l'Amiral.

LE DEUXIÈME HOMME SAGE.

Nous avons dépensé beaucoup d'argent pour Monsieur Notre Amiral.

LE TROISIÈME HOMME SAGE.

Nous avons dépensé beaucoup d'argent et nous n'avons rien reçu jusqu'ici.

LE ROI D'ESPAGNE.

La Reine de Castille, notre épouse et associée, s'intéresse à lui.

LE PREMIER HOMME SAGE.

Comment va Sa Majesté ?

LE ROI D'ESPAGNE.

Malade ! Malade ! elle est fort malade ! elle ne veut pas voir les médecins, sa fin est proche.

LE PREMIER HOMME SAGE.

Que les Anges la secourent et portent jusqu'au trône de Dieu l'âme de la Catholique.

LE DEUXIÈME ET LE TROISIÈME HOMMES SAGES.

Ainsi soit-il !

LE ROI D'ESPAGNE.

Que pensez-vous de Christophe Colomb ?

LE PREMIER HOMME SAGE.

Il dit qu'il est l'Ambassadeur de Dieu.

LE DEUXIÈME HOMME SAGE.

Il dit qu'il a trouvé un autre monde.

LE TROISIÈME HOMME SAGE.

Il dit que l'Espagne est une chose toute petite.

LE PREMIER HOMME SAGE.

Nous pensons que le Roi est plus grand que le sujet.

LE DEUXIÈME HOMME SAGE.

Nous pensons que le serviteur ne peut pas paraître plus grand que le maître.

LE TROISIÈME HOMME SAGE.

Nous pensons que l'on parle beaucoup de Christophe Colomb.

LE PREMIER HOMME SAGE.

Nous pensons que ce qu'il a trouvé, c'est de l'inconnu.

LE DEUXIÈME HOMME SAGE.

Nous pensons que l'inconnu est une chose toujours désagréable.

LE TROISIÈME HOMME SAGE.

Nous pensons que ce n'est jamais un honnête homme à qui il arrive de trouver un trésor.

LE ROI D'ESPAGNE.

Que pensez-vous de ce que j'ai fait pour Christophe Colomb et de la donation que je lui ai donnée ?

LE PREMIER HOMME SAGE.

C'est autre chose d'être généreux de choses incertaines ou de choses certaines.

LE DEUXIÈME HOMME SAGE.

Vous lui avez donné ces terres neuves, vous ne lui avez pas donné l'Espagne, afin que par le moyen de l'Espagne il fasse une nouvelle Espagne.

LE TROISIÈME HOMME SAGE.

Quand le faucon a fait son œuvre, arrive le fauconnier. Quand le cormoran a attrapé le poisson, le pêcheur prend le poisson.

LE ROI D'ESPAGNE.

Que dois-je faire de Christophe Colomb ?

LE PREMIER HOMME SAGE.

J'avais un ami dans mon quartier qui s'appelait Don Jaime.

LE DEUXIÈME HOMME SAGE.

J'ai entendu parler d'un homme en Galice qui s'appelait Don Pedro.

LE TROISIÈME HOMME SAGE.

Les anciens n'ont pas oublié un homme de mon village qui s'appelait Don Baltazar.

LE ROI D'ESPAGNE.

Et qu'ont fait Don Pedro, Don Jaime et Don Baltazar ?

LE PREMIER HOMME SAGE.

Don Jaime ayant gagné cent écus d'or au jeu de la pochette, joua une seconde fois et perdit mille écus.

LE DEUXIÈME HOMME SAGE.

Don Pedro ayant gagné mille écus d'or sur la mer, tous ses enfants et serviteurs et jusqu'aux valets de ferme le quittèrent afin de gagner dix mille écus.

LE TROISIÈME HOMME SAGE.

Don Baltazar ayant prêté cent écus d'or à son valet, celui-ci les fit prospérer aux Indes et il devint plus riche que son maître.

LE ROI D'ESPAGNE.

Je vous entends et vous remercie de votre prud'homie.

LE PREMIER HOMME SAGE.

Il faut honorer Christophe Colomb.

LE DEUXIÈME HOMME SAGE.

Il faut surveiller Christophe Colomb.

LE TROISIÈME HOMME SAGE.

Il faut enterrer Christophe Colomb.

2. — CONTROVERSE

Pendant toute la scène qui précède le Chœur n'ayant rien à faire s'est livré avec animation à toute sorte de con-

versations particulières. Ça et là on voit des gens qui chantent à mi-voix et des groupes qui commencent à répéter les scènes suivantes.

L'EXPLICATEUR, *avec sévérité.*

Je prie ces messieurs et dames du Chœur de vouloir bien se montrer un peu moins turbulents et plus discrets. Sous prétexte qu'on n'a pas besoin de leurs services dans la scène qui précède, pas plus probablement que dans celle-ci qui va commencer...

UN DES CHORISTES.

Vous dites qu'on n'aura pas besoin de nos services dans la scène qui va commencer ?

L'EXPLICATEUR.

Je n'en sais rien, mais je le suppose.

UN DES CHORISTES, *ricanant.*

Eh bien ! vous allez voir !

L'EXPLICATEUR.

Quoi qu'il en soit, je ne veux plus de tous ces va-et-vient, de ces conversations à voix basse et même de ces groupes qui se mettent à répéter je ne sais quoi en aparté, c'est indécent ! Je demande que tous restent bien sages et immobiles jusqu'au moment où le bâton du chef d'orchestre va les déchaîner.

UN DES CHORISTES.

Et croyez-vous que les gens soient restés bien sages et immobiles aussi bien en Espagne qu'en Amérique cependant qu'arrivait et se propageait aux quatre coins de la terre la prodigieuse nouvelle de la découverte de Christophe Colomb ?

UN AUTRE CHORISTE.

Pourquoi parler de l'Amérique ? Il n'y a pas encore d'Amérique.

LE PREMIER CHORISTE.

Je vous demande pardon, mon cher collègue. Il y a une Amérique dans la nuit et le pied de Christophe Colomb l'a fait trembler d'un bout à l'autre ! Tout le monde bougeait, tout le monde des deux côtés essayait de communiquer. Et au fond ce Christophe Colomb qui considérait ce monde qu'il avait découvert comme une chose et qui voulait tout garder pour lui, c'est ridicule ! Eh bien quoi ? il avait découvert au monde une partie de plus. Supposons qu'un médecin nous trouve une partie de plus ou qu'il nous rende une cuisse que nous avions oubliée, tout de même la cuisse n'est pas au médecin, elle est à nous, pas vrai ?

UN AUTRE CHORISTE.

La vérité est que ces messieurs et dames des Chœurs sont mécontents.

L'EXPLICATEUR.

Pourquoi sont-ils mécontents ?

LE CHORISTE.

Tout le monde s'attendait à une grande scène triomphale qui aurait représenté le retour de Christophe Colomb en Espagne et qui aurait comporté de magnifiques développements pittoresques et musicaux. (*Il claque la langue.*) Hein ! ce retour avec les costumes, l'ambiance de Grenade conquise, les cloches, les trompettes, les cortèges, les fruits nouveaux, les sauvages emplumés, et Leurs Majestés qui reçoivent gracieusement Christophe Colomb, il courbe le genou devant leur trône et leur fait hommage d'un monde nouveau ! C'est épatant ! Il me semble que j'entends déjà la musique !

Et quelle consolation pour les Chœurs de donner enfin à pleins poumons !

L'EXPLICATEUR.

Peut-être même un petit ballet Grenadin ?

LE CHORISTE.

C'est cela. Un petit ballet n'aurait fait de mal à personne.

L'EXPLICATEUR.

Un mélange de fandango et de danse du ventre. Quelque chose dans ce genre.

La musique propose timidement quelque chose.

LE CHORISTE.

Un petit ballet n'aurait fait de mal à personne. Je trouve que ça manque un peu de femmes jusqu'à présent, voilà mon opinion si vous voulez la savoir.

L'EXPLICATEUR.

Eh bien, j'en suis fâché, mais cette scène fait défaut.

Depuis quelque temps la tempête commence à se préparer et à gronder dans les profondeurs de l'orchestre et du chœur.

LE CHORISTE.

Et pourquoi est-ce qu'elle fait défaut ?

L'EXPLICATEUR.

Elle fait défaut parce qu'elle n'y est pas, elle n'y est pas parce qu'elle manque, et elle manque parce qu'elle n'y est pas ! Je n'ai pas d'autre explication à vous donner. Et même il me semble qu'il est en train de se préparer quelque chose dont on ne m'avait pas prévenu. Sur le livre il y a écrit : *Christophe Colomb et les rats* et

je ne vois pas de rats, c'est une tempête de premier ordre qui est en train de se brasser. Quoi qu'il en soit, voici ce qu'on m'a dit de vous dire. — Si le bruit continue je vais être obligé de prendre le mégaphone. — Vous savez qu'à son troisième voyage, — le Livre s'est trompé, sans doute qu'il y a des pages collées ensemble, il dit le quatrième, ça ne fait rien ! Christophe Colomb fut renvoyé en Espagne par le bonhomme que le Roi d'Espagne lui avait substitué dans ses pouvoirs. Comment s'appelait le bonhomme déjà ? Je ne me rappelle plus le nom. (*Il met ses besicles.*) Il est effacé sur le Livre — Prisonnier et enchaîné. C'est à cette page que je rouvre le Livre. Attention !

3. — CHRISTOPHE COLOMB TIENT LE MÂT

L'EXPLICATEUR.

Décidément il n'y a pas à se tromper, c'est une tempête bien conditionnée qui se prépare. L'image devant vous représente le fond d'un bateau dont je serais bien heureux de vous dire le nom, mais je ne le trouve pas dans le bouquin. Christophe Colomb est attaché comme vous le voyez à la racine même du bateau, je veux dire dans la cale au pied du grand mât. Vous voyez autour de lui la membrure et la charpente du bateau pareilles aux côtes de la baleine qui engloutit Jonas. Tout autour c'est la nuit et la tempête sur l'abîme Atlantique.

La tempête au Cœur, un peu.

Silence ! Laissez-moi parler ! Tout autour c'est la nuit et la tempête sur l'abîme Atlantique. Le Commandant du navire vient rendre visite à Christophe Colomb. Avec lui, derrière lui, il y a le cuisinier. Un drôle de cuisinier ! Vous savez, on ne trouvait personne pour river les fers de Christophe Colomb. C'est un cuisinier

qui s'en charge. Voilà le cuisinier. La scène est éclairée étrangement par le feu d'une lanterne.

LE COMMANDANT.

Je viens prendre des nouvelles de Votre Seigneurie.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Commandant de ce bateau en agonie, pourquoi n'êtes-vous pas à votre poste ?

LE COMMANDANT.

Un autre peut commander là-haut dans le vent et dans la mort, mais ma place est à la racine du bateau auprès de Christophe Colomb. Sauve-nous, Christophe Colomb. Tiens bon, Christophe Colomb ! Tiens le mât, Christophe Colomb !

CHRISTOPHE COLOMB I.

Est-ce moi qui tiens le bateau ?

LE COMMANDANT.

Tant que tu tiendras le mât, toutes les fureurs du Chaos ne pourront rien contre nous, et notre bateau trouvera à travers cet univers défoncé un chemin sûr.

LE CUISINIER.

N'ai-je pas bien fait de l'enchaîner ?

LE CHŒUR, *plusieurs voix.*

Tiens bon, Christophe Colomb ! Tiens le mât, Christophe Colomb !

CHRISTOPHE COLOMB I.

Ainsi, c'est moi, pauvre vieillard, moi le destitué, le coupable, l'enchaîné, c'est moi seul qui maintiens le mât ?

LE COMMANDANT.

Si tu lâches le mât, nous périssons !

CHRISTOPHE COLOMB I.

Et que me donneras-tu pour que je tienne le mât ?

LE COMMANDANT.

Veux-tu que nous ôtions tes chaînes ?

CHRISTOPHE COLOMB I.

Ah, je n'ai pas besoin de chaînes ! Je suis lié à cet arbre par une passion plus forte !

LE COMMANDANT.

Quelle est cette passion ?

CHRISTOPHE COLOMB I.

Elle s'appelle la Justice ! Elle s'appelle la Justice ! J'en appelle à la Justice de Dieu ! Le vent nous heurte, mais il ne tiendrait qu'à moi de vous déraciner !

LE CUISINIER.

C'est cela ! déracine-les ! pousse la colonne ! arrache le mât ! traite-les comme Samson aveugle quand il fit crouler la maison sur le dos des Philistins !

LE CHŒUR.

Tiens bon, Christophe Colomb !

LE CUISINIER.

Traite-les comme ils le méritent ! Songe à ce qu'ils t'ont fait ! Tu leur as donné un monde et ils t'ont chargé de chaînes ! Lâche-les, Christophe Colomb !

LE CHŒUR.

Tiens bon, Christophe Colomb !

LE COMMANDANT.

Écoute ! dans une tempête comme celle-ci, il y a trois moments effroyables ! Le premier vient ! il arrive, il arrive ! et je sens mes cheveux qui se dressent sur ma tête ! L'Enfer charge ! j'entends la charge contre nous de Béhémoth et de Léviathan ! Tiens bon, Christophe Colomb ! Au secours ! au secours ! Christophe Colomb. Trouve la parole qu'il faut ! Contre le Chaos déchaîné dégainé cette épée de la parole qui coupe la trombe en deux !

*La charge arrive dans un épouvantable hurlement.
Toute la scène disparaît dans un voile d'eau et de
fumée éclairé par les feux bleus de la foudre. Mais
CHRISTOPHE COLOMB a dit quelque chose et au milieu
des ténèbres on voit se dessiner en lettres gigantesques
la phrase de l'Evangile de saint Jean
AU COMMENCEMENT ÉTAIT LE VERBE
La tempête s'apaise et la scène reparait.*

CHRISTOPHE COLOMB I.

Au commencement était le Verbe ! Au commencement était le Verbe ! Au nom de la parole, c'est à vous que je commande, forces aveugles et bestiales !

LE COMMANDANT.

La première épreuve est passée.

LE CUISINIER.

La seconde approche.

LE COMMANDANT.

La seconde arrive !

LE CHŒUR.

La seconde arrive ! Elle approche ! elle approche ! Au secours ! sauve-nous, Christophe Colomb !

LE CUISINIER.

Lâche-les, Christophe Colomb ! Dieu lui-même s'est repenti d'avoir fait les hommes et les a livrés au déluge ! A quoi bon découvrir un Nouveau Monde pour le livrer aux Bobadilla ! Dieu te punit ! Tu as été contre Dieu ! tu as forcé la limite ! tu as passé la borne intransgressible ! Rends à la mer ce sommeil que tu as troublé ! Rends la grande mer de l'Ouest à son sommeil virginal ! Écoute la mer même qui te supplie ! Ne dérange pas les ténèbres !

DEMI-CHŒUR.

La seconde chose arrive ! La seconde chose arrive !

DEMI-CHŒUR.

La seconde chose arrive ! La seconde chose arrive ! Au secours, sauve-nous, sauve-nous, Christophe Colomb !

CHRISTOPHE COLOMB I.

Mer, je te défie ! je crache sur toi ! Vagues, roulez-vous à mes pieds, je suis plus fort que vous ! Déchaînez-vous, éléments ! Vous êtes mon chemin et ma propriété. C'est fini, la chaîne que je vous ai mise, on ne vous l'enlèvera pas !

LE CUISINIER.

Petit homme d'une seconde, c'est toi qui craches sur la mer ! Tout le désespoir qui peut tenir entre le sommet du ciel et ses fondements, tu vas le connaître, la réserve n'est pas épuisée ! Aux pompes ! aux pompes ! aux pompes ! Le ciel croule ! la mer s'effondre ! toutes les choses à jamais perdues qui cherchent à jamais leurs chemins, elles arrivent !

CHRISTOPHE COLOMB I.

Quand l'univers entier ferait semblant de s'écrouler, je passe à travers !

LE CUISINIER.

C'est toi qui vas refaire le ciel et la terre ?

CHRISTOPHE COLOMB I.

Mon affaire n'est pas de refaire le monde, mais de le découvrir.

LE CUISINIER.

Le monde est mauvais.

CHRISTOPHE COLOMB I.

S'il est mauvais, tant pis pour lui, car c'est moi qui vais lui enlever ses voiles !

LE CHŒUR.

La seconde chose arrive ! La seconde chose arrive !

CHRISTOPHE COLOMB I, *criant de toutes ses forces.*

Il y eut un homme appelé Jean !

Seconde charge pareille à la première. Dans un halo lumineux se dessinent en lettres noires les mots de l'Evangile :

IL Y EUT UN HOMME APPELÉ JEAN

(La tempête s'apaise.)

CHRISTOPHE COLOMB I.

Il y eut un homme appelé Jean ! Il y eut un homme appelé Jean ! Il y eut un homme appelé Christophe Colomb.

Le Commandant du bateau a disparu.

LE CUISINIER.

La troisième chose arrive.

Il se fait tout à coup un silence complet.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Que signifie ce silence ?

LE CUISINIER.

Ne sais-tu pas que dans les cyclônes il arrive que le centre passe ? Le vent tombe, le silence se fait, les étoiles brillent au zénith. C'est ce qu'on appelle *l'œil* du cyclone. L'œil des ténèbres est sur nous.

La scène change. On ne voit plus au fond de la scène qu'une toile blanche.

4. — LA CONSCIENCE DE CHRISTOPHE COLOMB

CHRISTOPHE COLOMB I.

Où sommes-nous ?

LE CUISINIER.

Nous sommes à l'intérieur de ta conscience.

Des ombres passent à toute vitesse sur l'écran.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Je ne distingue rien.

LE CUISINIER.

Fais attention.

On voit une foule qui passe comme le vent. Des têtes emplumées de sauvages. Des sauvages avec leurs arcs et leurs flèches.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Quelles sont ces ombres fugitives, pareilles à des flocons de fumée ?

LE CUISINIER.

Tout un peuple, toute une vaste multitude que tu as exterminée.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Tant pis pour le brouillard si le rude rayon du soleil levant suffit à le dissiper.

On voit paraître sur l'océan des esclaves noirs chargés de chaînes.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Qui sont ces Éthiopiens chargés de chaînes ?

LE CUISINIER.

L'esclavage a disparu du monde et c'est toi qui l'as rétabli.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Tu parles de ces pauvres Indiens que j'ai essayé de vendre comme esclaves à Séville ?

LE CUISINIER.

Salut au restaurateur de l'esclavage !

CHRISTOPHE COLOMB I.

J'ai péché. Mais je n'avais pas d'or, je revenais de l'Ouest sans or, il me fallait payer avec quelque chose mes avides créanciers.

LE CUISINIER.

Tu as payé avec des âmes d'hommes.

CHRISTOPHE COLOMB I.

J'ai promis d'arracher le monde aux ténèbres, je n'ai pas promis de l'arracher à la souffrance.

LE CUISINIER.

Je vois les hommes vendus comme des animaux. Je vois l'Afrique qui envoie au Nouveau-Monde des cargaisons de chair.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Ainsi ce n'est pas ce Nouveau-Monde seulement, c'est l'Afrique que j'ai rendue nécessaire à l'Humanité.

LE CUISINIER.

Nécessaire par sa souffrance ?

CHRISTOPHE COLOMB I.

Par sa souffrance s'il n'y a pas d'autre moyen.

On voit sur l'écran tout un groupe d'ombres confuses.

LA FEMME DE CHRISTOPHE COLOMB.

Christophe Colomb, je suis ta femme, je t'aimais, pourquoi m'as-tu abandonnée ?

LA MÈRE DE CHRISTOPHE COLOMB.

Christophe Colomb, je suis ta mère, je t'aimais, pourquoi m'as-tu abandonnée ?

CHRISTOPHE COLOMB I.

Je suis Christophe Colomb !

UN JEUNE HOMME.

Pourquoi m'as-tu fait quitter Gênes ?

CHRISTOPHE COLOMB I.

Je suis Christophe Colomb !

UN HOMME FAIT.

Pourquoi m'as-tu fait quitter Lisbonne ?

CHRISTOPHE COLOMB I.

Ce n'est pas vrai ! il n'y a personne ! je ne vois que mon ombre sur l'écran.

L'OMBRE.

Il est vrai. Je suis toi-même, pourquoi ne me laisses-tu pas de repos ?

CHRISTOPHE COLOMB I.

Laisse-moi ! je ne veux pas te regarder !

L'OMBRE DE CHRISTOPHE COLOMB.

Je t'accuse ! où m'as-tu conduit ? Est-ce là ce que tu m'avais promis ?

CHRISTOPHE COLOMB I.

Sale carcasse, je ne t'ai rien promis ! Et quant à tout ce qu'il y en toi qui n'est pas capable de faire une ombre sur le mur, j'ai tenu ma promesse ! Je lui avais promis l'univers et je le lui ai donné !

LE CHŒUR.

Bien répondu, Christophe ! Bien répondu, Porte-Dieu !

LE CUISINIER.

Quel univers ? Christophe Colomb, qu'est-ce que c'est au juste, cette chose que tu as découverte et que tu as saisie par un membre dans la nuit ?

CHRISTOPHE COLOMB I.

Oui, qu'est-ce que c'est au juste ? c'est la curiosité qui me dévore ! Est-ce une main de la vieille mère Asie ? est-ce autre chose ?

LE CUISINIER.

Eh bien ! je suis bon ! je vais éclairer cela avec un rayon de ma lanterne.

Sur l'écran paraît un globe sur lequel est dessinée obliquement l'Amérique ou du moins cette partie du double continent que relie l'isthme de Panama.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Quoi, c'est là ce que j'ai découvert, quoi c'est là ce monde que j'ai tiré de rien !

Ici la musique et les chœurs recommencent sourdement.

L'EXPLICATEUR.

Une fois de plus la Colombe sous les eaux a retrouvé la terre.

CHRISTOPHE COLOMB I.

C'est beau !

LE CUISINIER.

La terre tourne et derrière l'Isthme fatal qui ferme l'horizon de l'Humanité un autre Océan apparaît.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Et comment s'appelle-t-il, celui qui l'a découvert ?

UN CHORISTE.

Il s'appelle Balboa.

LE CUISINIER.

Un autre Océan plus large que le premier.

CHRISTOPHE COLOMB II.

Ah, il ne l'est pas encore assez pour moi !

CHRISTOPHE COLOMB I.

Comment s'appelle-t-il, celui qui l'a découvert ?

UN AUTRE CHORISTE.

Il s'appelle Magellan.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Ainsi je n'atteindrai jamais Cipango et ces îles d'or et de neige que je vois là à portée de ma main ?

LE CUISINIER.

Tu ne les atteindras jamais. Ce n'est pas toi qui réuniras l'Univers. C'est un autre qui possédera le Globe.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Je me contenterai donc de cet autre monde que j'ai créé et qui porte mon nom.

LE CUISINIER.

Ce n'est pas ton nom que je vois écrit.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Comment s'appelle mon enfant et quel est le nom qu'il porte ?

LE CUISINIER.

Te rappelles-tu de ce petit mercanti italien qui faisait le commerce des bois de teinture et qui naviguait sur un de tes bateaux, Amerigo Vespucci ?

CHRISTOPHE COLOMB I.

Je m'en souviens à peine.

LE CUISINIER.

C'est lui qui a donné son nom à ce monde que tu as découvert. Tu demandes comment il s'appelle ? Il s'appelle l'Amérique !

LE CHŒUR, *faisant explosion.*

Il s'appelle l'Amérique ! il s'appelle l'Amérique !

CHRISTOPHE COLOMB I.

Du fond de la profondeur, j'ai élevé un cri vers toi, Seigneur...

5. — CHRISTOPHE ET ISABELLE

LE CHŒUR, *achevant le verset de la scène précédente.*

...Seigneur exauce ma voix !

*Les versets du De Profundis sont chantés alternativement
par des voix d'hommes sombres et douloureuses et
par des voix de femmes, plaintives et déchirantes.*

QUELQU'UN DU CHŒUR.

Où sommes-nous ?

L'EXPLICATEUR.

Le bateau est arrivé. Christophe Colomb a été délivré de ses chaînes. Ceci est un site en Espagne. A droite il y a une chapelle. A gauche là-haut sur la colline vous remarquerez un calvaire avec trois croix. Au fond il y a des arbres qui donnent le sentiment que par derrière il va arriver quelque chose.

LE MESSAGER.

C'est ici qu'il faut nous arrêter, s'il vous plaît. C'est ici que la Reine commande que vous l'attendiez.

QUELQU'UN DU CHŒUR.

Qui est cet homme en noir ?

L'EXPLICATEUR.

C'est de la part de la Reine Isabelle quelqu'un qu'elle a envoyé à Christophe Colomb dès qu'elle a su qu'il était arrivé.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Pendant ces heures de ténèbres la confiance de Sa Majesté était ma seule étoile, ces deux beaux yeux jadis, les seuls qui m'aient jamais regardé.

LE MESSENGER.

Ils vous regardent encore.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Quelle joie de penser après toutes ces affreuses rumeurs que Sa Majesté a été soudainement guérie !

LE MESSENGER.

Il n'y faut plus penser. Ses maux ont reçu fin.

LE CHŒUR, *très bas*.

Soient tes oreilles attentives, Seigneur ! à la voix de ma dépréciation !

CHRISTOPHE COLOMB I.

Est-il possible de penser qu'au milieu de ses souffrances, Sa Majesté ait encore daigné s'occuper de son humble serviteur !

LE MESSENGER.

Elle ne pensait qu'à vous et aux Indes. Votre nom était sans cesse sur ses lèvres : Christophe Colomb.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Quelles sont les intentions de Sa Majesté à mon égard ?

LE MESSENGER.

Les bontés dont Elle vous a comblé jusqu'à présent ne lui suffisent pas. Elle veut que vous échangiez votre place présente contre une plus haute.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Ces Indes nouvelles que je lui ai données... Elle seule me comprend ! Oui, c'est à elle seule que je les ai données.

LE MESSENGER.

Elle les a prises avec elle. Elle dit qu'elles sont son plus précieux joyau, la bague de Christophe à son doigt, c'est le mot dont elle se sert. L'anneau à son doigt qu'elle ne quittera jamais à côté de son anneau de mariage.

CHRISTOPHE COLOMB I.

La bague de Christophe Colomb, c'est cela qu'elle a dit ?

LE MESSENGER.

La bague de mon ami Christophe, je suis sûr de ce que j'ai entendu. Dites-lui, a-t-elle ajouté, dites-lui que ce qu'il a découvert n'est rien à côté de ce que le Seigneur qui l'a choisi lui réserve.

LE CHŒUR.

Si vous observez mes iniquités, Seigneur ! Seigneur, qui sera capable de Vous soutenir ?

CHRISTOPHE COLOMB I.

A de telles paroles mon cœur devrait bondir de joie.

LE MESSENGER.

Oui, à de telles paroles votre cœur devrait bondir de joie.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Il se fond seulement.

LE MESSENGER.

N'est-il pas vrai, Christophe, que j'ai été pour toi un messenger de joie ?

CHRISTOPHE COLOMB I.

Celui qui a goûté à la douleur il lui est difficile de se réhabituer à la joie.

LE MESSENGER.

Il faut oublier maintenant toutes ces vieilles iniquités.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Ah ! cela valait la peine de supporter tant de fatigues, de laisser derrière moi ma famille, ma patrie et mes amis comme des vaisseaux à demi brûlés, comme des vaisseaux pourris et troués par les vers !

LE MESSENGER.

Oui, Christophe, cela valait la peine.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Cela valait la peine de découvrir, au delà de la distance inimaginable, ces terres neuves ! puisque j'y ai trouvé ces chaînes !

LE MESSENGER.

Les chaînes de l'injustice sont pesantes, il te reste à apprendre qu'il y a d'autres chaînes plus lourdes !

CHRISTOPHE COLOMB.

Ces chaînes autour de mon corps, à mes pieds et à mes bras, oui, elles valaient ces longs désirs et cette longue traversée !

LE MESSENGER.

Les chaînes de l'amour sont plus lourdes.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Regarde les cicatrices qu'elles m'ont faites.

LE MESSENGER.

Le regard de ta souveraine suffira à te consoler.

CHRISTOPHE COLOMB I.

A qui a bu à la coupe de l'amertume il lui est difficile d'en détacher ses lèvres !

LE CHŒUR.

Parce qu'en vous est la propitiation et à cause de Votre Loi je vous ai soutenu, Seigneur !

A ce moment apparaît lentement derrière les cyprès un cortège funèbre, la croix et les cierges d'abord, et puis le char pompeux escorté par des gentilshommes. Il s'arrête.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Je comprends !

LE CHŒUR.

Mon âme l'a soutenu dans la parole qu'Il a dite, mon âme a espéré dans le Seigneur.

LE MESSENGER.

Mon âme l'a soutenu dans la parole qu'Il a dite, mon âme a espéré dans le Seigneur.

LE CHŒUR.

Depuis la prise de garde au matin jusqu'à la nuit, mon âme a espéré dans le Seigneur !

CHRISTOPHE COLOMB I.

Je dis qu'elle n'avait pas le droit de mourir avant que ma tâche soit faite et avant que la cause à laquelle nous appartenons tous les deux ait cessé d'avoir besoin d'elle.

LE MESSENGER.

L'Inde que tu as découverte au delà des limites du monde n'a plus besoin d'elle ni de toi, mais peut-être que Christophe Colomb a toujours besoin d'elle.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Si j'ai besoin d'elle, pourquoi m'a-t-elle quitté ?

LE MESSENGER.

Es-tu le seul à savoir partir ? es-tu le seul à désirer ? étais-tu le seul à nourrir le désir d'un autre monde ? Celui-ci est-il si beau ? Ce chemin royal que tu as déroulé sous ses pieds, comment ne l'aurait-elle pas suivi ?

LE CHŒUR.

Parce que chez le Seigneur la miséricorde existe et copieuse auprès de Lui toute rédemption.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Ainsi ce désir qui me dévore le cœur, elle l'a connu ?

LE MESSENGER.

Elle n'a connu qu'une chose.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Quelle chose ?

LE MESSENGER.

Dieu qui ne se laisse pas arrêter par les distances temporelles

avait remis ton salut entre ses mains et la clef de cette âme violente. Dieu à elle seule avait remis la clef de ce cœur dur. Elle savait qu'elle avait les clefs de ton salut entre ses mains.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Je le sais. Je l'ai toujours su.

LE MESSENGER.

Ce jouet, la Terre, cette petite boule, puisque tu l'aimais tellement, ne fallait-il pas te la donner ? Ce globe que tu voulais envelopper et entourer tout autour des ailes de ton esprit.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Oui, Dieu me l'a donné, et je le tiens, et je ne le lâcherai pas ! Ah, je ne croirai jamais que cette terre ronde sur laquelle la croix a été plantée, et ce globe que j'ai mis sous la croix, soit une chose sans importance.

LE MESSENGER.

Mais n'y a-t-il pas une chose plus importante ?

CHRISTOPHE COLOMB I.

Que peut-il y avoir de plus important ?

LE MESSENGER.

Ce nom de Christophe Colomb qu'elle avait sur les lèvres, quand elle est morte, et cette parole pleine de pitié et d'affection, et ce sourire radieux, ah que son sourire est doux ! avec lequel elle t'attend à la porte d'un autre monde. Crois-tu que tu seras toujours seul à précéder tous les autres ?

LE CHŒUR.

Et c'est lui qui délivrera Israël ! Du fond de la profondeur

j'ai crié vers toi, Seigneur ! Et c'est lui qui délivrera Israël de toutes ses iniquités énormes !

Le cortège s'est remis en marche.

6. — L'AUBERGE DE VALLADOLID

L'EXPLICATEUR.

Le livre est presque fini. Il ne reste plus qu'une page. Nous voilà de nouveau à l'auberge de Valladolid.

Entre un valet d'auberge.

LE VALET D'AUBERGE, à *Christophe Colomb I.*

Monsieur, le patron dit comme ça qu'il faut payer votre note.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Mon ami, dis à ton patron que moi, Christophe Colomb, l'Amiral des Indes Occidentales, je lui serai obligé d'attendre quelques jours.

LE VALET.

Tout ce que je sais, c'est que le patron dit comme ça qu'il faut payer votre note.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Quand je suis parti pour mon premier voyage les matelots voulaient me tuer et je les ai priés d'attendre trois jours. Ils m'ont attendu trois jours et j'ai découvert un monde nouveau. Maintenant c'est ton patron que je prie d'attendre trois jours.

LE VALET.

Je vais le chercher.

Il sort. Entre le patron.

LE PATRON.

Le valet me dit comme ça que vous ne voulez pas me payer.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Prends ces chaînes si tu veux.

LE PATRON.

Que voulez-vous que je fasse de cette ferraille ?

CHRISTOPHE COLOMB I.

C'est tout ce qui me reste en ce monde.

LE PATRON.

On dit qu'à l'Ouest vous avez découvert de l'or. On dit que là-bas vers l'Ouest dans l'eau elle-même il y a de l'or.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Il m'a coulé entre les doigts.

LE PATRON.

Il reste votre mule.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Ami, ne prends pas ma mule.

LE PATRON.

Alors, il faut me payer.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Écoute, je te paierai ! Je te supplie que tu ne me prennes pas ma mule. Je n'ai plus d'amis. Tout le monde m'a rejeté. Il ne me reste plus que ce pauvre animal, ce fidèle serviteur, ce bon compagnon qui croit en moi, qui ne me querelle jamais et qui fait tout ce que je lui dis.

LE PATRON.

Si vous ne m'avez pas payé d'ici demain, je prends votre mule.

Il sort.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Christophe Colomb, pourquoi m'as-tu abandonné ?

UN DES CHORISTES.

Qu'est-ce qu'il dit ? pour sûr qu'il est devenu fou.

CHRISTOPHE COLOMB I.

Il n'y a plus de Christophe Colomb ! il n'y a plus qu'un pauvre homme sur sa litière de paille, un pauvre homme qui demande qu'on ne lui prenne pas son dernier ami, oui, qu'on me laisse ma mule, une pauvre vieille mule comme moi, ces quelques heures qui me restent à vivre.

CHRISTOPHE COLOMB II.

Je suis là ! Je t'entends !

CHRISTOPHE COLOMB I.

Tu m'as quitté ! tu es entré dans la gloire ! Entends-moi là où tu es, dans la gloire ! L'Humanité vénère ton nom et Moi je meurs sur un grabat de paille, et tu ne peux même pas empêcher qu'on me prenne ce pauvre animal, mon seul ami et le dernier bien qui me reste !

CHRISTOPHE COLOMB II.

Je te rejoins ! je viens vers toi !

LE CHŒUR.

Christophe Colomb, reste avec nous ! reste avec cette postérité à laquelle tu appartiens.

CHRISTOPHE COLOMB II.

Pouvez-vous faire quelque chose pour ce vieillard qui meurt ici tout seul et abandonné ?

L'EXPLICATEUR.

Nous ferons de toi un dieu ! nous te ferons chevaucher par-dessus la mer sur un char d'or et de bronze !

CHRISTOPHE COLOMB II.

Pouvez-vous lui faire rendre sa mule ?

L'EXPLICATEUR.

Nous ne pouvons pas.

CHRISTOPHE COLOMB II.

Alors si vous ne pouvez pas, laissez-moi le rejoindre. Laissez-moi jouir de cette récompense que vous m'avez réservée. Je n'ai plus rien à faire avec vous.

LE CHŒUR.

Christophe Colomb, pardonne-nous.

LES DEUX CHRISTOPHE COLOMB, *embrassés*.

Que le Ciel me fasse miséricorde et que la terre pleure sur moi (1).

L'EXPLICATEUR.

C'est fini.

Le rideau tombe.

QUELQU'UN SORTANT DES PLIS DU RIDEAU.

Non ! Non ! il y a encore une scène.

L'EXPLICATEUR.

C'est vrai ! Il y a encore une page dans le livre.

(1) Paroles authentiques de Christophe Colomb dans une de ses lettres.

7. — AU PARADIS DE L'IDÉE

UN DES CHORISTES.

Où sommes-nous ?

UN AUTRE.

Il me semble que je reconnais le décor.

UN AUTRE.

Nous avons déjà vu cela au Premier Acte.

L'EXPLICATEUR.

En effet c'est à peu près ce décor de Majorque où nous avons vu la Reine Isabelle mettre sa bague à la patte d'une colombe prisonnière. Mais comme vous voyez tout est devenu blanc ! Cristal et argent ! on dirait un paysage de givre ou une mantille de soie blanche. Les fruits, les fleurs, les feuilles, les branches, tout cela est d'argent, avec un fantôme de couleur qui survit, le sol même est comme poudré de sucre. Il y a un étrange manque de profondeur. On dirait que tout vient sur le même plan. On ne voit que quelques cyprès comme du verre noir dans le fond. Les personnages eux-mêmes sont blancs. Ce sont les mêmes qu'au Premier Acte.

Mêmes personnages, musique, danse et évolutions qu'à la scène IX du Premier Acte.

UN CHORISTE.

Monsieur notre Explicateur, ne vous êtes-vous pas trompé ? N'avez-vous pas par hasard rouvert le Livre à la première page ?

L'EXPLICATEUR.

Il est vrai. Tout recommence de nouveau dans la lumière et l'explication ; ne voyez-vous pas que tout est devenu pur et blanc

et que tout est peint sur la lumière comme avec de la lumière condensée, comme l'air qui devient du givre ? Tout se dessine comme sur la pure lumière intellectuelle et les personnages avant qu'ils montent au paradis de l'amour, vous les voyez qui s'amuse un moment dans ce paradis de l'idée.

LE CHORISTE.

Ce ne sont donc plus des vivants mais des morts que nous voyons ?

L'EXPLIQUEUR.

C'est nous seuls qui sommes les morts et des cadavres puants.

LE CHORISTE.

Cette enfant couronnée de pierreries plus spirituelles qu'une tiare faite de gouttes de rosée, quoi, c'est la grande Isabelle ?

L'EXPLIQUEUR.

N'est-il pas écrit que si nous ne redevenons comme des enfants, nous n'entrerons pas au Royaume du Ciel ?

LE CHORISTE.

La musique elle-même est devenue blanche, elle tinte comme un glaçon sur une corolle de cristal.

La cérémonie sur la scène se poursuit comme à la scène IX.

LA REINE ISABELLE.

Quelle joie de vous retrouver toutes, mes chères amies ! toutes vous avez tenu à m'accompagner, il n'en manque pas une seule, à me précéder plutôt dans ce séjour nouveau et à me préparer la place ! Mais dirai-je nouveau alors que rien n'est nouveau et nous

reconnaissons toute chose avec un tendre étonnement. En sorte que lorsque l'esprit est allé à l'esprit, c'est cette couronne de visages joyeux que j'ai vue se dessiner la première sur la lumière inaltérable.

LA DUCHESSE DE MEDINA SIDONIA *et toutes les Dames-enfants*
faisant la révérence.

Ici comme là-bas nous sommes les humbles servantes de Votre Majesté et les petits boutons qui tirent leur honneur de la belle rose centrale.

LA REINE ISABELLE.

Merci, mes chères amies ! Merci, petite Duchesse de Medina Sidonia ! Et n'aurai-je pas la joie de recevoir ici comme autrefois dans le grand jardin de Majorque mon ami, le grand Sultan Miramolin, qui vient m'apporter les clefs de Grenade ?

LA DUCHESSE DE MEDINA SIDONIA.

Le voici !

*Entre le cortège de MIRAMOLIN et le SULTAN MIRAMOLIN
lui-même tout habillé de blanc depuis le turban jus-
qu'aux babouches. Il porte deux grandes clefs sur un
coussin.*

LE SULTAN MIRAMOLIN.

Je remets humblement ces clefs aux pieds de Votre Majesté.

LA REINE ISABELLE.

Ce ne sont plus les clefs de Grenade ?

LE SULTAN MIRAMOLIN.

Ce sont les clefs d'un autre Royaume plus beau.

LA REINE ISABELLE.

Et je me souviens que, ce beau jour d'été que je dis, ce jour où j'ai senti pour la première fois le trait de la destinée s'enfoncer dans mon cœur royal, tu m'avais apporté des présents.

LE SULTAN MIRAMOLIN.

Pas d'autre présent qu'une blanche colombe dans une cage.

LA REINE ISABELLE.

Je me souviens ! et qu'attachant mon anneau à la patte de la colombe je lui ai rendu la liberté. Où est la colombe maintenant ?

LE SULTAN MIRAMOLIN, *montrant la cage vide que porte un de ses suivants.*

Elle n'est pas revenue !

LA REINE ISABELLE.

Je me souviens ! Et comment entrerais-je au Ciel sans ma colombe ? Comment entrerais-je au ciel sans mon anneau ? Comment entrerais-je au Ciel sans la colombe qui porte mon anneau ? un anneau si petit qu'il tenait au doigt d'un enfant ! un anneau si grand que le monde peut y tenir ! Comment entrerais-je au Ciel sans l'esprit qui apporte le Christ ? Comment entrerais-je au Ciel sans mon serviteur Christophe Colomb ? Comment entrerais-je au Ciel sans mon ami Christophe Colomb à qui j'ai remis mon anneau ? Où est Christophe Colomb ?

LE MAJORDOME.

Madame, nous avons déjà cherché Christophe Colomb et nous ne l'avons pas trouvé.

LA REINE ISABELLE.

Où l'avez-vous cherché ?

LE MAJORDOME.

Dans le palais du Roi naturellement et dans tous les palais de l'Espagne. Il n'y a pas de Christophe Colomb. Personne ne l'a vu.

LA REINE ISABELLE.

Et moi je le vois d'ici dans la plus pauvre auberge de Valladolid.

Un autre Serviteur sort et rentre.

LE SERVITEUR.

Madame, nous avons trouvé Christophe Colomb. Il se meurt, couché sur un lit de paille.

LA REINE ISABELLE.

Lui avez-vous dit que je l'appelle ?

LE SERVITEUR.

Il ne veut pas venir

LA REINE ISABELLE.

Va, et dis-lui que sa souveraine, la Reine Isabelle, l'appelle et qu'elle a besoin de lui et qu'elle l'attend.

Le Serviteur sort et rentre.

LE SERVITEUR.

Il ne veut pas venir.

LA REINE ISABELLE.

Va-t'en de nouveau et dis-lui que je l'aime et qu'il me rende mon anneau.

Les deux serviteurs sortent et rentrent.

LE SERVITEUR.

Il ne veut pas venir et il ne veut pas vous rendre son anneau.

LE SECOND SERVITEUR.

Il a ajouté autre chose, mais c'est tellement vilain que je n'ose le répéter.

LA REINE ISABELLE.

Parlez !

LE SECOND SERVITEUR.

Puisque Sa Majesté m'appelle, dit-il, dites-lui que je ne viendrai pas, car j'ai mon chemin propre à suivre, et dites-lui que je ne lui rendrai pas son anneau, car il ne peut quitter mon doigt, mais je Lui donne autrement tout ce qui m'appartient, la seule chose qui me reste et qui ne m'ait pas été enlevée jusqu'à présent, cette mule, ma fidèle compagne, qui m'a porté jusqu'ici.

LE PREMIER SERVITEUR.

Une vieille mule !

LA REINE ISABELLE.

Eh quoi, il lui reste une mule ! Il n'est pas juste que cet homme garde quelque chose à lui quand il possède la bienveillance et la complaisance éternelle de sa souveraine. N'est-ce pas un assez grand trésor ? N'est-ce pas une assez grande récompense ? Qu'on lui enlève cette mule et qu'on me l'amène sur-le-champ ! C'est sur ce vil animal que je veux entrer dans le Royaume qui m'a été préparé et pour lequel Christophe a déroulé sous mes pieds un si magnifique tapis !

On fait entrer la Mule. Elle est toute empanachée et caparaçonnée de drap d'argent.

Avançons-nous tous ensemble !

Tous les personnages, y compris ISABELLE, ont reçu dans leur main des cierges et ils s'avancent vers le fond de la scène.

L'EXPLICATEUR.

Et comment s'appelle-t-il, ce tapis que Christophe a déroulé sous tes pieds ?

LE CHŒUR.

Il s'appelle l'Amérique ! Il s'appelle l'Amérique !

L'EXPLICATEUR.

C'est le Monde Nouveau qui a été pour toi la porte du Monde Éternel !

LE CHŒUR.

C'est le Monde Nouveau qui a été pour toi la porte du Monde Éternel ! C'est la mer que Christophe a mise sous tes pieds qui a été pour toi la porte des Étoiles !

L'EXPLICATEUR.

Et comment s'appelle-t-il, ce monde nouveau sous tes pieds ?

LE CHŒUR.

Il s'appelle l'Amérique ! il s'appelle l'Amérique !

8. — ALLELUIA !

Le Paysage se fend par le milieu et se retire de chaque côté de la scène. On a le sentiment qu'une série d'enveloppes s'ouvrent, qu'une série de voiles sont tirés. On aperçoit la nuit toute bleue.

LA REINE ISABELLE.

Vers le Monde Nouveau qui me servira de guide ?

Dans l'étendue bleue s'est dessinée en un bleu foncé et presque noir l'image oblique des deux Amériques reliées par l'isthme de Panama.

L'EXPLICATEUR.

C'est Saint Jacques qui te servira de guide.

LE CHŒUR.

C'est Saint Jacques vers le monde nouveau qui te servira de guide !

On voit apparaître sur la toile de fond, bleu sur bleu comme tout à l'heure, l'image colossale de SAINT JACQUES en costume de pèlerin avec son grand chapeau, son bourdon et ses coquilles. Les étoiles de la constellation d'Orion le décorent. Il porte sur son épaule les colonnes d'Hercule et tient à la main son bâton. Il est enfoncé dans la mer jusqu'à mi-corps.

L'EXPLICATEUR.

C'est le pèlerin Saint Jacques Apôtre qui se met en marche lui-même au travers de la mer pour t'indiquer le chemin. Il a déraciné les colonnes d'Hercule et les emporte sur son épaule.

LE CHŒUR.

Le monde s'ouvre. Les portes sont ouvertes. Elles sont déracinées, les antiques colonnes de notre Connaissance !

LA REINE ISABELLE.

Et quelles sont ces blancheurs palpitantes, ces innombrables essaims de blanches colombes dont je vois le ciel se remplir ?

Les cieux sont remplis d'une foule innombrable et palpitante d'étoiles, telles qu'on les voit sur les cartes astronomiques.

LE CHŒUR.

Ce sont les colombes des Cieux qui se pressent aux pieds de la Reine des Anges.

*En noir sur le fond noir et fourmillant se dessine l'image
de la Vierge tenant l'Enfant.*

L'EXPLICATEUR.

Nous sommes arrivés !

LA REINE ISABELLE.

Nous sommes arrivés. Il me faut mettre pied à terre.

Elle descend de sa mule.

L'EXPLICATEUR.

Eh quoi, toutes ces colombes...

LA REINE ISABELLE.

Eh quoi, toutes ces colombes et il n'en manque qu'une seule.
Eh quoi ! entrerais-je dans les cieux sans mon frère Christophe
Colomb ! Mettons-nous tous à genoux.

*Ici tous les cierges que portent les personnages s'allu-
ment à la fois.*

LA REINE ISABELLE.

Mettons-nous à genoux.

Tous se mettent à genoux y compris la Mule.

LE CHŒUR.

Ouvrez-vous, Portes Éternelles !

LA REINE ISABELLE.

Vierge, mère de ton Fils...

LE CHŒUR.

Vierge, mère de ton Fils. — Ouvrez-vous, Portes Éternelles

LA REINE ISABELLE.

Nous te supplions pour ton serviteur, Christophe Colomb.

LE CHŒUR.

Nous te supplions pour ton serviteur, Christophe Colomb.
Nous vous supplions, Portes Éternelles !

LA REINE ISABELLE.

Afin qu'ayant traversé le premier le grand Abîme...

LE CHŒUR.

Afin qu'ayant traversé le premier le grand Abîme... Ouvrez-vous, Portes Éternelles.

LA REINE ISABELLE.

Il atteigne enfin ce que son désir cherchait.

LE CHŒUR.

Il atteigne enfin ce que les deux ailes de son désir cherchaient, vous, ô Portes Éternelles ! Et le Patriarche Noé envoya la colombe et elle revint au bout de trois jours. Afin qu'ayant traversé le grand abîme il atteigne enfin ce que son cœur désirait. Au bout de trois jours ce que notre cœur désirait. Ouvrez-vous, Portes Éternelles !

VOIX DE FEMME, *claire et aiguë, derrière la scène.*

Vox turturis audita est. Alleluia ! Alleluia ! Alleluia !

LE CHŒUR, *en notes sombres et profondes.*

Alleluia ! Alleluia ! Alleluia !

Chœur de femmes derrière la scène à la fois rapide et lent comme dans un délire de joie.

Veni, Columba ad Columbam! Et misit Noe columbam et rediit post tres dies ad Dominum Deum suum. Aquæ multæ non potuerunt exstinguere charitatem. Veni, columba mea, speciosa mea, amica mea. Et rediit columba post tres dies. Veni, coronaberis.

Une lumière s'accroît au pied de la toile de fond dans laquelle on voit tourner la partie supérieure du Globe terrestre. Une colombe s'en échappe qui s'envole en traversant toute l'étendue. Tout s'efface et l'on ne voit plus qu'elle. Sur la toile de fond on distingue les genoux et la poitrine d'un Pontife gigantesque et couvert d'or avec l'étole et la chasuble.

*LE CHŒUR, dans les mêmes notes profondes et triomphales.
Alleluia ! Alleluia ! Alleluia !*

EXPLICIT OPVS

Château de Brangues,
24 Juillet — 7 août 1927.

PAUL CLAUDEL.

SOM DE L'ESCALINA

SOM DE L'ESCALINA

*At the first turning of the second stair
I turned and saw below
Under the vapour in the fetid air
The same shape twisted on the banister
Struggling with the devil of the stairs who wears
The deceitful face of hope and of despair.*

*At the second turning of the second stair
I left them twisting, turning below ;
There were no more faces and the stair was dark
Damp, jagged, like an old man's mouth drivelling,
 beyond repair,
Or the toothed gullet of a giant shark.*

*At the first turning of the third stair
Was a slotted window bellied like the fig's fruit*

SOM DE L'ESCALINA

*Au premier tournant du deuxième escalier
Je me retournai et je vis tout au fond
Sous la vapeur dans l'air fétide
La même ombre tordue sur la rampe
Luttant avec le démon de l'escalier qui porte
Le visage trompeur de l'espérance et du désespoir.*

*Au deuxième tournant du deuxième escalier
Je les laissai, tordus et tournoyants au fond ;
Plus de visages et l'escalier était obscur
Humide et tourmenté comme la bouche baveuse d'un
vieillard, sans rémission
Ou la gueule dentue d'un immense requin.*

*Au premier tournant du troisième escalier
Un judas s'entr'ouvrait, ventru comme une figue,*

*And beyond the hawthorn blossom and a pasture scene
The broadbacked figure drest in blue and green
Enchanted the maytime with an antique flute.
Blown hair is sweet, brown hair over the mouth blown,
Lilac and brown hair ;
Distraction, music of the flute, stops and steps of the
mind over the third stair,
Fading, fading ; strength beyond hope and despair
Climbing the third stair.*

Lord I am not worthy

Lord I am not worthy

but speak the word only

T. S. ELIOTT.

*Et par delà les aubépines et les prés
La silhouette carrée vêtue de bleu et de vert
Enchantait le printemps d'un ancien air de flûte.
Les cheveux au vent nous sont chers, cheveux bruns
 que le vent rejette sur la bouche,
Lilas et cheveux bruns ;
Diversion, air de flûte, haltes et marches de l'esprit au
 troisième escalier,
S'effacent, tout s'efface ; force au delà de l'espérance et
 du désespoir
Gravissant le troisième escalier.

Seigneur je ne suis pas digne
Seigneur je ne suis pas digne
 mais dites seulement la parole.*

T. S. ELIOTT.

Traduit par
JEAN DE MENASCE.



LE PATRON DES TRADUCTEURS

*Pourquoi ne garderions-nous pas les
portraits de ces grands hommes et
n'honorerions-nous pas le jour de leur
naissance ?*

SÉNÈQUE, Ep. LXIV.

Traduction d'A. PINTFEL,

Revue par J. DE LAFONTAINE.

I

L'idée d'un essai qui aurait pour titre : *De l'éminente dignité des traducteurs dans la République des Lettres* semble à première vue séduisante. On aperçoit d'abord le parallèle, qui pourrait être plus ou moins habilement mené, avec le sermon de Bossuet sur l'Éminente dignité des Pauvres dans l'Eglise, et on en devine le développement :

Le traducteur est méconnu ; il est assis à la dernière place ; il ne vit pour ainsi dire que d'aumônes ; il accepte de remplir les plus infimes fonctions, les rôles les plus effacés ; « Servir » est sa devise, et il ne demande rien pour lui-même, mettant toute sa gloire à être fidèle aux maîtres qu'il s'est choisis, fidèle jusqu'à l'anéantissement de sa propre personnalité intel-

lectuelle. L'ignorer, lui refuser toute considération, ne le nommer, la plupart du temps, que pour l'accuser, bien souvent sans preuves, d'avoir trahi celui qu'il a voulu interpréter, le dédaigner même lorsque son ouvrage nous satisfait, c'est mépriser les qualités les plus précieuses et les vertus les plus rares : l'abnégation, la patience, la Charité même, et l'honnêteté scrupuleuse, l'intelligence, la finesse, des connaissances étendues, une mémoire riche et prompte, — vertus et qualités dont quelques-unes peuvent manquer chez les meilleurs esprits, mais qui ne se trouvent jamais réunies dans la médiocrité.

Il nous faut donc respecter, et même honorer publiquement, en la personne de l'habile et consciencieux traducteur, ces traces des perfections que nous adorons dans ce que nous concevons de plus élevé ; il nous faut donc louer, en même temps que son nom et que ses mérites, les puissances du monde intelligible par lui glorieusement, et modestement, manifestées dans le monde sensible...

Tels pourraient être la substance et le plan de

ce sermon littéraire, panégyrique à grands coups d'ailes platoniciens, mais qui, en voulant planer très haut, perdrait de vue un aspect essentiel de son sujet, et un très solide argument en faveur de sa thèse : nous voulons parler de l'importance du rôle des traducteurs dans l'histoire intellectuelle, — ou, si on veut, de leur utilité.

II

C'est justement cette considération qui nous a fait rebuter le titre que l'imagination, toute fière de sa trouvaille, nous proposait, l'ayant rapporté de quelque mystérieux voyage dans la direction de Meaux ; et nous avons préféré nous en tenir à une décision prise depuis longtemps, qui était : de placer toutes nos réflexions à propos des traducteurs et de l'art de traduire *SOUS L'INVOCATION DE SAINT JÉRÔME*, le père de la Bible latine, l'auteur de la *Vulgate*, et de

ce fait considéré comme le patron (au plein sens du mot) des traducteurs : ici-bas leur modèle ; du ciel, leur protecteur.

Ce titre, qui annonce et couvre tout le sujet, ne nous paraît pas avoir moins d'efficacité, comme interpellation à la curiosité du lecteur, que la formule qui rappelle et semble parodier le titre d'un sermon célèbre. Et même, cette apparence d'une ironie, si légère soit-elle, à l'égard d'un sujet aussi grave que la Pauvreté et quand il s'agit d'une matière d'un intérêt aussi vif que la Traduction, est inconvenante, et constitue une raison de plus pour préférer l'ancien titre au nouveau.

III

Cela dit, nous avons à peine besoin d'ajouter qu'il n'y a pas la moindre intention irrévérencieuse dans le fait de placer notre écrit sous le patronage d'un des

plus illustres Docteurs de l'Eglise latine, — « Doctor Doctorum, Doctor Maximus », — et d'un des plus grands Saints du christianisme ; et personne, lisant ces pages, — non, pas même les dévoués amis de la gloire de Jérôme, ses Ermites de Saint-Onuphre au Janicule, — ne pourra songer à nous citer le dicton : *Scherza coi fanti, lascia stare i Santi*.

Rien, en effet, ne nous semble plus impertinent, plus barbare, que le ton sentimental et moqueur, l'air d'indulgence railleuse et de condescendance, que certains écrivains ont pris lorsqu'ils ont parlé des œuvres, de la personnalité et des idées des grands représentants des littératures classiques chrétiennes. Si un auteur païen leur raconte les miracles de Vespasien en Egypte ou les prodiges qui ont coïncidé avec les bouleversements de l'Empire, ils l'excusent aisément sur l'ignorance de son temps et les préjugés de sa nation ; mais dès qu'il s'agit d'un auteur chrétien, de telles marques de crédulité deviennent des fautes impardonnables qui le disqualifient, qui discréditent tout ce qu'il y a de plus substantiel et de plus fort dans ses

ouvrages. Ils n'y voient plus qu'erreur, touchante niaiserie, divagations de grands enfants qui croient aux contes de fées. Mais eux-mêmes, ces modernes, ces esprits éclairés, se sont-ils jamais demandé quelle figure feraient, dans quelques siècles d'ici, leurs « idées modernes », leurs « lumières », les concessions qu'ils ont faites aux préjugés de leur époque, aux modes, à l'esprit de leur pays et de leur caste ? et, par exemple, quel aspect prendrait, comparée à la Charité chrétienne de Jérôme, leur philanthropie bourgeoise ? S'ils se l'étaient demandé, il est probable qu'ils auraient donné à saint Jérôme la même attention respectueuse qu'ils accordent par principe aux meilleurs écrivains païens antérieurs à la prise de Rome.

IV

Comme ceux-là, et ni plus ni moins que ceux-là, Jérôme pourrait être un des compagnons et des guides

de notre vie la plus intime et la plus réfléchie ; un mécène intellectuel, exemple et exhortation, opulent protecteur de notre pauvreté, dont l'œuvre vaste et variée serait pour nous dans le temps ce qu'est dans l'espace quelque'une des grandes et anciennes villes européennes auxquelles nous revenons toujours et que nous ne nous laissons pas de visiter et de connaître : « Hiéronymopolis », la Cité Hiéronymienne. Car ses ouvrages ne sont pas des curiosités historiques, morales ou esthétiques ; mais, dès que nous les abordons, nous les sentons vivants et chauds d'une chaleur humaine ; l'énergie qu'ils dégagent se communique à notre sang, et il suffit que tombent sous nos yeux quelques-unes de ses *Préfaces* aux différents livres de la *Vulgate* ou quelques-unes de ses *Lettres*, pour que nous reconnaissons aussitôt en l'homme qui a écrit cela un maître de la pensée et du langage, un artiste.

Pourquoi donc ne le pratiquons-nous pas davantage, nous qui pourtant lisons volontiers les plus célèbres de ses voisins dans le temps ou dans l'histoire de la Littérature latine chrétienne, saint Augustin

surtout, mais aussi Lactance et saint Cyprien, nous aventurant même parfois, — dans les bibliothèques, en attendant les livres demandés, — sur les domaines de Tertullien, d'Arnobé et de saint Ambroise ? Serait-ce parce que trop de publicité, et une publicité parfois maladroite, indiscrete, a été faite autour de son nom et de sa personne (avec toute une escorte de grossières légendes médiévales que ses écrits contredisent à chaque instant), et que nous nous méfions, comme les lecteurs les plus délicats se méfient des livres et s'éloignent des auteurs tapageusement lancés ? Mais Jérôme n'y peut rien. Certes, il a désiré, comme tout écrivain digne de ce nom, l'immortalité littéraire, et il se l'est promise, conscient de sa propre valeur, en termes précis et magnifiques, à la fin de l'Épître de sainte Paule (*Lettre CVIII*, à Julia Eustochium) et encore à la fin de l'Épître de Blæsilla (*Lettre XXXIX*, à sainte Paule) : « Partout où les monuments de la langue latine (*sermonis nostri monumenta*) parviendront, Blæsilla y voyagera avec mes écrits. Les vierges, les veuves, les moines, les prêtres, la liront implantée dans

ma pensée. Un souvenir éternel compensera la brièveté de sa vie. Elle qui vit dans les cieux avec le Christ, vivra aussi sur les lèvres des hommes. Cette génération passera, d'autres lui succéderont qui jugeront sans amour et sans haine. On placera son nom entre ceux de Paule et d'Eustochium. Jamais elle ne mourra dans mes livres. Elle m'entendra toujours parlant d'elle avec sa sœur, avec sa mère. » Mais il n'a certainement pas prévu, vivant au lendemain de la victoire du christianisme, la glorieuse vie posthume ici-bas réservée aux Saints Ecrivains, ni l'apothéose plus qu'impériale grâce à laquelle, de siècle en siècle, son nom gravé au fronton des temples a été proposé à l'attention et à la curiosité de foules innombrables et sans cesse renouvelées, — qui ne l'ont pas lu et ne le liront jamais... « Traitement de faveur, injustice, réclame exagérée et imméritée, alors que les écrivains païens et laïques, et, parmi les chrétiens, Origène et Tertullien eux-mêmes... » Assurément ; mais si la religion païenne officielle avait triomphé, si la hiérarchie inventée par Maximin et rétablie par Julien, — la concurrence, hâtivement organisée,

tardive, mais appuyée sur des arguments bien forts, — s'était maintenue, ne verrions-nous pas, à côté des temples et des basiliques consacrés aux empereurs divinisés, des monuments publics, — portiques, maisons de recueillement et de prière, « églises », — dédiés aux héros, également et à plus forte raison divinisés, de la pensée païenne ? Les sectes philosophiques, avec leur organisation et leurs traditions séculaires, l'enseignement de Plotin et de Porphyre et la valeur qu'y prend le mot « hiérophante » : n'y a-t-il pas là comme un bourgeonnement de religions et des ébauches d'une église universelle ? et l'imagination, partant de là, ne nous conduirait-elle pas à travers des villes, — nos villes, — où s'élèvent des temples dédiés à Pythagore, à Zénon, à Socrate, ou sur lesquels nous lisons les noms de Platon, d'Epictète, d'Ammonius Saccas,... et « Saint-Philon », « Saint-Sénèque-le-Philosophe », « Saint-Virgile Poète »,... et chaque siècle, chaque génération ajoutant quelque nouveau nom à ce Panthéon, jusqu'à nos jours, où nous retrouvons, dans les monuments élevés à nos savants et à nos artistes morts,

des manifestations spontanées, indépendantes, sporadiques, d'une religion des dieux inconnus et d'un culte de leurs hiérophantes ? Mais à un certain moment, ce qui était « dans l'air » s'est condensé et a trouvé forme et formule. En dehors de la prédication proprement dite et de la propagande du Martyre, des lettrés, des philosophes, des écrivains, à la suite de saint Paul, — les Apologistes, comme ce Quadratus « disciple des Apôtres et pontife de l'église d'Athènes » sous le règne d'Hadrien, — avaient composé à l'usage des empereurs et de l'élite intellectuelle, des traités, des ouvrages littéraires, en faveur de « notre religion », et ainsi il s'est trouvé qu'à l'instant décisif là où était le corps les aigles se sont assemblés, et une grande majorité de l'Intelligentsia s'est prononcée contre les mystères d'Eleusis en faveur du mystère de l'Incarnation.

V

Aujourd'hui comme au temps évangélique Jésus-Christ fait sa demeure dans les maisons de ses amis. Dieu chez eux est chez lui, de même que dans les royaumes toute habitation où le prince pénètre devient la maison royale. L'assemblée des fidèles, au cours des siècles, a construit de belles maisons à Jérôme pour y recevoir le Roi Jésus ; et il en a plus que les Etats les plus florissants n'ont d'ambassades, de légations et de consulats dans les villes des cinq continents. Mais nous ne retrouverons pas sa trace où il est né : Stridon est morte avant lui sous les piétinements des barbares, et on ne sait même plus où était Stridon. Il y a peu vécu, ne l'a pas aimée, l'a traitée comme tant d'autres auxquels, adolescents, une voix intérieure disait : Troie ne te contient pas, ont traité leur ville natale : « Pays de la rusticité... ; ils ont pour dieu leur ventre..., les

plus riches y sont tenus pour les plus dignes de respect. » (Jérôme... et Léopardi parlant de Recanati, et Stendhal parlant de Grenoble.) *Wo lag Stridon ?* demande un Evêque de l'ancien empire d'Autriche-Hongrie. A Grahovo peut-être, mais sûrement dans l'œuvre de Jérôme lui-même, qui seul l'a mentionnée, comme ci-dessus. On la situe aux confins de la Pannonie et de la Dalmatie, mais en terre italienne ; nord-est de l'Adriatique ; seuil de la Mitropa encore barbare ; la grande ville était Aquilée. Dans sa légende, le vague de cette notion lui a fait donner comme pays natal la Dalmatie ou l'Illyrie et, des siècles plus tard, les Dalmates, les Slaves du Sud, les Esclavons, se réunissent autour de son nom. A Bethléem, où il a passé la seconde moitié de sa vie (trente-cinq années) et où il est mort, il était chez lui en effet, mais en terre étrangère, chef d'une communauté latine en terre de langue étrangère. C'est dans la capitale catholique, à Cosmopolis même, que nous serons le plus près de sa mémoire. « A moi, Romain, on ose demander... ; à moi qui ai reçu le vêtement du Christ dans la ville de Rome... » On l'y a

ramené mort ; Rome l'a redemandé à Bethléem-Ephrata, et on a placé sa dépouille sous la relique de la Crèche, dans la chapelle du Saint-Sacrement de la Basilique libérienne, un des lieux les plus richement ornés, les plus luxueux, du monde. Dans la basilique fondée par le Pape des mains duquel il reçut le baptême. Dans Rome où il a vécu les années les plus troublées et les plus importantes de son adolescence, et les plus prospères, selon l'opinion du monde, de sa maturité. La Rome de ses « désordres de jeunesse », la Rome de son « cardinalat », lorsqu'il était le secrétaire du Pape Damase, vierge et poète, et que, chef d'une école mi-religieuse mi-littéraire, il se formait une famille spirituelle composée d'une élite des chrétiens de la Ville et des plus pieuses, sages et savantes patriciennes, princesses dont les noms remplissent les fastes de la République et de l'Empire, et dont la généalogie, à travers les héros d'Homère, remonte jusqu'aux dieux (1). Et quelques-unes d'entre elles l'ont accompagné ou l'ont rejoint à Bethléem, dans son glorieux exil. Justement sa

(1) Sainte Paule descendait de Paul-Émile et d'Agamemnon.

renommée et son influence durant ces années romaines qui suivirent son retour de Chalcis et de Constantinople, on peut les mesurer à la rage et à la perfidie de ses ennemis et aux fureurs de l'envie qui a fini par le rechasser au désert. Il n'est jamais revenu, vivant, à Rome, mais il y est resté présent par sa gloire, et tant qu'il a vécu son influence n'y a subi aucun déclin. De Bethléem sa pensée y revenait sans cesse avec ses écrits, qui étaient composés pour Rome, lus et commentés et admirés dans Rome, et c'est pour les « oreilles romaines », celles de Rome d'abord, et par suite celles de tout l'Occident latin, qu'il édifia son œuvre immense de traducteur et son œuvre immense d'exégète. Malgré l'injure qu'il lui jette en partant : « Babylone », il reste Jérôme le Romain. (Son époque est déjà celle où « romain » et « chrétien », et bientôt « catholique » deviennent synonymes comme ils le seront dans un passage fameux de Paul Orose.) Ce « Babylone » en effet n'est pas le cri de colère d'un vaincu, mais l'admonestation d'un maître de la pensée occidentale, romaine, chrétienne. Rome devient Babylone parce que l'idéal

hiéronymien de la « vie parfaite » y a été rejeté par beaucoup d'esprits incapables d'en voir la beauté ou d'en affronter les difficultés, et calomnié par une basse cléricaille intrigante, les premiers et très avides profiteurs du triomphe du christianisme, ceux-là mêmes qu'il décrit avec une richesse de détails et une puissance comique auprès desquelles Molière et même Voltaire semblent timides, — et décents. « Babylone », parce qu'une élite seulement, et non pas Rome entière, a compris sa doctrine et suivi son exemple. C'est la manifestation d'un état d'esprit qui a été celui de bien d'autres hommes de pensée qui se sont heurtés à l'indifférence, à la sottise et à l'envie (la *Lettre XLV* à Asella prouve, et la légende médiévale, du reste invraisemblable, de Jérôme habillé en femme (1), indique, le

(1) Dans la « Légende Dorée », au Trente Septembre : « Un matin, à son réveil, il trouva sur son lit un vêtement de femme, que des méchants avaient déposé là. Croyant que c'était son propre vêtement (la distraction des érudits !) il le revêtit et se rendit ainsi à l'église, ce qui permit de dire qu'il avait eu une femme dans son lit. Alors, ne voulant plus être exposé à de pareilles folies, il quitta Rome... » Jacques de Voragine, traduction de Teodor de Wyzewa.

rôle joué dans cette affaire par l'envie), et qui poussés par le désir d'une indépendance plus complète, importunés par leur propre renommée, se sont volontairement séparés de la vie en troupeau des grandes villes, comme l'ont fait, plus près de nous, Descartes, Bayle, Voltaire, Nietzsche et Tolstoï ; et même, si quelque comparaison est possible entre des esprits si opposés ou si différents, ce serait à la retraite de Tolstoï à Iasnaïa Poliana que la retraite de Jérôme à Bethléem ferait songer (1). Mais Rome n'en est pas moins restée pour lui le centre vital, le chef du monde et surtout « la source très pure de la foi », la ville prédestinée de toute éternité pour être l' « éternelle », la Rome renée, fondée une seconde fois sur les reliques des Apôtres, et dont le nom signifie « force » en grec, « sublimité »

Nous avons là le résidu des calomnies qui couraient à Rome, vers 384-385, sur le compte de Jérôme, et dans lesquelles son nom était associé à ceux de ses nobles amies de l'Aventin.

(1) G. Bardy, dans son récent manuel de « Littérature latine chrétienne », va jusqu'à dire que Bethléem, du fait que Jérôme y résidait, était devenue « en quelque sorte le centre intellectuel de l'Eglise ». (p. 99.)

en hébreu, et, lu dans un miroir, devient le nom du saint Amour qui unit les fidèles aux fidèles et l'Homme à Dieu. A Rome le moine sans famille, sans patrie, sans liens terrestres, a trouvé son foyer. Et nous voyons par ses dernières *Lettres* que la prise de la Ville a été pour lui un coup plus sensible qu'aucune des plus violentes et des plus scandaleuses attaques de ses ennemis. (A vrai dire, il devait être blasé sur ces attaques, le vieux routier de la polémique, toujours injurié, injuriant toujours.)

VI

Mais la maison de Jérôme le Romain, où la trouverons-nous dans Rome, si nous voulons quelque jour remercier sa mémoire des dons qu'il nous a faits, et près de lui, chez lui, songer à ce qu'il fut, à ce qu'il est pour nous, et demander, peut-être, que par ses prières il éloigne de nous la paresse, le découragement, les

contresens et les pernicieux conseils des dictionnaires bilingues ?

A Sainte-Marie-Majeure son corps est absorbé dans le rayonnement de la Crèche, dans la splendeur de l'or, dans l'éblouissement des marbres et des neiges de Notre-Dame-des-Neiges.

A Saint-Onuphre au Janicule, malgré le voisinage du couvent de ses Ermites et les fresques du Dominiquin, nous ne nous sentirions pas assez chez lui, mais plutôt chez saint Onuphre, ou chez le Tasse, qui est enterré là. Il y a bien, dans les environs du Palais Farnèse, un Saint-Jérôme-Docteur ou un Saint-Jérôme-de-la-Charité ; mais pour la plupart des Romains, l'église Saint-Jérôme, c'est *San Girolamo degli Schiavoni*.

VII

Ainsi donc, la prochaine fois que nous serons à Rome nous irons faire visite au Patron des Traduc-

teurs en son église de Saint-Jérôme-des-Esclavons. La rue Tomacelli, bruyante, large, asphaltée, qui du Corso nous y conduirait tout droit, nous l'éviterons, et nous contournerons, dans une zone de grandeur et de silence, le Palais Borghèse jusqu'à son extrémité, le clavier du clavecin, qui fait face au quai du Tibre. Arrivés là, c'est à droite, et il nous faut tout de même traverser, après la rue de l'Arancio, la rue Tomacelli. Mais ce n'est qu'un mauvais instant à passer : au coin du trottoir où nous abordons nous sommes déjà dans le quartier du Mausolée d'Auguste et devant la maison de Jérôme.

C'est la fin de l'après-midi d'un jour du printemps romain, et entre les frondaisons noires des yeuses nous avons vu s'approfondir lentement sur la Ville la bleue et l'apaisée Palestine du ciel. Touchons un des battants de la grande porte, toute attiédie par le soleil pendant des heures soutenu. Au faîte, sous la tiare pontificale, les armes de Sixte-Quint : ce nom qui se trouve en tête de toutes les éditions de la *Vulgate*. Il était titulaire de Saint-Jérôme-des-Esclavons lorsqu'il

fut élu Pape ; coïncidence qui donne à rêver : du ciel le Traducteur désignant son Editeur. Entrons.

Il n'y a pas foule. Un silence et une lumière paisibles, de bibliothèque, — « *cœlestis Bibliothecæ cultor* » ; — des fresques sombres, riches, de tout repos. Luxe sans éclat, royal et monacal, de marbres et de boiseries. Saint-Roch, quelques portes plus loin dans Ripetta, est beaucoup plus fréquenté, et il a des fleurs de verre éclairées électriquement, et une chapelle de Notre-Dame-de-Lourdes qui ressemble à un grand aquarium à sec, avec une Sainte-Vierge et une Bernadette qui ont tout l'air d'être en papier découpé collé sur du carton. Roch est un saint populaire, et doit se laisser traiter familièrement. Jérôme, non. (« Prier saint Jérôme ? » m'a dit un jour une jeune fille ; « qui l'oserait ? C'est comme saint Augustin : ils sont trop savants ! ») Très église de quartier, Saint-Roch, et le mouvement du quartier y circule. A Saint-Jérôme, au contraire, on peut demeurer longtemps, dans une solitude aristocratique ou dans une tranquillité de bonne compagnie, assis sur les bancs de bois épais,

bien vernis, aux dossiers hauts, tandis qu'une rêverie paisible fait repasser devant nous les souvenirs de nos voyages dans la Cité Hiéronymienne.

VIII

Une vision de cérémonies et d'ornements ecclésiastiques, — le traité « Du Vêtement sacerdotal », *Lettre LXIV*, à Fabiola. Nous entrons au temple de Jérusalem, dans le lieu où s'habillent le Pontife et les Lévites, nos prêtres, les prédécesseurs immédiats de notre clergé, puisque nous sommes Israël. Jérôme nous décrit l'un après l'autre ces vêtements sacrés, leurs formes, leurs couleurs, le détail des broderies et des ornements, et il nous dit ce que signifient ces choses. Les quatre éléments, les planètes, les noms des Tribus, les soixante-douze clochettes cousues aux pans de la tunique appelée Méïl, et qui font que le Pontife pénètre à grand bruit dans le Saint des Saints. L'homme ainsi

vêtu de symboles cosmiques est comme soulevé au-dessus de l'humanité ; intermédiaire entre l'Adam déchu et Dieu. Aussi ne doit-il pas sortir du sanctuaire, ni s'éloigner des choses saintes, ni avoir aucun commerce avec les profanes. « Combien de moines, pour avoir eu compassion de leur père et de leur mère, ont perdu leur âme ! Il ne nous est pas permis de nous souiller par notre attachement pour (*super*, à cause de) notre père et notre mère, et à combien plus forte raison par notre attachement pour nos frères, sœurs, cousins et serviteurs. Nous sommes de race royale et sacerdotale. Consacrons-nous à ce Père qui ne meurt jamais ou qui meurt pour nous... » Ne pas sortir du sanctuaire. Sans familiarité avec les gens d'ici ; de toutes les choses d'ici détachés ; parce que nous sommes de race royale et sacerdotale... Comme tout ce commentaire du *Lévitique* nous paraît voisin de l'enseignement plotinien : « N'être pas satisfait des choses d'ici », et « la fuite de celui qui seul vers celui qui est seul », et tout le dernier chapitre de la dernière *Ennéade* ! Ailleurs dans Jérôme, nous trouvons la comparaison de l'Evêque et

du Roi ; il recommande à un futur Evêque d'être plutôt prêtre que souverain ; il écrit : « S'il ne convient pas à un Roi de s'attendrir et de pleurer, à combien plus forte raison un Evêque... » Voilà comment un jour les Cardinaux (les *autres* Cardinaux) demanderont humblement, et accepteront comme une concession faite aux puissances du siècle, le *tratamiento*, les prérogatives et les honneurs des Altesses Royales ; et c'est ainsi que Pierre nourrit à l'ombre de son trône et tient à la disposition des peuples, un collège de soixante-dix Rois... Le Pontife et les Lévites, sous leurs vêtements aux couleurs de l'Univers, sont des Rois sans royaume visible si ce n'est sur ces mêmes vêtements, et plus que Rois, parce que le caractère sacerdotal ajoute à l'unique l'incommensurable. Comme nous voici loin, tout d'un coup, d'Athènes. En pleine monarchie orientale, en plein dans le monde de sciences secrètes et de livres scellés au seuil duquel Hérodoté nous avait timidement conduits. Mais ce culte dont parle Jérôme était de tous le plus secret et le plus pur. Celui qui en était l'objet se définissait par la notion absolue d'être, et n'accep-

tait pas qu'on le mît sur le même rang que les autres dieux. Il scandalisera Rome par son refus de prendre place dans les panthéons. Parce qu'il a voulu Rome de toute éternité pour lui seul. Il fut l'invité qui reste sur le seuil. Et quand il entre enfin, — Ulysse au milieu des Prétendants, — c'est pour déclarer qu'il est le seul maître légitime. Les noces ; la conclusion des longues fiançailles de l'Orient et de l'Occident ; médiatrice la Grèce ; et Rome la maison des époux.

Naturellement, il s'est trouvé des gens (Lactance, je crois, entre autres) pour dire que Platon avait plagié l'Écriture Sainte, et plus tard, — de nos jours, — il se trouvera des gens pour dire que saint Paul doit être rangé parmi les néo-platoniciens et que ses exégètes orthodoxes se sont inspirés de Plotin. Mais si cela est aussi vrai qu'il est vrai que Plotin procède de Platon, voilà le cercle fermé, et tout rentre dans la Synagogue : « Et de sanctis non egredietur » (*Lévitique, XXI, 12*).

Jérôme, si curieux de la tradition lévitique, si fortement attaché à la « Vérité Hébraïque », si méfiant à l'égard des Septante, et toujours en rapports indirects

avec la Synagogue, — à Rome les livres qu'il se faisait prêter par les Juifs, et au désert son Juif Baranina toujours à ses côtés, — Jérôme s'est-il nettement rendu compte de ce passage de la pensée orientale dans la pensée occidentale, et de cette fusion, telle qu'elle nous apparaît aujourd'hui, de ces deux traditions dans l'orthodoxie catholique ? Peut-être. Il l'a tant désirée. Il y a tant contribué. Mais il parle en plein ciel, au-dessus des années et des siècles ; et, tandis que nous l'écoutons discourir « Du Vêtement sacerdotal », nous voyons s'élever, au-dessus de la Synagogue où nous fûmes, la Cathédrale où nous serons.

IX

Les contradictions de Jérôme au sujet du Songe (« tu mens, tu n'es pas chrétien, tu es cicéronien ») s'expliquent, mieux encore que par sa tendance à l'hyperbole et une réaction de son esprit critique, par

le fait que l'époque où ce rêve eut lieu (il ne l'a certainement pas inventé) fut précisément celle où il commença ses travaux d'exégèse. Tout le temps qu'il donnait à la lecture des auteurs profanes, il le considérait, avec remords, comme soustrait à la pénitence et à la lecture des Livres Saints. Ce sentiment, sous l'influence de la fièvre et de la maladie, produisit ce grandiose cauchemar, dont il gardait, au réveil, un souvenir si net, qu'il put en parler, plus tard, comme d'une vision, et qu'il songea très sérieusement, pendant sa convalescence, à observer son vœu de cesser tout commerce avec les auteurs profanes. Mais plus tard encore, lorsqu'il eut derrière lui des années d'études scripturaires, et qu'il était capable de lire l'Ancien Testament non seulement en grec mais en hébreu et en syriaque, il revint aux notions de sa première éducation : les « lettres humaines » sont d'une utilité incontestable, et sont même indispensables à la formation des esprits. La *Lettre* (LXX) à *Magnus* montre bien quel est son point de vue, et qu'il ne pouvait, avec raison, concevoir une littérature indépendante de toute tradition ; autant

la concevoir indépendante de toute langue. Du reste, il fait valoir en sa faveur l'exemple des écrivains chrétiens des deux siècles précédents, et celui de saint Paul, et même de quelques auteurs de l'Ancien Testament, qui ont cité des auteurs païens.

Et ici, nous entrevoyons l'histoire de la formation intellectuelle de Jérôme. Pendant ses années d'études, les Sirènes latines (qui savaient mieux leur métier que la plupart des nôtres, apparemment) ont su lui faire aimer la Littérature dans les écrivains de l'époque républicaine et octavienne, et il a pris le goût, et s'est senti le don, de la phrase bien faite, bien née (*généreuse*), tirée lentement et avec délicatesse des profondeurs de la pensée, et heureuse et rayonnante d'avoir été longuement caressée. Et c'est bien vrai, qu'en dépit de toute son érudition philologique, et de sa passion religieuse, et de ses fureurs de polémiste, et de ses préjugés, il a le pouvoir et le moyen d'exprimer avec grâce et avec sérénité une pensée vigoureuse et féconde ; et, comme dans le tableau de Vasari, Vénus et les Amours sont près de lui, même s'il leur tourne le dos. Il a cette

faculté, la plus rare, d'écrire profondément dans notre mémoire. La même idée, exprimée par un autre, ne tiendra pas, s'effacera comme le souvenir d'un enfant mort au berceau, s'évanouira comme une tache d'eau sur un mur de chaux. Ecrite par Salluste, ou par Montesquieu, ou par Sir Thomas Browne, ou par Flaubert, ou par Jérôme, elle entre en nous, y demeure et s'y propage. Ce n'était donc pas la même ? Mais nous voici bien près de la question de l'unité de l'intellect. Laissons.

Ainsi, dès la fin de ses études à Rome, il a dû savoir qu'il serait écrivain et se préparer à l'être. Puis Jésus, négligé (malgré la parenté catholique), oublié dans « les désordres de jeunesse », survint. Les visites aux Catacombes ; le baptême ; le départ pour Trèves où il commence à lire les exégètes latins et à former, à côté de sa bibliothèque latine païenne, une bibliothèque latine chrétienne. La vocation religieuse se fait de plus en plus pressante, mais elle se confond avec la vocation littéraire. Dès qu'il sera capable de lire couramment le grec, il découvrira les plus grandes richesses

de la Littérature chrétienne, et surtout Origène, qui devient pour lui le maître humain par excellence. Et dès lors, la Littérature chrétienne lui a caché la Littérature païenne, et nul écrivain n'aura été, plus que lui, à ce moment-là, partisan des Modernes et adversaire des Anciens.

Il nous paraît difficile de retrouver le point de vue selon lequel les Pères de l'Eglise se jugeaient entre eux à la distance d'un ou de deux siècles. Pourtant les lois qui régissent l'histoire intellectuelle étaient les mêmes qu'aujourd'hui : générations d'esprits féconds et d'esprits fécondés, qui à leur tour fécondent d'autres esprits ; filiation des maîtres et des disciples, les disciples étant de deux sortes : un petit nombre capable d'engendrer à leur tour et devenant des maîtres pour une ou plusieurs générations successives, et un grand nombre de « neutres » dont l'ouvrage demeure stérile, dont la pensée n'engendre rien, et toute la foule des imitateurs, des vulgarisateurs et des plagiaires qui rendent la semence telle qu'ils l'ont reçue (mais inefficace) ou qui servent à la transporter inconsciemment,

comme les frelons le pollen de quelques plantes et comme les oiseaux les graines ; (comme par une précaution de la Nature : assurance en cas de disparition des œuvres fécondantes... ?). Ainsi donc Origène a dû être pour Jérôme, tout simplement, ce que Victor Hugo, ou Tristan Corbière, ou Mallarmé, ou Dostoïewsky ou Walt Whitman ont été pour quelques-uns d'entre nous, et ce que Tertullien avait été pour saint Cyprien. Mais ce qu'il y a de particulier dans le cas de Jérôme, et sans doute de la plupart des écrivains chrétiens des premiers siècles, c'est que, bien qu'il sente et qu'il reconnaisse parfois en lui-même d'autres influences, non chrétiennes, et qu'il voie l'enchaînement qui, de filiation en filiation, le rattache à la pensée et à l'art païens, il est surtout frappé de la puissance de l'immense courant judaïque et évangélique qui l'entraîne, comme il lui paraît entraîner et renouveler tout. La Bible devient un monde encore mal connu et qu'il faut explorer, et dont il faut dresser la carte. Dès lors il donnerait toute la littérature païenne, et tout Platon, — « stultus Plato », — pour un seul des

cinq ou six mille traités ou homélies d'Origène, explorateur très sagace de ce monde inconnu ; et d'autant plus volontiers, qu'il retrouve chez Origène des éléments de la philosophie grecque qu'il avait connus et aimés à travers Cicéron et Sénèque et Virgile et Lucain. Et comment Origène ne serait-il pas préférable, supérieur, à Platon, même si Platon, en recommandant comme base de toute philosophie la méditation incessante de la mort, s'est élevé au-dessus de tous les penseurs du paganisme ? Origène est chrétien ; il est en possession de la Vérité que Platon n'a fait qu'entrevoir, et il sait que « aliud est vivere morituum, aliud mori victuum ».

X

Hommes de peu de foi, ou de nulle foi, si nous allons nous pencher sur ces mots, si nous allons nous heurter, comme chez notre Jérôme lui-même chaque fois qu'il reprend, inlassablement, impitoyablement,

triomphalement, son grand thème de la Virginité, à la folie, — et le latin dit : la sottise, — de la Croix, que ferons-nous ? Nous songerons, sans doute, à la parole si grave, si triste, et si religieuse, que Symmaque met dans la bouche de la vieille Rome chenue redemandant à Leurs Eternités les Empereurs l'autel de la Victoire : « On n'arrive pas d'un seul coup, d'une seule traite, à une chose (la Vérité) si bien cachée » (*Uno itinere non potest perveniri ad tam grande secretum*). Et le fait que Rome est jeune encore, une adolescente, sous ses belles tresses noires (les yeuses entre l'azur et nous), et la réponse de saint Ambroise : « Ce que vous autres ignorez, nous l'avons appris de la bouche même de Dieu » (*Quod vos ignoratis id nos Dei voce cognovimus*), suffiront-ils à exalter en flamme cette pauvre étincelle de foi que peut-être nous portons en nous ? Nous connaissons, nous pratiquons, écrivains, l'incessante méditation de la mort, et même nous savons, ou nous espérons, que (dans un certain sens) nous mourons pour vivre ; et nous descendons souvent vers ces régions du « crâne vide et du rire éternel » (P. Valéry)

où Shakespeare et Cervantes, et Tolstoï et Balzac, et Jérôme et Augustin, se rencontrent, et nous savons que c'est sur ce terrain que se fondent les plus durables monuments des arts. Mais irons-nous jamais, dans ce pays métaphysique, jusqu'à l'endroit mystérieux

...tenuis qua semita monstrat

ire per angustam regna ad cœlestia portam ?

De la chasteté aussi nous voyons les avantages et connaissons le prix. Nous avons tous pu mesurer, jeunes hommes, le temps que les plaisirs les plus grossiers et les plus communs volaient à nos voluptés les plus fines et les plus personnelles, et nous savons que la recherche scientifique, et l'étude, et l'art, sont des épouses exigeantes, et que l'énergie et le rayonnement des œuvres de l'esprit s'obtiennent presque toujours, et que nous le voulions ou non, aux dépens des satisfactions de la chair. Et c'est, encore, un fait bien digne de remarque, que la sensibilité particulière qui est la base de toute activité artistique (et peut-être scientifique) se forme et se développe chez les individus avant l'âge de la puberté ; comme si le don de poésie

était réservé à la virginité, et c'est peut-être ce que signifie le mythe des Muses. Nous serions donc tout disposés à redire avec Jérôme que le mariage est d'argent et que la virginité est d'or, et comme lui nous pensons que la paternité charnelle n'est aucunement désirable en comparaison de la paternité intellectuelle ou spirituelle. Nous admirons comme une œuvre d'art sa doctrine touchant la Virginité Perpétuelle et « les frères et les sœurs de Jésus », et même si le christianisme n'est pour nous qu'une autre mythologie, nous ne concevons pas l'Eglise Universelle prosternée aux pieds d'une féconde mère de famille. Jérôme précurseur de Dante, annonciateur de Béatrice, père de toute littérature chevaleresque ! Il est aussi le moraliste qui a le plus fait, par sa prédication de la virginité et des vœux de chasteté, pour affranchir l'individu des liens familiaux et pour libérer la femme du joug de l'homme, et la placer sur le même plan que l'homme (« Dans la servitude du Christ, il n'y a pas de différence de sexes, mais d'esprits. »). Mais de là à nous persuader qu'il ne faudrait pas moins que le martyr pour nous

laver tout à fait « des ordures (ou : des turpitudes) du mariage » (sordes nuptiarum) (1)... Ici l'esprit, ou plutôt le démon, de la contradiction, nous souffle les vers de Thomas Middleton :

What a delicious breath marriage sends forth...

Et quant au renoncement au monde, qui ne voit que c'est de ce côté-là que l'esprit se fait sa place, en dehors, en marge, de la vie mécanique et de la recherche du bien-être et de la gymnastique des ambitions ? Du côté de la grève de l'action et de « la fuite de celui qui est seul vers celui qui est seul » ? Mais de là... Et de nouveau l'homme de peu de foi, ou de nulle foi, songe à la phrase de Symmaque.

(« D'une seule traite », c'est le sens que me paraît avoir le mot « iter » dans cette phrase, et la traduction

(1) C'est par de telles expressions et par les vœux de chasteté recommandés aux jeunes époux, que Jérôme a paru tourner en dérision le mariage. Comme le saint Antoine légendaire tourne en dérision le courage et l'honneur mondains. Mais la statistique, et la simple expérience courante, répondent aux objections de quelques théologiens. Combien d'hommes vierges ? Combien de jeunes époux continents ? Combien d'hommes capables de tendre l'autre joue ?

que Gaston Boissier en donne dans « La fin du Paganisme » : « Un seul chemin ne peut suffire pour arriver à ce grand mystère », ne me semble pas exprimer exactement la pensée de l'auteur latin. Symmaque, lecteur de Lucrèce, a dû songer aux lents progrès de la recherche scientifique, et le mot « prudentia » dans la phrase précédente, — « Quid interest qua quisque prudentia verum requirat ? » — suggère le mot « méthodé ». G. Boissier : « Qu'importe de quelle manière chacun cherche la vérité ? Un seul chemin ne peut suffire... » Je soumets ce doute aux latinistes.)

XI

On arrive très vite à percevoir et à reconnaître l'inflexion de la voix, l'allure de la pensée, le style hiéronymiens. Grand signe d'excellence. L'ampleur de sa phrase, même lorsqu'elle est courte (la résonance) ; et ce frémissement, ce crépitement : l'éclat soudain

d'un « *Episcopi!* » au début d'un mouvement ; le « *capita columnarum* » dans la phrase fameuse sur Jésus mourant de faim à notre seuil en la personne d'un pauvre. Et l'art du détail bien choisi ; les dernières paroles de sainte Paule, prononcées *en grec* (la Romaine complètement dépaycée, sa langue maternelle oubliée, ou plutôt reniée, même en cet instant suprême.) Et remarquons aussi qu'il échappe à peu près complètement au reproche qu'on a fait aux Pères de l'Eglise, et à saint Augustin lui-même, de s'être laissés gâter, comme stylistes, par l'habitude de l'éloquence de la chaire. (Les sermons et commentaires oraux de Jérôme que Dom Morin a publiés montrent qu'il n'était pas un « grand sermonnaire ».) Il n'a ni les profondeurs ni les envolées d'Augustin, bien qu'il ait eu, lui aussi, une « inquiète adolescence », et qu'il écrive très souvent à la première personne, et qu'il y ait beaucoup de faits personnels et d'« étalage du moi » même dans ses traités d'exégèse ; mais il est plus réservé, plus distant, et il ne donne jamais dans le lyricisme intempestif, confidentiel et trémolant qui

parfois nous fatigue chez Augustin. L'abus des diminutifs et des pluriels poétiques (*tua colla*) nous gêne un peu ; ce sont probablement des concessions faites à la mode littéraire de l'époque. Mais il a une souplesse, une légèreté aérienne malgré sa force, et une précision graphique admirables. C'est ce qui fait que nous le suivons même dans les *Lettres*, les *Préfaces* et les *Homélies* qui sont remplies de matières d'érudition, dépourvues par elles-mêmes d'intérêt humain général. (La *Lettre XX* au Pape Damase, « Sur le mot *Hosanna* ».) Il nous fait voir ce qu'il voit, il nous associe aux curiosités de son esprit : traits de mœurs, observations géographiques, et ethniques, notions historiques et linguistiques. La *Vie de Malc* et la *Vie de Paul ermite* sont, plutôt que des biographies, les poèmes du Désert, qu'ils expriment un peu de la même façon « visionnaire » que « The Rhyme of the Ancient Mariner » et le « Bateau ivre » expriment la Mer. L'apparition de l'Hippocentaure, sa conversation avec saint Antoine, et sa disparition, constituent un de ces miracles poétiques comme il ne s'en produit pas trois en un siècle.

La plupart des descriptions de paysages et d'animaux (les fourmis, les chameaux, dans *Malc*) sont d'une netteté véritablement magique. Et la délicieuse fin de la *Vie de saint Hilarion*, dans le petit jardin de l'île de Chypre où, bien que le corps du saint ne s'y trouve plus (on l'avait ramené dans sa patrie) il se fait pourtant beaucoup de miracles, « peut-être parce qu'il l'avait particulièrement aimé ». (Et voilà pour l'amour de la patrie !) Et la *Lettre à Gaudentius* (XXVIII) sur l'éducation de la petite fille Pacatula (qui contient aussi quelques vives attaques contre certaines personnes d'église, moines et dévotes), avec ses jolies peintures de l'enfance : la « Danaë enclose » et la phrase : « Mais lorsque la petite vierge inculte et sans dents (edentulam : la petite édentée) entrera dans sa septième année et qu'elle commencera à rougir et à savoir ce qu'elle doit taire et à hésiter sur ce qu'elle doit dire... » Domage que nous ne puissions pas relire ici même, loin des bruits de la rue, quelques-unes des pages auxquelles nous venons de penser ; domage que nous n'ayons pas ici, à notre disposi-

tion (malgré nous nos yeux fouillent l'obscurité des chapelles) les grands et beaux tomes de l'édition Vallarsi où nous pourrions reprendre notre exploration de la Cité Hiéronymienne et, retraversant les places et les quartiers centraux que nous connaissons assez bien, nous diriger vers les grandes avenues qui s'ouvrent au delà : ces commentaires scripturaires où nous sommes sûrs de trouver encore beaucoup de choses que nous pourrions aimer : de l'érudition sans pédanterie, de l'expérience, de la critique, et surtout de belles constructions poétiques, lumineuses, angéliques, dont le charme, comme celui de la meilleure musique, entraîne l'adhésion de notre âme... Ou bien, peut-être relirions-nous la *Lettre LVII* à Pammachius sur « La meilleure manière de traduire », ce *De Optimo Genere Interpretandi*, qui devrait être notre bréviaire... Mais les livres, sans doute, sont inutiles là où l'Eglise enseigne que se trouvent la Vérité et la Vie, et cette petite lumière sur l'autel nous dit : Elles sont ici... Pourtant on imaginerait si bien, à côté de la maison de Jérôme, une bibliothèque entièrement consacrée à son œuvre,

à ses commentateurs et à ses biographes et, par extension, aux traductions de la Bible. D'autant mieux que, pas très loin d'ici, le jeune Augustin (« ætate fili, dignitate parens ») possède, sous le même toit que son église, une des fameuses bibliothèques de ce continent, la sienne, celle des Augustins, et celle, de toutes, qui a le plus beau nom de bibliothèque : l'Angélique... Ici, hommes de beaucoup de lectures et de très peu de foi, vous ne trouverez que Dieu et le souvenir de son Traducteur... Un bruit de pas, un bruit de clés, une voix, un « Si chiude » qui sonne comme le « Finis » des bibliothèques ; et dehors, le soir romain.

Maison de Jérôme, solitaire au coin d'une rue, voisine du fleuve et de la rive qu'il avait peut-être dans sa pensée lorsqu'il parlait de la navigation, et de l'arrivée au port, des « marchandises divines » que du monde grec il envoyait au monde latin ; maison simple, façade qui de loin ressemble à une plaque d'argent, un cartouche finement ciselé ; décorée des armoiries éclatantes, — trois boîtes de couleurs extra-fines, — du Pape, d'un Cardinal, et du Roi de Serbie ; maison

pavée de marbres dalmates, peut-être juridiquement située en territoire yougoslave, et très romaine en cela encore, très Cosmopolis ; maison du Translateur assise dans la paix et la fraîcheur fluviale au sommet de la boucle d'un sigma final, « O toits heureux », ô heureuse et peu fréquentée, à l'écart et isolée en pleine ville comme la maison d'un noble, tu nous rappelles le magnifique début d'une phrase d'Amédée Thierry, ou de Villemain, que nous avons trouvée à l'article « Jérôme (Saint) » dans une encyclopédie agnostique et française :

« Eloigné des honneurs ecclésiastiques, toujours errant ou solitaire, sans autre titre dans l'Eglise que celui de prêtre de Jésus-Christ... »

XII

Phrase trompeuse. Ce qu'un auteur a nommé :
« Les voyages de saint Jérôme », à regarder de près la

chronologie nous apparaît plutôt comme une série de résidences de plusieurs années dans six ou sept grandes villes d'Occident et d'Orient ; et à Bethléem, au milieu de sa famille spirituelle et de ses moines, et recevant des visiteurs et des pèlerins de toutes les régions non seulement de l'empire mais du monde connu, on ne peut pas dire qu'il ait été « solitaire ».

Cette même phrase continue, — moins bien qu'elle n'avait débuté : « ... il ne parut ni à la cour ni aux funérailles d'aucun prince. Il ne fut point chargé d'instruire ou de consoler le peuple de quelque grande cité... » L'auteur a dû penser à saint Ambroise et à saint Augustin ; mais l'idée qu'il se fait de l'existence de Jérôme nous paraît entachée de préjugés bourgeois, — bourgeois et français du XIX^e siècle. Son Jérôme est un irrégulier, presque un raté ; il n'a pas suivi la filière ; il devait avoir une ambition plus tenace, faire preuve de plus de souplesse à l'égard de ses ennemis, profiter de ses relations et du nom qu'il s'était acquis pour s'élever dans la hiérarchie, devenir Evêque d'une des villes impériales, et de Rome elle-même ; il se

devait, il nous devait cela : une réussite sociale en rapport avec sa grandeur intellectuelle ; et nous devrions trouver son nom dans la liste des Papes comme nous le trouvons dans celle des Pères de l'Eglise latine du IV^e siècle... Oui comme nous devrions trouver le nom de Sénèque dans la liste des empereurs ! Et en effet, il s'en est fallu de peu, dans l'un comme dans l'autre cas ; mais Sénèque et Jérôme sont-ils le moins du monde diminués, l'un pour n'avoir pas succédé à Néron et l'autre pour n'avoir pas succédé à Damase ? Mais cette discussion sur la « carrière » de Jérôme est oiseuse. Il suffit de considérer qu'il était moine, et un des maîtres, sinon le maître, du monachisme de son temps. Il était situé sur un plan qui n'était pas celui du clergé séculier, et dans un domaine de la vie religieuse d'où les titres et les honneurs étaient par principe bannis. On peut objecter que l'Evêque Jean de Jérusalem était moine ; mais Jérôme, comme chef d'une communauté importante, traitait avec lui de puissance à puissance. Il faut aussi considérer sa réputation d'écrivain et d'exégète, certainement très discuté et souvent

très malmené, mais incontestablement célèbre dès l'époque de son « cardinalat », et illustre dans sa retraite de Bethléem. Mais de cela, de ce pouvoir intellectuel effectif, l'auteur de la phrase en question, qui visiblement ne songeait qu'aux honneurs officiels (qui ne sont pas forcément des signes de puissance, même matérielle), n'a tenu aucun compte.

XIII

En réalité Jérôme a connu la gloire littéraire pendant toute la seconde moitié de son existence ; et sa vie posthume dans les pensées des hommes, jusqu'à Raphaël et au Corrège, jusqu'au Dominiquin, continue et parachève sa vie charnelle plutôt qu'elle ne la transfigure. Ouvrons ces belles fenêtres sur des matinées sans limites, devenons les habitants de ces rêves peints. Après le coucher de soleil d'un Trente Septembre d'il y a quinze cents et tant d'années, après la bousculade,

la chaleur et la poussière de sa journée mortelle, l'écrivain rejoint la sérénité de son œuvre, et s'y repose, et s'y complaît, jusqu'à la fin des siècles. Ce Jérôme des peintres, que nous trouvons dans toute l'Europe, de Naples à Paris et à Londres, de Stockholm à Vienne et à Madrid, ce n'est pas un personnage légendaire, un moine mythique glorifié par la dévotion populaire d'un âge ignorant et barbare, mais c'est l'homme de lettres qu'il fut, — quelques-uns des paysages désertiques semblent même inspirés de ses descriptions, — et nous ne sommes ni surpris ni scandalisés de le voir tantôt sur les sommets d'un Olympe chrétien, représentation du monde où sa pensée vivait, tantôt dans le voisinage de Dante ; et partout, dans cette biographie picturale, associé à ce que nous appelons l' « esprit de la Renaissance ». Les *Tentations*, les *Songes*, les *Pénitences* sont autant d'illustrations pour la *Lettre XXII*. Le « Jour » du Corrège n'est pas une composition arbitraire, extravagante, prétexte à effets de lumière et de glorieuses carnations féminines, et sans lien avec le Jérôme historique ; et ce n'est pas non plus la représentation

d'une vision, mais une sorte de synthèse biographique, une somme de la vie, des méditations et des travaux littéraires du Saint à Bethléem. Il est même probable que l'Allegri, lorsqu'il peignit ce tableau, songeait à la *Lettre XLVI*, « De Sanctis Locis », écrite sous les noms de Paule et d'Eustochium à Marcella, et au passage de cette *Lettre* où la « Villula Christi » est décrite. Le lieu de l'action est la Spelunca avec la Crèche (« qu'il convient d'honorer en se taisant plutôt que par des phrases maladroites »). Jésus sur les genoux de Marie, c'est Bethléem-Ephrata ; Madeleine aux pieds de Marie, c'est la Pénitence au désert, c'est l'amie céleste des moniales du couvent de Paule et d'Eustochium ; le livre présenté à Jésus est, naturellement, la *Vulgate*, et dans le coin à gauche, debout, voici le Traducteur en personne. Dans la *Dispute du Saint Sacrement*, il est visible que Raphaël a songé à la phrase toujours citée de Sulpice Sévère sur Jérôme. Vraiment, peu des grands peintres ont puisé leurs sujets hiéronymiens ailleurs que dans l'œuvre de Jérôme lui-même ou dans les témoignages les plus sûrs de ses contemporains ; et

s'ils n'ont pas tenu compte des passages qui nous donnent quelques indications sur l'aspect corporel de l'écrivain, — l'anecdote de la sphère d'airain (1) des athlètes athéniens près de la statue de Minerve ; son « corps chétif qui, même lorsqu'il est en bonne santé, est débile » ; ses fréquentes maladies, — c'est qu'ils ne pouvaient pas faire autrement, et que, prenant pour modèles de grands et solides vieillards, ils ont transposé ses qualités morales en qualités physiques. Et il est visible que les attributs empruntés aux Vies légendaires ont pour eux, comme pour nous, une valeur purement symbolique.

Et les sujets tirés de ces légendes ne sont pas tout à fait étrangers à Jérôme écrivain. Les Vies médiévales de Jérôme, en effet, sont les ouvrages de gens ignorants et crédules, mais qui l'admirent et qui tâchent, plus ou moins maladroitement, d'imiter son style et d'attraper sa manière. Ainsi un d'entre eux (il a été immédiatement copié par un autre) a dû apprécier

(1) Il raconte qu'il a vainement essayé de la soulever. Il est peut-être un peu fanfaron de faiblesse (physique et apostolique).

particulièrement chez saint Jérôme les descriptions des animaux. C'est celui qui raconte tout au long l'absurde légende du Lion, et il a écrit cette phrase : « Tribus claudicans, quarto suspensus pede, ingens leo coenobii claustra ingressus est ». Le mouvement y est. Mais où est la délicatesse de touche et le fini du Maître?

XIV

Un crucifix, un lion, une pierre, une tête de mort et... « tout ce qu'il faut pour écrire ». Sûrement, à voir tant de Saints Jérômes qui représentent un vieillard en train de consulter ou de composer des livres, un homme qui ne saurait rien de l'histoire du christianisme comprendrait que Jérôme fut surtout un écrivain, et après qu'on lui aurait expliqué ce qu'est un saint pour le chrétien, et toute la gracieuse mytho-hagiologie populaire et quotidienne des vieux pays catholiques, — saint Laurent patron des Archivistes, sainte Lucie protectrice

des yeux, etc..., — il serait tenté de voir en Jérôme le Patron, non seulement des Traducteurs, mais de tous les hommes de lettres.

XV

Il verrait aussi que les grâces l'accompagnent presque toujours, au long de sa biographie peinte, et que, selon ses propres paroles, il s'y trouve, même au désert, « mêlé aux chœurs des anges ». Ils l'entourent, ils veillent sur lui, ils se penchent sur ses livres, ils tournent pour lui les pages de la Vérité Hébraïque, ils lui servent de dictionnaires, ces adorables personnages qu'un païen prendrait pour des nymphes ailées, ou l'Aurore, ou Hébé, ou Ganymède. Au-dessus des nuages portés par de jeunes gloires nues, en plein ciel, au ciel des églises de Parme, quelque-une de ces nudités adolescentes est toujours près de lui ; et jusqu'à l'heure de sa mort la beauté l'accompagne : le personnage, la Jeunesse même !

agenouillé près de saint Ephrem, à droite, dans la *Communion*.

Et il n'est pas déplaisant de voir, çà et là, dans ce commentaire lumineux de Jérôme, la Pourpre, — deux fois, sur ses épaules, romaine. Plutôt qu'un anachronisme, cela nous semble l'effet d'une sorte de promotion posthume. Et c'est un beau et saisissant spectacle que nous donnent ses peintres lorsqu'ils le placent au désert, et dans les poses traditionnelles de la Pénitence et... de la Traduction, en grand costume de Cardinal-Prêtre de Sainte Romaine Eglise. O roi des blondes ondes du sable interminable et des rochers rongés par le lion du Zodiaque et l'aboyant Anubis ! Ce chapeau, cette pourpre que tant de respects et d'honneurs accompagneraient dans Rome et à la cour des plus puissants monarques, il les porte dans un paysage épouvantable, accumulation de solitudes difformes et qui n'ont presque plus rien de la Terre. (Le rocher fendu et l'arbuste, derrière lui, dans le tableau du Musée de Stockholm.) Le choc est grand, pour peu que notre imagination entre dans le sujet représenté. Assurément la mémoire

et le bon sens corrige vite cette impression, nous rappellent cette fâcheuse croûte de légendes monacales qui a si longtemps (jusqu'à la Préface d'Erasme, selon Ferdinand Cavallera) (1) défiguré la biographie de Jérôme, et nous ne pouvons nous empêcher de penser : Cherchez le tailleur et le chapelier. Mais ce Cardinal des confins du Monde et du Ciel est aussi l'auteur de la *Vulgate*, et qui sait s'il ne pourrait nous fournir, de sa pourpre, les charbons ardents à mettre sur la tête de notre ennemi, si toutefois nous voulons bien considérer ce vêtement somptueux et inutile comme un symbole de notre vanité satisfaite, de notre besoin d'éloges, et de toute la gloriole dont nous nous repaissons inlassablement ? Il nous dirait : « Détachez-vous même de la bonne opinion du monde ; fuyez votre propre succès ; dites-vous que la génération pour laquelle vous écrivez, ou vous peignez, ou vous composez de la musique, n'est pas encore née, — et que peut-être le temps finira avant qu'elle ait pu naître. Ne cherchez

(1) F. Cavallera. *Saint Jérôme, sa vie et son œuvre*, Champion, éditeur.

aucune satisfaction en dehors de votre ouvrage, qui seul est digne de vos soins, et seul doit compter pour vous, puisqu'il est vous-mêmes. Pour lui, rendez-vous libres de tous liens. Alors, quelquefois, du milieu de votre obscurité et de votre solitude, il vous arrivera d'entendre, au moment où vous mettrez un point final, l'applaudissement des anges. » Et encore : « ... et dans vos heures de découragement et de doute, ou de remords, pour reprendre confiance en vous-mêmes ou pour expier quelque péché contre votre exigeante Muse, remettez-vous humblement sous le joug, et humblement traduisez ; dans un esprit de charité et de justice, et pour la gloire d'un de vos frères, traduisez... »

Mais en réalité, c'est à une tout autre harangue, ou plutôt à un chant de triomphe, que cette pourpre cardinalice nous fait songer. La promotion posthume a eu un effet doublement rétroactif, et c'est Jérôme au désert de Chalcis que nous avons devant nous, Jérôme avant son pseudo-cardinalat ; et c'est le « chant final » de l'Exhortation à Héliodore (*Lettre XIV*) qu'il nous chante : « O desertum Christi floribus ver-

nans... O désert tout brillant des fleurs du Christ !
O solitude où naissent ces pierres avec lesquelles est
construite, dans l'Apocalypse, la cité du Grand Roi !...
Croyez-moi, je vois ici je ne sais quoi de plus que la
lumière... Que fais-tu dans le siècle, mon frère, toi qui
es trop grand pour le monde ? »

Ceci n'est pas une flatterie ; tout chrétien est « trop
grand pour le monde », selon Jérôme, puisque, « nous
avons été rachetés d'un grand prix ». Ici, dans ce
« celeuma epilogi » la folie de la Croix éclate avec une
force poétique irrésistible, et elle triomphe avec l'évo-
cation du Jugement Dernier, dans le son de la trompette
et le « mugissement de l'univers », quand « Platon
l'imbécile », et le « vain raisonneur Aristote » sont humi-
liés, en compagnie de « Jupiter enflammé » (1) devant
le trône du « Fils de l'ouvrier et de la mercenaire » (2).
Bien entendu les sources de tous ces mots sont dans

(1) Ignitus Juppiter. Probablement une manière poétique de désigner les Stoïciens.

(2) Quæstuarium : la mercenaire ou la prostituée. Le mot vient, paraît-il, de Tertullien, citant les paroles injurieuses des Juifs.

saint Paul, dans l'Apocalypse, dans saint Jean Chrysostome et dans Tertullien ; mais jamais Virgile (qui a lui aussi des sources) ne s'est élevé jusqu'à ce délire sublime qui nie toute sagesse humaine, renverse toute cité, anéantit la terre, et projette l'homme dans les cieux.

XVI

Pourtant il ne faudrait pas qu'un très beau passage nous éblouisse au point de nous faire partager l'opinion de ces critiques prévenus ou endoctrinés qui seraient disposés à suivre Jérôme en ce qui concerne Origène et Platon, et qui nous diront, par exemple, que le « De Officiis » de saint Ambroise « l'emporte d'autant sur le « De Officiis » de Cicéron que la sagesse chrétienne l'emporte sur la philosophie des Grecs et des Romains ». Cicéron et Ambroise sont une chose, et la « sagesse chrétienne » est une autre chose. En réalité il serait aisé, au moyen de citations habilement choisies, de

montrer, d'une part, que les meilleurs Pères de l'Eglise sont des écrivains plus profonds, plus humains, etc... que les plus grands écrivains du paganisme, et, d'autre part, que l'avènement de la pensée chrétienne dans la Littérature latine est marquée par un abaissement général de la qualité intellectuelle, esthétique, et même morale, des ouvrages produits. Ces deux opinions sont également fausses, comme l'est aussi la théorie, en partie hiéronymienne, des équivalences : Eusèbe = Hérodote, Lactance = Cicéron, Sulpice Sévère = Saluste, etc... Il faut, plutôt, considérer les écrivains individuellement ; ne pas oublier à quel degré de stérilité était tombée la Littérature latine lorsque les premiers auteurs chrétiens parurent ; mettre de côté une fois pour toutes le préjugé scolaire de la « bonne latinité », et surtout tenir compte d'un élément essentiel : le temps ; ce n'est qu'avec Dante que la Littérature chrétienne donnera un poète comparable à Virgile. Il nous semble qu'en général on est plutôt injuste à l'égard des auteurs chrétiens du III^e au V^e siècle, et que les connaisseurs devraient admettre sans barguigner

qu'un poète comme Prudence est aussi digne d'être lu, étudié, aimé, que Properce ou Tibulle. Prudence, l'ancêtre de la Lyrique espagnole, la seule, de toute la Romania, qui nous rapproche un peu du paradis perdu de la Lyrique latine.

En ce qui concerne Jérôme, il nous faut reconnaître que la folie de la Croix ne l'a pas toujours aussi bien inspiré que dans la *Lettre XIV*. Il a des lenteurs et des redites ; et le commentaire sur les Béatitudes nous déçoit. Le fragment d'homélie qui représente Jérôme dans le « Bréviaire Romain » sous la date du 30 septembre est typique en tant que mélange de paraphrase pure et simple, de citations, et de forte expression hiéronymienne. Cette force s'émousse dans la paraphrase et l'abus des citations, et dans la recherche systématique des concordances bibliques. Il est vrai qu'une partie de son art consiste à fondre ensemble les traditions littéraires latine et hébraïque, et qu'il s'en tire assez bien : les grands sermonnaires anglais et français, et les Romantiques, ont rarement mieux fait, et Lamennais a fait beaucoup moins bien. Mais souvent aussi les

éléments, sacrés et profanes, empruntés, ont été laissés intacts, à l'état de citations avec ou sans références ; le matériel assemblé n'a pas été travaillé, et quelques passages sont tellement bourrés d'allusions littéraires qu'ils ressemblent à des centons, et on peut se demander si, à des époques de basse culture, des gens n'ont pas cité Salluste, Cicéron et Perse, en croyant citer Jérôme. Et puis il y a cette partie polémique, si encombrante et pour nous si bien morte, ces « campagnards », ces « chiens aboyants », ces « vipères espagnoles » (d'Ibérie, bien entendu), ces « scorpions », ces « fils d'aubergiste », et « Tête-de-Cochon », et la longue histoire de la querelle origéniste, qui se termine par les cris de joie de Jérôme apprenant la mort de Rufin.

Ce qu'il dit de la médisance, « un feu de paille », s'applique aussi à la polémique en tant que forme littéraire. Elle n'intéresse que les contemporains, ou plutôt ceux des contemporains qui ont du temps à perdre, les esprits légers qui s'occupent beaucoup et vainement d'autrui, les commères, les médiocres chez qui l'envie même est débile et se contente de voir les

gens connus s'injurier, se ridiculiser et se vilipender. Ces disputes qui ont tenu tant de place dans la vie de Jérôme et qui, jointes à son besoin d'indépendance, l'ont successivement chassé d'Aquilée, d'Antioche et de Rome, sont devenues, avec le temps, la gloire et la canonisation, « les tribulations » du saint Docteur. Ses ennemis ont été condamnés sans appel, et sont tous, sans exception, devenus « les ennemis de l'orthodoxie ». « Le Lecteur s'étonnera peut-être que des personnages aussi saints aient pu avoir des ennemis. Mais cela n'a rien de surprenant : l'envie s'attaque toujours au mérite. » Ainsi parle un de ses panégyristes médiévaux, pour lesquels il fut le Docteur des Docteurs, dont les écrits « brillent dans le monde entier comme des lampes divines », et qui, « de même que le soleil, a resplendi d'Orient en Occident ». Il a visité tous les pays, il a su toutes les langues ; il a vécu plus de cent ans ; et quatre siècles après sa mort, un Cardinal qui dans une assemblée disait du mal de ses ouvrages a été pris d'une colique mortelle ! « On ne médit pas impunément des gens de bien. »

Il est cependant facile, en lisant Jérôme lui-même, de comprendre que son caractère opiniâtre et contentieux, son très chatouilleux amour-propre d'homme de lettres, et son tempérament fougueux, ont dû jouer un rôle dans ses « tribulations », et qu'il a souvent récolté ce qu'il avait semé. Il donnait prise à ses envieux, il les provoquait par ses propos violents, ses paroles outrageuses et ses railleries. Assurément, il a fui, il s'est enfermé (... fugientem me et inclusum) ; il a fait vœu, même, de se taire pour ne pas contrister ses ennemis. Que n'a-t-il observé ce vœu. Il a, au contraire, crié plus fort, et mieux, et plus longtemps, qu'eux tous. Et comme il avait l'art d'écrire ce qui demeure, tandis que ses antagonistes étaient, intellectuellement, des « neutres », dont les ouvrages sont tombés dans l'oubli, le résultat est qu'il nous semble s'être toujours attaqué à plus faible que lui, et que toute cette colère, tous ces rugissements, paraissent adressés à des épouvantails, à des mannequins. En réalité c'étaient de redoutables personnages, dont quelques-uns étaient perfides et sans scrupules, et qui

avaient leurs partisans désintéressés. Rufin, par exemple, était aux yeux des contemporains un écrivain comparable à Jérôme ; c'est dans sa traduction que tout l'Occident chrétien avait lu l'« Histoire Ecclésiastique » d'Eusèbe, et que nous lisons encore le récit effrayant des Martyres de Lyon. Le public pouvait, dans cette affaire, soupçonner l'un et l'autre de jalousie, et voir dans la querelle théologique le résultat d'une rivalité d'hommes de lettres. La postérité n'a pas rendu justice à Rufin, qui a eu le mérite d'abandonner la scandaleuse dispute et de ne plus répondre aux injures, dès lors un peu ridicules, de Jérôme. (C'est, sur ce point, l'opinion du plus récent biographe de Jérôme, Ferdinand Cavallera (1).) Devrons-nous dire : « Les tribulations de Rufin » ? En tout cas, lorsque nous entrerons de nouveau dans une église dédiée à Jérôme, donnons une pensée à l'autre Traducteur, au vaincu, à Rufin d'Aquilée ; et qu'ils soient ainsi réconciliés dans la mémoire des hommes, — comme ils le sont sûrement au Grand Siècle.

(1) F. Cavallera. *Saint Jérôme*, tome II, page 101.

XVII

Sortant de ces quartiers jadis (mais pendant peu d'années) bruyants, aujourd'hui ennuyeux et morts, de Hiéronymopolis, et nous éloignant toujours du centre, nous pénétrons dans la zone qu'on peut appeler « des étrangers naturalisés » ou « des métèques », le vaste Xénodochium hiéronymien : son œuvre de traducteur. Voici le « Chronicon » d'Eusèbe de Césarée, plusieurs Homélies d'Origène, un traité de Didyme l'Aveugle, la traduction de la Règle de Pacôme... En fait, Jérôme a, toute sa vie, mené de front la composition originale et la traduction.

Très curieux des différents idiomes et dialectes qu'il entendait parler autour de lui (en Gaule, en Asie Mineure...) dès qu'il a eu du grec une connaissance suffisante, il s'est mis à traduire. Au commencement, peut-être, pour son plaisir de philologue et de poète,

« pour l'amour du grec » ; et comme il l'avait appris assez bien pour l'écrire correctement, il s'est donné le plaisir de compléter dans la langue originale le texte qu'il traduisait, — les « Topiques » d'Eusèbe, — et de se traduire ensuite lui-même du grec en latin.

C'est probablement Eusèbe (ou peut-être saint Hilaire) qui l'a conduit aux œuvres d'Origène, dont il s'est épris, et de cette admiration ardente sont sorties les traductions d'Origène. Une passion d'une force presque égale pour Didyme l'Aveugle lui a fait traduire le traité « Du Saint-Esprit ». « J'ai mieux aimé, dit-il dans la *Préface* de ce travail, paraître comme le traducteur de l'ouvrage d'autrui que de me parer, laide petite corneille, de brillantes couleurs empruntées. » C'est l'aveu, à la fois de son admiration pour le « De Spiritu Sancto » et de la tentation qu'il a eue de se l'approprier, peut-être en le démarquant, ou en l'imitant de tout près. Et c'est, aussi, l'indication précise du besoin, de l'instinct profond auquel répond la traduction et qui fait, selon la valeur morale des individus, ou peut-être selon leur degré de puissance intel-

lectuelle, les plagiaires ou les traducteurs. Jérôme était par lui-même assez riche de science et d'idées, et d'esprit assez vigoureux, pour ne pas hésiter longtemps entre le vice et la vertu, entre plagier et traduire. Or, il est plus commode de démarquer que de traduire ; et Jérôme ne s'est pas fait d'illusions sur les difficultés de sa tâche : « Il est malaisé, dit-il, pour qui suit à la trace les lignes d'un autre, de ne pas s'en écarter en quelque endroit, et difficile de faire en sorte que les choses qui sont bien dites en une autre langue, gardent la même beauté (ou la même grâce : eumdem decorum) dans la traduction. » (*De Optimo Genere Interpretandi.*)

« ...Quem ego in latinum verti... Quem in latinum transtuli... » écrit-il dans le catalogue de ses œuvres, au chapitre final de son *De Viris Illustribus*. Il a traduit « par amour », c'est-à-dire parce qu'il s'est enthousiasmé pour certains ouvrages de ses précurseurs ou de ses maîtres dans l'Exégèse. Il a traduit pour être utile à des gens, pour faire plaisir à des amis. Il a traduit pour se consoler de ses déboires et de ses grands cha-

grins : « ... æstuantis animi tædium interpretatione digerere conamur... » (après la prise de Rome et la mort de sainte Paule). Il a même traduit « contre » des gens, c'est-à-dire pour dénoncer au public latin les plagiats de ses adversaires : « Certe qui hoc legerit Latinorum furta cognoscet », mettant ainsi au service de ses colères et de ses rancunes de polémiste son art de traducteur.

XVIII

Le *De Optimo Genere Interpretandi* peut être considéré comme la porte monumentale par laquelle on accède à l'œuvre de traducteur de Jérôme. J'ai dit qu'il devrait être notre bréviaire, et pour prêcher d'exemple je peux bien avouer ici qu'en un moment de ferveur hiéronymienne il m'est arrivé de le copier intégralement sur l'édition de Vallarsi, de sorte que j'en possède un exemplaire unique. Il a été écrit à propos d'un épisode de la querelle origéniste, — des

écrits intimes volés à Jérôme et divulgués par ses ennemis, — et on souhaiterait que l'auteur y eût donné plus de place aux réflexions sur l'art de traduire. Il y énonce son grand principe : rendre plutôt le sens que les mots des textes ; puis, selon sa coutume, il nous présente ses références et se cherche des répondants : Térence, Plaute, Cicéron. Les deux derniers tiers de l'ouvrage sont occupés par une démonstration du fait que les Evangélistes et les Apôtres ont très librement traduit les passages de l'Ancien Testament qu'ils citent, et se sont quelquefois trompés dans les attributions, et que les Septante ont été souvent infidèles à la Vérité Hébraïque. Enfin il reprend son thème de la simplicité indispensable au style ecclésiastique ; et il termine par une nouvelle charge à fond contre ses adversaires. Mais telle qu'elle est, cette *Lettre LVII* contient l'essentiel : l'énumération, avec exemples, des plus grandes difficultés de l'art de traduire, et l'illustration ingénieuse de la maxime « Non verbum e verbo, sed sensum exprimere de sensu » : une recette et une sorte de démonstration par l'absurde : « traduire », de la

même langue en la même langue, un ouvrage poétique en prose. Quelques autres passages des Œuvres, la *Lettre XX* (la fin) sur les mots étrangers « intraduisibles » et qu'il vaut mieux conserver, le reste de la *Préface* au « Chronicon » non cité dans le *De Optimo Genere Interpretandi*, quelques phrases des *Préfaces* que donnent presque toutes les éditions de la *Vulgate* en latin, etc., complètent cet « art de traduire ».

XIX

Hiéronymopolis est entourée de deux enceintes concentriques : l'une basse, très endommagée, presque écroulée : sa révision de l'*Itala* (1), une des premières versions latines de la Bible ; l'autre, au contraire, puis-

(1) Selon l'opinion de spécialistes récents (A. d'Alès dans son ouvrage sur Novatien), il faudrait dire, non pas l'*Itala*, mais la *Romana*, ou *Vetus Romana*. C'est cette version faite ou reçue à Rome au III^e siècle que Jérôme appelle « *Vulgata* », nom qui a été donné ensuite à sa propre traduction.

sante, épaisse, élevée, d'un aspect imposant : la *Vulgate*. Deux hautes tours dominant ces murailles : le *Psautier Gallican* et le *Psautier Romain*. C'est généralement par là, de l'extérieur, qu'on aborde l'œuvre de Jérôme : ces tours et ces remparts, qui se voient de très loin, signalent et en même temps cachent la ville. Tous les critiques ou érudits qui se sont occupés de Jérôme, ont dit que son « œuvre principale », son plus grand titre de gloire, « laus præcipua » (1), était la *Vulgate*. Et cette opinion, souvent acceptée avec trop de docilité, a été cause qu'on a négligé l'œuvre personnelle de Jérôme en faveur de son œuvre de traducteur. « Enfin, son plus important ouvrage fut la traduction des livres sacrés, tâche immense plutôt que travail de génie », dit l'auteur français que nous avons déjà cité. C'est « tâche immense *et* travail de génie » qu'il faudrait dire ; et il resterait à préciser les mots : « son plus important ouvrage ». L'importance de la *Vulgate* n'a pas besoin d'être démontrée : elle est une des

(1) A. Ficarra, Préface du *Florilegium Hieronymianum*, édité à l'occasion du Cent Quinzième Centenaire de Jérôme (1920)

pierres angulaires de notre civilisation, et Saint-Pierre de Rome et les gratte-ciel de New-York reposent en partie sur elle. On dira que c'est ce qu'aurait pu être aussi l'*Itala*, revue ou non par Jérôme, en l'absence de sa *Vulgate*. Mais alors l'Eglise latine aurait un recueil moins fidèle aux originaux, moins bien traduit, des grands Classiques de la Littérature hébraïque, et on peut se demander si ce recueil aurait eu le même succès, et la même influence (surtout au point de vue linguistique) que la *Vulgate* de Jérôme. Cependant cette importance en quelque sorte pratique, accessoire, du « principal ouvrage » de Jérôme, ne devrait pas nous cacher la valeur intrinsèque de son œuvre originale. Il y a là une ignorance volontaire, et une injustice, comme celle qui consisterait à ne tenir compte de, par exemple, Charles Baudelaire qu'en tant que traducteur d'Edgar Poe. Quiconque lit Jérôme lui-même voit aussitôt qu'il s'agit, dans le cas de la *Vulgate*, d'un grand livre, ou plutôt d'une grande littérature tout entière, traduite par un grand écrivain.

Et que la *Vulgate* soit vraiment une œuvre de

génie, c'est ce qui ressort des qualités mêmes que nous lui voyons : cette fermeté, cette grandeur, cette simplicité majestueuse du style et de l'expression. Et les miettes de ce banquet dans lequel l'Orient a été servi à l'Occident ont nourri et nourriront encore des générations de lecteurs, d'écrivains, de poètes. Aurait-elle eu cette vertu, l'*Itala* ou *Vetus Romana* ? En tout cas, c'est dans les eaux profondes, vivifiantes, de la *Vulgate* de Jérôme, que nos littératures se sont abreuvées, et parmi nous Bossuet et Racine et Claudel en sont tout rayonnants.

Il faut aussi remarquer l'effort, le prodige d'invention, qui ont produit cela, et comment le Traducteur, ayant dépassé peu à peu, dans ses propres écrits, pour son propre compte, les règles de rhétorique, les recettes littéraires et les artifices qu'il tenait de ses maîtres, et allant toujours (comme Cervantes) vers plus de liberté et de simplicité, a fini par inventer cette syntaxe, ce style et cette langue à la fois très populaire et très noble, ce latin, — tout différent de celui de ses *Lettres* — qui anticipe sur les langues romanes, et qui a sûre-

ment joué un grand rôle dans leur constitution, — cette « interprétation ecclésiastique » qui doit, écrit-il, « s'adresser non pas aux élèves oiseux des Philosophes et à un petit nombre de disciples, mais au genre humain tout entier ». (*Lettre XLIX.*)

Effort plus grand que celui qui était nécessaire pour soulever la sphère d'airain d'Athènes ! Surtout si nous songeons aux dégoûts que Jérôme eut à vaincre au début de sa carrière d'exégète, — une espèce d'horreur devant le langage, et la forme, et la nouveauté de l'Écriture Sainte, soit qu'il lût les Septante, soit qu'il abordât le texte hébreu. Nous-mêmes éprouvons encore quelque chose de cet étonnement lorsque nous passons brusquement des Classiques grecs à la Bible. Faisons-en l'expérience. Même si nous avons à peu près complètement oublié le grec, prenons dans les Septante un passage qui nous soit très familier dans une ou plusieurs langues modernes : un chapitre de Job ou d'Esther ou du Cantique des Cantiques. Nous comprendrons sans peine ; mais quelle surprise nous aurons, nous pour qui « le grec » est celui de Démos-

thène et de Thucydide. Quel grec étrange, barbare, scandaleux ! Tours de phrase inouïs, juxtapositions tenant lieu de déductions logiques, une phosphorescence d'images à perte de vue, la désolation magique et splendide d'un océan inconnu ; un nouvel astre avec ses cratères, ses crevasses, ses vallées, soudain visibles à l'œil nu avec leur couleur de terre qui n'est pas de cette Terre, — la Lune à cent mètres ! Nous aurons alors une faible idée de ce que dut éprouver Jérôme encore tout plein des leçons de Donat et de la prose de Cicéron et de Quintilien. Mais un temps viendra où cette étrangeté cessera de le choquer, et où cette simplicité lui découvrira sa beauté. Un temps viendra où il portera sur saint Paul considéré comme écrivain le jugement fameux, admirable, digne de Paul lui-même, qui se termine par ces mots : « ...sed quocumque respexeris, fulmina sunt. »

XX

Pontife, en vérité, celui qui a donné la Bible Hébraïque au monde occidental, et construit le large viaduc qui relie Jérusalem à Rome et Rome à tous les peuples de langues romanes ou qui ont agrégé à l'édifice de leurs langages des mots et des tours latins qui sont, bien souvent, ceux de la *Vulgate*, des mots et des tours hiéronymiens, entrés dans l'usage avec les versets les plus populaires de sa *Vulgate*. Quel autre traducteur a fait l'équivalent de cela ? Quel autre traducteur a mené à bien une entreprise aussi colossale et avec un succès aussi grand, et des conséquences aussi étendues dans le temps et dans l'espace ? Car la Bible anglaise elle-même, en dépit de tous les remaniements et de toutes les approximations au texte hébreu, rejoint, à travers Wyclif, la *Vulgate* ; et on dirait que son archaïsme voulu est une parure qu'elle

s'est mise pour rivaliser, devant les esprits émerveillés de sa beauté, avec le modernisme voulu de Jérôme. Ainsi il a suivi là-bas notre race, et son esprit est avec nous là-bas, et des paroles issues de ses paroles louent le Seigneur au son des banjos dans les *Spirituals* des noirs, et sanglotent sur les guitares, dans les *Tristes* et les *Modinhas*, aux confins où le parler des paysans du Latium rencontre le parler des Indiens Guarani.

Grand écrivain et traducteur incomparable. Mais traducteur, comme nous. Ayant même fait, comme nous *tous*, des contresens ; mais ayant connu, comme nous, le désir et la passion, et la peine et la joie, de traduire, et le triomphe de rendre intelligible pour tout un peuple, de génération en génération, cela qui n'était pour la plupart d'entre eux que de l'encre sur du papier. A quoi bon discourir « de l'éminente dignité des Traducteurs dans la République des Lettres » ? Il suffit de prononcer le nom de Jérôme, et le moindre d'entre nous s'en trouve aussitôt grandi, et rappelé aux devoirs et à l'honneur de sa vocation. Notre très grand, très saint Patron. De qui nous devrions chômer

la fête. A moins que nous ne choisissons ce jour-là, — tout proche de la douceur studieuse d'Octobre, — pour commencer une nouvelle traduction.

Alors, avant de rouvrir nos dictionnaires et de rentrer dans la sainteté du travail, — de notre travail, amour, prudence et charité, de traducteurs, — nous nous transporterons en pensée à Rome, et nous gravirons l'Esquilin. Les marches, toutes les marches de la Basilique libérienne. Et une fois dans la grande maison de Notre-Dame-des-Neiges, nous nous dirigerons vers le *Presepio*. La chapelle de saint Jérôme est à droite. Et c'est là qu'en pensée agenouillés nous lui demanderons de nous soutenir dans notre labeur.

Sans phrases. Sans déclamation. Rien du « cothurne gallique », mais la « gravité romaine » et le style tout nu de « l'interprétation ecclésiastique ». Une courte prière, que nous allons essayer de composer, au nom de toute notre corporation.

Le début sera le même que celui de la prière que lui adresse l'Eglise entière le 30 septembre, et qui se trouve au Commun des Docteurs : *O Doctor Opti-*

me..., etc., et auquel nous ajouterons d'abord les quatre premiers mots de la phrase finale de la *Lettre CXL* : *Aggrediar opus difficillimum...* ; puis la fin de sa *Préface* au *Pentateuque* : *Nunc te precor... ut me... orationibus tuis juves, quo possim eodem spiritu quo scripti sunt libri in Latinum transferre sermonem*. Bien entendu nous dirons, au lieu de « Latinum » : Gallicum (ou tout autre adjectif tiré du nom de la nation dans l'idiome de laquelle nous traduisons). Et, mis en français, l'ensemble donnera ceci :

Docteur excellent, lumière de la sainte Eglise, Bienheureux Jérôme, je vais entreprendre une tâche pleine de difficultés, et dès à présent, je vous supplie de m'aider par vos prières, afin que je puisse traduire en français cet ouvrage avec l'esprit même dans lequel il a été composé.

Ainsi à partir de l'instant où il est nommé jusqu'au point final, il n'y a pas un mot qui ne soit de lui-même. Nous le citons en lui parlant. Et quel auteur, si rassasié de louanges et de gloire qu'il soit, pourrait, même au Paradis, accueillir avec indifférence un pareil com-

pliment ? Il comprend aussitôt que ce sont des clients exceptionnels qui s'adressent à lui, des suppliants qui ont acquis des droits tout particuliers à sa bienveillance et à sa protection. Du haut des cieux, entouré de sa cour d'anges philologues, grammairiens et lexicographes, plus beaux que ceux du Corrège, et qui travaillent, sous sa direction, au Dictionnaire Sempiternel de toutes les langues qu'ont parlées, parlent et parleront les enfants d'Adam, il nous écoute avec faveur ; il nous fait signe qu'il consent ; il sourit : Et pour les citations, merci. — Salut dès cette vie, et salut aux siècles des siècles, ô notre Ami des cieux !

VALERY LARBAUD.

CHAPITRE V DE *HYDRIOTAPHIA*

PRÉCÉDÉ D'*OPINIONS* DE S. T. COLERIDGE
SUR SIR THOMAS BROWNE

Chère amie, quel peintre hésiterait à offrir à un de ses amis la copie, qu'il aurait faite, d'un tableau fameux ? On dira que c'est là une affaire privée, tandis que la dédicace d'une traduction est publique. Mais nous avons des précédents, et de très hauts exemples : le Patron des Traducteurs lui-même nous les fournit. Et quelles traductions saint Jérôme s'est-il permis de dédier, non seulement au Pape Damase, mais à des particuliers, à des confrères en Exégèse, à ses amies Paule et Eustochium ? Ses traductions des ouvrages qu'il considérait, avec tous les Chrétiens, comme des Livres Saints et inspirés par Dieu même... Après cela, quel scrupule aurions-nous, moi à vous dédier ma traduction de ces pages de Sir Thomas Browne, et vous à accepter cette dédicace ?

En réalité elle vous est due. Je n'ai pas oublié ce jour où, quelqu'un d'entre nous ayant prononcé le nom de Sir Thomas Browne, vous vous êtes mise, peu après, à réciter à mi-voix, en vous tournant de mon côté : « What song the Syrens sang... » C'était, je crois bien, la première fois que je vous entendais prononcer des paroles dans votre langue maternelle, et j'en fus particulièrement ému, car j'avais un souvenir assez net, bien que moins précis que le vôtre, du Chapitre final de l'« Hydriotaphia ». Alors vous m'avez demandé, et presque mis au défi, de le traduire, me rappelant même, comme une provocation, mon titre de Membre de cette sinon illustre du moins exclusive société métaphysique : le John Donne Club ; — bien que l'appel fait à mon amitié eût amplement suffi, si je m'étais cru à la hauteur de cette tâche. Mais vous m'avez graduellement préparé à l'entreprendre.

Vous m'en parliez souvent, et dans presque toutes vos lettres il en était question. Et c'est vous qui avez pris soin de me signaler et de me communiquer les passages de Samuel Taylor Coleridge qui seuls pouvaient servir de Présentation à un si magnifique ouvrage, — quand je vous ai avoué que je me sentais plus qu'incapable : indigne, de le présenter aux lecteurs français.

J'avais d'abord traduit assez librement ; mais dans les révisions qui ont précédé la copie définitive, je me suis rapproché du texte à tel point qu'il me semblait plutôt le calquer que le traduire, — et cependant j'avais, comme « observateurs tutélaires » invisibles à mes côtés, Malherbe et Bossuet, Perrot d'Ablancourt et Massillon, parfois même Chateaubriand. Ainsi donc, si ma traduction est jugée satisfaisante par les connaisseurs, mon seul mérite aura été ma docilité, et d'avoir laissé passer à travers ma pensée le souffle de ces grandes orgues, les sons de ce glas, et, pour citer Racan,

Ce superbe convoi précédé de flambeaux

Qui va d'un pas égal sans que rien l'interrompe

... jusqu'au « mausolée d'Hadrien », — funérailles non d'un Roi quelconque mais de la vanité humaine.

Cela étant, j'hésiterais beaucoup à mettre mon nom au bas de ce travail si vous, qui l'avez inspiré, ne me permettiez pas d'inscrire en tête le vôtre.

V. L.

OPINIONS DE SAMUEL TAYLOR COLERIDGE
SUR SIR THOMAS BROWNE

I. — Lettre accompagnant l'envoi d'un exemplaire
des Œuvres de Sir Thomas Browne.

10 Mars 1804

Samedi, à minuit.

Mon Cher X...,

Sir Thomas Browne est un des mes écrivains préférés. Riche d'un savoir varié, débordant d'idées et d'invention, contemplatif, imaginatif, souvent il atteint à la véritable grandeur et à la magnificence dans son style et dans ses expressions, bien qu'il lui arrive trop souvent aussi, je l'avoue, d'être ampoulé, apprêté, et de latiniser outre mesure. Voilà le portrait que, sans y mêler rien de faux, je ferais de Sir Thomas Browne ; et l'unique défaut de cette description serait : qu'elle pourrait aussi bien, ou presque aussi bien, convenir à cinq ou six autres écrivains

ayant vécu entre le début du règne d'Elisabeth et la fin du règne de Charles II. Tout cela en effet lui convient, et quant à ce qui lui appartient en propre, il me semble que je pourrais me l'exprimer en disant : qu'il a un enthousiasme tranquille et sublime fortement coloré de fantaisie, en sorte que chez lui l'humoriste se confond à tout moment avec le philosophe, et brille au travers, comme les fils de teintes vives, dans un écheveau de soies mélangées, jouent sur la teinte fondamentale. Bref, c'est un cerveau d'autant plus intéressant que la tête qui le contient est un tant soit peu fêlée.

Parfois il fait songer à Montaigne, mais seulement par l'égotisme qui leur est commun et qui, chez Montaigne, n'est trop souvent qu'un amusant caquet, une suite de bavardages et de confidences (ses lubies, ses manies) qui ne mènent à rien ; tandis que chez Sir Thomas Browne, cet égotisme procède toujours d'une sensibilité profonde et d'un esprit rempli de curiosité. C'est l'égotisme naturel, et louable, d'un homme qui, aimant les autres comme lui-même, acquiert l'habitude et le privilège de parler de soi aussi familièrement que d'autrui. Attiré

par tout ce qui est rare, toujours à l'affût de l'étrange et du bizarre, — tout en se considérant, avec une gravité délicate et non dépourvue de malice, comme un utile chercheur de la vérité dans l'ordre physique, et comme un esprit scientifique, — il prenait plaisir à examiner et à analyser ses propres pensées et ses propres sentiments, parce que, en les comparant avec ceux d'autrui, il les trouvait curieux et rares eux aussi. Alors, avec une aisance toute naturelle, et fort intéressante en soi, il les rangeait aussi dans son musée, dans sa collection de curiosités. Et en vérité il n'avait pas tort : car il voit toutes les choses dans une lumière qui n'est qu'à lui. Le livre de la Nature, ce n'est pas à la clarté du soleil, ni de la lune, ni d'une bougie, qu'il le lit, mais à la lueur de l'aurole féerique dont sa tête est ceinte, si bien qu'on pourrait dire que la Nature lui avait concédé à perpétuité un brevet et un monopole pour chacune de ses pensées. Lisez surtout son Hydriotaphia : non seulement vous constaterez la singularité, l'exclusive « Sir-Thomas-Brownéité » de toutes les idées et de toutes les images, mais vous serez, en outre, stupéfait et frappé d'admiration par la façon qu'il a de

se donner tout entier au sujet qu'il traite. Il est totus in illo ; il le suit ; il ne s'en écarte jamais, — et il n'a pas à s'en écarter puisque, quel que soit son sujet, il y ramène, comme par une métamorphose, toute la nature. Dans cette Hydriotaphia, Traité sur des Urnes funéraires déterrées dans le comté de Norfolk, — voyez comme chaque ligne est terreuse et chargée de l'odeur des tombes et des sépulcres ! Ici vous avez une pelletée d'un noir terreau, là un fémur, puis un crâne, et voici le débris moisi d'un cercueil ! Voici un fragment de pierre tombale avec son inscription couverte de mousse ; un spectre ; un suaire ; l'écho d'un psaume funèbre porté sur l'aile d'une bise de novembre ! Et ce qu'on vous montrera de plus gai, ce sera un clou d'argent, ou la plaque dorée d'un « Anno Domini », seul vestige d'un cercueil détruit. La même remarque s'applique exactement et avec la même justesse au Traité sur les Plantations en Quinconces chez les Anciens, qui est intéressant aussi, mais beaucoup moins que l'Hydriotaphia. Vous y retrouverez la même attention donnée aux bizarreries, aux singularités et aux minuties du vocabulaire botanique, et le même caractère d'exclu-

sivité du sujet. Ce n'est que Quinconces dans les cieux ; Quinconces ici-bas sur la Terre ; Quinconces dans les eaux souterraines ; Quinconces dans la Dété ; Quinconces dans l'esprit humain ; Quinconces dans les os, dans les nerfs optiques, dans les racines des arbres, les feuilles, les pétales ; Quinconces partout. Mais prenez tout d'abord le dernier feuillet de ce volume et lisez-vous à haute voix les sept derniers paragraphes du Chapitre V, en commençant à : « More memorables... » (1)

Mais il est temps que j'aie dormi, ou, pour parler comme Sir Thomas Browne (et vous aurez ainsi, cher ami, un échantillon exact de sa manière) : « Mais le quinconce des cieux (les Hyades, les cinq étoiles voisines de l'horizon, à minuit, en la saison où il écrivait) disparaît, et il est temps de clore les cinq entrées de la connaissance. Nous ne voulons pas prolonger les pensées de la veille dans la fantasmagorie du sommeil, qui souvent donne suite aux cogitations qui l'ont précédé, transformant les toiles d'araignée en des câbles et la belle ordonnance des bosquets en une forêt vierge. Garder les yeux

(1) Coleridge cite de mémoire ; le texte est : « More considerable there are... »

ouverts ne serait que prendre à notre compte le rôle de nos antipodes. Les chasseurs sont levés en Amérique ; et les gens ont déjà fait leur premier somme en Perse. »

Pensez-vous, mon cher ami, qu'on ait jamais donné, pour aller au lit à minuit, une raison telle que celle-ci : qu'en ne dormant pas nous jouerions le rôle de nos antipodes ! Et ceci : « Les chasseurs sont levés en Amérique » : quelle vie, quelle imagination ! C'est ainsi que le fantasque Chevalier nous sert une tasse de thé vert très fort, en nous disant que c'est un calmant !

J'espère qu'en ce moment vous dormez paisiblement et que :

*« Toutes les étoiles brillent au-dessus de votre demeure,
En silence, comme si elles veillaient la Terre endormie. »*

II. — Extrait de : « The Literary Remains of S. T. Coleridge » :

...Mais Sir Thomas Browne, en dépit de tous ses défauts, avait une langue bien à lui. Et c'est pour cela, c'est parce qu'ils possédaient chacun son langage personnel, — que les grands écrivains antérieurs à la Restauration sont les archétypes, les nombres-premiers, du

style anglais. Chez eux il n'y a jamais le moindre doute sur le sens exact donné à un mot ; tandis que chez les écrivains postérieurs, et en particulier chez Pope, l'emploi des mots est, la plupart du temps, purement arbitraire, en sorte qu'en se rapportant au contexte on ne trouve que rarement le sens précis du terme, mais seulement l'indication vague et approximative de ce sens.

III. — Ibid. (Note sur « Religio Medici ») :

Il y avait en lui un beau mélange de l'humoriste, de l'homme de génie et du pédant. Pour lui une bibliothèque était un monde vivant, et chaque livre un homme en chair et en os. Et la gravité avec laquelle il rapporte des opinions contradictoires est délicieuse.

S. T. COLERIDGE.

Traduit de l'anglais par

M. VALÉRY LARBAUD.

CHAPITRE V DE *HYDRIOTAPHIA*

Puis donc que ces os morts ont déjà plus longtemps duré que les os vivants de Mathusalem, et que, placés à trois pieds de la surface du sol et entourés de minces parois d'argile ils ont subsisté tandis que s'effritaient toutes les solides et somptueuses constructions érigées au-dessus d'eux, et qu'ils ont reposé en paix sous les piétinements et les tambours de trois conquêtes : quel prince peut se promettre une telle durée pour ses restes et ne serait heureux de dire :

Sic ego componi versus in ossa velim ?

Le Temps, qui possède l'art de réduire toutes choses en poudre, et qui ensevelit jusqu'aux tombeaux, a cependant épargné ces légers monuments.

C'est en vain que nous nous flattons d'être connus

Tibulle [III, 2, 26 :
« Telle est la sépulture que je souhaiterais pour mes ossements. »] (1)

(1) Les gloses marginales sont celles de Sir Thomas Browne, d'après l'édition de Geoffrey Keynes. Les ajouts entre crochets sont de quelques commentateurs ou du traducteur. Les notes au bas des pages sont du traducteur.

par le moyen de sépultures visibles et manifestes puisque ceux-ci n'ont dû leur conservation qu'au fait qu'ils étaient inconnus, et que leur obscurité a fait leur protection. S'ils périrent de mort violente et furent hâtivement jetés dans leurs urnes, ces ossements méritent une particulière considération, et quelques-uns des philosophes anciens les eussent honorés^a, qui pensaient que les âmes les plus pures étaient celles qui avaient été ainsi arrachées à leurs corps pour lesquels elles devaient garder une plus forte inclination, tandis qu'elles abandonnaient avec lassitude, et sans grand désir d'y rentrer, un cadavre languissant. S'ils ont succombé à un long dépérissement et à une extrême vieillesse, enveloppés qu'ils sont dans les replis des siècles, ils deviennent indiscernables, et se confondent avec les enfants. Si nous commençons à mourir dès que nous vivons et si la vie n'est qu'un ajournement de la mort, notre existence est un pitoyable arrangement : nous vivons avec la mort, et nous ne mourons pas en un instant. Seul un Archimède pourrait trouver le nombre de pulsations qui ont formé la vie de Mathu-

a. Oracula Chal-
daica cum scholiis
Pselli et Plethonis.
Εἰς λιπό-των σώμα ψυχαὶ
καθαρώταται. *Vi cor-
pus relinquentium
animæ purissimæ.*

saïem ; le premier calculateur venu fait le compte des années de l'Homme selon Moïse ^b. Le temps de notre existence devient considérable, comme les petites sommes, par d'infimes accumulations ; une multitude de fractions n'y compose qu'un nombre de deux chiffres, et une vie de la longueur d'une main n'arrive pas jusqu'à l'auriculaire ^c.

Si l'approche de notre nécessité dernière nous inclinait à nous y soumettre, un certain bonheur accompagnerait les cheveux blancs et il n'y aurait rien d'épouvantable dans l'amointrissement de nos facultés. Mais la longue habitude à vivre fortifie notre aversion pour la mort, et c'est alors que par notre avarice nous devenons son jouet ; c'est alors que David lui-même devint cruel par politique, et que Salomon ne mérita guère d'être appelé le plus sage des hommes. Mais beaucoup d'entre nous sont vieux trop tôt et avant le temps marqué par les dates. L'adversité étire nos journées ; le malheur nous fait des nuits d'Alcmène ^d ; et les ailes du Temps sont lentes en comparaison. Mais l'existence la plus lasse est celle

b. Dans le Psalme de Moïse [« Et les jours de toute notre vie ne vont ordinairement qu'à soixante et dix années. »]

c. Selon l'ancienne arithmétique de la main, dans laquelle le petit doigt de la main droite, replié, signifiait « cent ». Picrius dans *Hieroglyph*.

d. Une nuit aussi longue que trois.

qui peut se souhaiter abolie, satisfaite de n'être rien et de n'avoir jamais été, allant ainsi plus loin que l'affliction de Job qui maudit le jour de sa naissance, et non pas celui de sa conception, satisfait du moins d'avoir reçu l'être pour autant qu'il y trouvait la garantie d'une existence future, encore qu'il n'eût vécu ici-bas que d'une vie invisible, et, plutôt que vie, avortement.

e. Les questions
embarrassantes
que Tibère posait
aux Grammai-
riens. Marcel. Do-
natus in Suet.
[Tib. LXX.]

f. Κλυτὰ θνεα νεκρῶν.
Hom. Od. X. 526.]

g. Job. [III, 13-
14.]

Quel chant les Sirènes chantaient, ou quel nom Achille s'était donné lorsqu'il se cachait parmi les femmes, voilà des questions ^e qui, pour difficiles qu'elles soient, n'échappent pas à toute conjecture. L'époque à laquelle les personnes de ces ossuaires sont entrées dans les illustres nations ^f des morts et ont dormi avec les princes et les conseillers ^g, pourrait être très largement déterminée. Mais quant à savoir qui furent les propriétaires de ces os, et quels corps ces cendres ont composés, cela est au-dessus de l'archéologie ; problème insoluble pour l'homme, peut-être ardu même pour des esprits, à moins qu'il ne nous fût donné de consulter leurs gardiens particuliers ou observateurs

tutélaires. S'ils eussent aussi bien pourvu à la préservation de leurs noms qu'à celle de leurs restes, ils ne se fussent pas aussi grossièrement trompés dans l'art de se perpétuer. Mais subsister en os et n'exister que par le truchement d'une pyramide, c'est une erreur en fait d'immortalité. Vaines cendres qui dans l'oubli des noms, des personnes, des temps et des sexes, se sont procuré une continuation stérile, et ne surgissent aux yeux d'une postérité lointaine que comme emblèmes de vanités mortelles et comme antidotes contre l'orgueil, la vaine gloire et les vices qui égarent l'esprit. Les vanités païennes, qui attribuaient au monde une durée éternelle, trouvaient dans cette croyance un aiguillon à leur ambition ; et, ne redoutant nulle Atropos pour l'immortalité de leurs noms, elles n'étaient pas découragées par la nécessité de l'oubli. Et même, les ambitions antiques ont eu, dans les entreprises de leur gloriole, cet avantage sur les nôtres que, se mettant à l'ouvrage de bonne heure, et avant le midi probable du temps, elles ont à présent réalisé une grande partie de leur dessein, par quoi les anciens

héros ont survécu à leurs monuments et à leurs conservations matérielles. Mais nous, qui paraissions dans ce deuxième acte du Temps, ne saurions prétendre à un embaumement d'une telle durée pour nos mémoires, alors que l'ambition se voit menacée par la prophétie d'Elie ^h, et que Charles-Quint ne peut aucunement espérer de vivre deux âges de Mathusalem en deçà de la durée d'Hector ⁱ.

^h. Que le monde ne durerait que six mille ans.

ⁱ. La gloire d'Hector ayant duré plus de deux fois l'âge de Mathusalem avant que ce fameux prince existât.

Ainsi donc une impatiente agitation pour procurer à nos mémoires une longue survie semble au regard de ces considérations une vanité presque surannée et une extravagance passée de mode. Nous ne pouvons espérer de vivre en nos noms aussi longtemps que certains ont vécu en leurs personnes. Une face de Janus n'a aucune analogie avec l'autre. Il est trop tard pour être ambitieux. Les grands changements du monde ont eu lieu, ou le temps peut manquer à nos desseins. Prolonger notre souvenir par des monuments dont nous demandons chaque jour la mort dans nos prières, et dont nous ne pouvons souhaiter qu'ils durent, sans nuire aux espérances que nous plaçons dans la venue

du dernier jour, ce serait donner un démenti à nos croyances. Nous dont les générations ont été établies dans cette partie occidentale du temps, nous sommes providentiellement détournés de ces rêveries et, contraints de regarder ce qui reste de l'avenir, sommes naturellement portés à songer à l'autre vie, et n'avons pas d'excuse si nous refusons de méditer sur cette durée-là, pour laquelle les pyramides sont des piliers de neige, et tout le passé un instant.

Des cercles et des droites limitent et enferment tous les corps, et la fatale lettre ^j formée d'un cercle enfermant une ligne droite est la limite et la conclusion inévitable de toute chose. Rien de ce qui est situé dans le temps n'échappe à l'action de son opium, contre lequel il n'est pas d'antidote : nos pères trouvent leur tombe dans nos courtes mémoires, et déplorablement nous indiquent de quelle façon nous pourrions être ensevelis à notre tour dans ceux qui nous survivront. Les pierres des cimetières ne sont guère plus de quarante ans véridiques ^k. Des générations passent tandis que certains arbres demeurent, et d'an-

j. Le Thêta, l'initiale de la mort. [Θάνατος].

k. D'anciennes étant enlevées, et d'autres corps étant placés sous elles.

. Gruteri *Inscriptiones Antiquæ*.

* Que des gens montrent dans différents pays, en leur donnant les noms qu'ils veulent, et à quelques-unes les noms des anciens rois d'Égypte, pris dans Hérodote.

n. *Cuperem notum esse quod sim, non opto ut sciatur qualis sim.* Card. *in Vita propria.*

ciennes familles ne durent pas trois chênes. N'être lus qu'en de sèches inscriptions comme il y en a plusieurs dans Gruter ¹ ; attendre l'immortalité d'obscurs qualificatifs ou des premières lettres de nos noms ; être l'objet des investigations et des conjectures des archéologues, et recevoir d'eux des noms nouveaux, comme ils en ont donnés à beaucoup de momies*, voilà de bien mornes consolations pour ceux qui aspirent à se perpétuer, même s'il existait des langues éternelles.

Cardan, qui se déclare satisfait ^m si les générations futures savent qu'il a seulement existé, et ne se soucie pas qu'elles le connaissent mieux, — méprisant ainsi le sens de son horoscope et l'idée qu'il se faisait de lui-même, — avait une ambition bien froide. Qui donc voudrait subsister, comme les clients d'Hippocrate ou comme les chevaux d'Achille dans Homère, sous d'arides dénominations dépourvues de toute allusion à nos mérites et à nos belles actions, en quoi réside le baume de notre souvenir, l'entéléchie et l'âme de notre subsistance ? Il est plus désirable d'exister anonyme dans la tradition de nobles actes que de léguer

aux histoires un nom infâme. La Chananéenne (1) vit plus heureusement sans nom qu'Hérodiade avec le sien. Et qui n'aimerait mieux avoir été le bon larron que Pilate ?

Mais l'injustice de l'oubli répand aveuglément son pavot, et traite la mémoire des hommes sans distinguer entre leurs titres à l'immortalité. Qui éprouverait autre chose que de la pitié pour le fondateur des pyramides ? Hérostrate vit, qui brûla le temple de Diane, et le nom de l'architecte qui le bâtit est presque perdu. Le temps, qui a effacé l'építaphe d'Hadrien, a respecté celle de son cheval. C'est en vain que nous évaluons nos chances d'immortalité d'après nos avantages en fait de bonne renommée, puisque les mauvaises durent autant, et qu'il est vraisemblable que Thersite vivra aussi longtemps qu'Agamemnon. Qui oserait affirmer que les meilleurs d'entre les hommes ne nous sont pas inconnus, et que le nombre des grands hommes oubliés ne passe pas de beaucoup celui des personnes qui ont laissé un nom dans les siècles connus

(1) La Chananéenne ; v. Matthieu, XV, 22-28.

à l'Histoire ? N'eût été la faveur du Registre Eternel, le premier homme nous serait aussi inconnu que le dernier, et toute la chronique de Mathusalem aurait consisté dans sa vie même.

L'oubli ne se laisse pas corrompre ; la plupart des hommes doivent se tenir satisfaits d'être comme s'ils n'avaient jamais été : inscrits dans le registre de Dieu et non dans le souvenir du Monde. Tout le début de l'Histoire de l'humanité * tient en vingt-sept noms, et la foule de ceux qui s'y sont ajoutés depuis ne forme pas une centurie vivante. Le nombre des morts l'emporte de beaucoup celui de tous les hommes à naître. La nuit du temps surpasse de beaucoup son jour, et qui saurait dire à quel moment eut lieu l'équinoxe ? Chaque heure vient s'ajouter à ce courant arithmétique qui s'arrête à peine un seul instant. Et puisque la mort doit être la Lucine de la vie, et que même les Païens ont pu se douter * que vivre ainsi c'était mourir ; puisque notre plus long soleil se couche en déclinaison droite, et ne décrit que des arcs hivernaux, et que par suite il ne peut s'écouler beaucoup de temps

* Avant le déluge.

* Euripide.

avant que nous gisions dans la nuit et que nous ayons notre lumière dans la cendre * ; puisque le frère de la mort, nous visitant chaque jour, nous apporte des avertissements de notre dernière heure, et que le temps, qui veilleit pour son propre compte, nous commande de n'espérer pas une longue durée, l'immortalité ici-bas est un leurre et une prétention insensée.

L'ombre et la lumière divisent le cours du temps, et l'oubli enlève à la mémoire une grande part même de notre vie corporelle ; nos moments heureux ne nous laissent qu'un faible souvenir, et les plus profondes blessures de l'affliction se cicatrisent assez vite. Notre sensibilité ne supporte pas les extrêmes, et les douleurs qui ne nous détruisent pas se détruisent elles-mêmes. Pleurer jusqu'à se changer en pierre, ce sont fables. Les malheurs amènent des callosités ; nos douleurs nous échappent, ou tombent comme la neige sur nous ; et ce n'est pas là, en somme, une déplorable insensibilité. Notre ignorance des maux à venir et notre oubli des maux passés sont de miséricordieuses précautions de la nature, grâce auxquelles nous

* Selon la coutume des Juifs qui mettent une chandelle de cire allumée dans un pot rempli de cendres près du corps. Léon [de Modène].

digérons le mélange de brièveté et de malheur de nos jours, et, notre sensibilité allégée ne se heurtant plus à des souvenirs qui nous blesseraient à chaque coup, nos chagrins ne sont pas sans cesse remis à vif. Un grand nombre des Anciens contentaient leurs espérances d'immortalité par la croyance en la transmigration de leurs âmes, — un bon moyen de se survivre : ayant en effet l'avantage d'une série de réincarnations, ils ne pouvaient manquer d'accomplir quelque action digne de remarque dans une telle variété d'existences, et jouissant de la renommée acquise par leurs personnalités passées, ils accumulaient un trésor de gloire pour leurs transformations ultimes. D'autres, plutôt que d'être plongés dans la peu consolante nuit du néant, trouvaient suffisant de rentrer dans l'être universel, et de constituer une parcelle de l'âme publique de toutes choses, ce qui n'était rien de plus que de retourner à leur source inconnue et divine. L'ingéniosité des Egyptiens était plus exigeante, qui trouvaient le moyen de faire attendre à leurs corps, en des stabilités parfumées, le retour de leurs âmes. Mais tout cela

était vanité, et pâture pour le vent ^a, et démence. Les momies de l'Egypte, que Cambyse ou les siècles ont épargnées, l'amour du gain aujourd'hui les consume. La momie est devenue marchandise : Misraïm guérit les blessures et Pharaon se vend comme baume.

C'est en vain que les individus espèrent l'immortalité ou toute exemption d'oubli au moyen de conservations, sous la lune. Les hommes ont été déçus même en ce qui concerne leurs apothéoses au-dessus du soleil et les ingénieux efforts de leur vanité pour perpétuer leurs noms dans les cieux. L'inconstante cosmographie de cet hémisphère a déjà changé les noms de constellations imaginées : Nemrod est perdu dans Orion et Osyris dans la Canicule. Tandis que nous cherchons l'incorruptibilité dans les cieux, nous découvrons qu'ils n'en sont pas plus exempts que la Terre : durables dans leur ensemble, mais altérables dans leurs parties ; de quoi, sans parler des comètes et des nouvelles étoiles, les télescopes commencent à nous rapporter des histoires ; et les taches errantes sur la face du soleil pour-

a. *Omnia vanitas et pastio venti* ;
νεμὴ ἰνέμου καὶ
βάσσεως, π., ut olim
Aquila et *Symmachus*. V. Drus.
Eccles. [I, 14].

raient, avec la permission de Phaëton, nous en fournir la preuve irréfutable.

Il n'est rien de véritablement immortel, si ce n'est l'immortalité. Cela seul, quel qu'il soit, qui n'a pas eu de commencement, peut être assuré de n'avoir pas de fin, — tout le reste a une existence dépendante et à portée de l'anéantissement, — et c'est là le propre de cette Essence nécessaire qui ne peut se détruire elle-même, et c'est le caractère le plus sublime de l'omnipotence, qu'elle est si puissamment constituée qu'elle ne saurait souffrir même de sa propre puissance. Mais la suffisance de l'immortalité chrétienne annule toute gloire terrestre, et la qualité de l'un et de l'autre état qui succèdent à notre mort fait de la renommée posthume une vaine rêverie. Dieu qui seul peut détruire nos âmes et qui a garanti notre résurrection, ne nous a directement promis aucune durée pour nos corps ou pour nos noms. En laquelle il entre tant de hasard, que les plus hardiment assurés se sont trouvés malheureusement déçus, et qu'une longue subsistance ne semble être qu'une erreur de l'oubli. Mais l'homme est un noble animal,

magnifique dans ses cendres et pompeux dans son cercueil ; il célèbre avec un lustre égal les naissances et les morts, et n'oublie pas les cérémonies de l'ostentation dans la bassesse de sa nature.

La vie est une pure flamme, et nous vivons par un soleil invisible en nous. Un petit feu suffit à la vie, et de grandes flammes ont paru un trop faible hommage après la mort, quand la vanité des hommes exigeait des bûchers coûteux et voulait brûler comme Sardapale. Mais la sagesse des lois funéraires tempéra la folie des prodiges flambées, et réduisit les feux dévorants à la règle des modestes obsèques, auxquelles peu d'hommes pouvaient être assez mesquins pour marchander le bois, de la poix, une pleureuse, et l'urne*.

Cinq langages n'ont pu conserver l'építaphe de Gordien *. L'homme de Dieu vit plus longtemps sans sépulture que les autres par leurs caveaux : des Anges l'ont enterré invisiblement, et l'ont dévoué à l'obscurité, mais non sans quelques marques qui conduisent à ses restes les investigations humaines. Enoch et Elie (1)

* Suivant l'Építaphe de Rufus et de Beronica dans Gruterus... *Nec ex Eorum bonis plus inventum est, quam Quod sufficeret ad emendam pyram. Et picem quibus corpora cremarentur. Et præfica conductæ et olla emptæ.*

* L'építaphe de Gordien en grec, en latin, en hébreu, en égyptien et en arabe, effacée par ordre de l'empereur Licinius.

(1) Enoch, v. *Genèse*, V, 22-24 et *Ecclésiastique*, XLIV, 16 : « Enoch

sans tombeau ni funérailles, dans un état d'existence irrégulier, sont les grands exemplaires de l'immortalité en leur long et vivant souvenir : ils sont, à strictement parler, encore en deçà de la mort, et il leur reste encore à jouer un rôle tardif sur ce théâtre terrestre.

Si au terme définitif du monde nous ne mourrons pas tous, mais serons changés (suivant la version reçue), le dernier jour ne fera que peu de tombes, ou du moins de rapides résurrections devanceront de durables sépultures. Quelques tombeaux seront ouverts à peine fermés, et Lazare n'étonnera personne. Alors un grand nombre qui tremblaient devant la mort gémiront de ne pouvoir mourir qu'une fois, et l'état redoutable sera la seconde, et vivante, mort ; alors les hommes souhaiteront le couvert des montagnes, non des pierres tombales, et les annihilations seront courtisées.

Tandis que certains ont ardemment désiré des tombeaux, d'autres les ont ardemment refusés, et

plut à Dieu, et il a été transféré dans le Paradis pour faire entrer les nations futures dans la pénitence. » Elie, v. *Ecclésiastique*, XLVIII, 3, 4 ; et Matthieu, XVIII, 3.

quelques-uns ont poussé leur vaine turbulence jusqu'au point de ne pas oser faire confession des leurs. En quoi le plus ingénieux semble avoir été Alaric ^b, qui fit détourner le cours d'un fleuve pour cacher ses ossements dans son lit. Même Sylla, qui se flattait d'être à l'abri dans son urne, n'a pu échapper aux langues médisantes ni aux pierres lancées contre son monument. Heureux ceux que leur obscurité rend innocents, et dont la conduite envers leurs semblables est telle ici-bas qu'ils ne craignent pas de les rencontrer au siècle futur ; qui, au sortir de cette vie, ne soulèvent aucun tumulte parmi les morts (1) ; et que ne peut atteindre le sarcasme d'Isaïe ^c.

Pyramides, arcs de triomphe, obélisques, ne furent que les folies de jeunesse de la vanité humaine, et les extravagantes énormités de la magnanimité antique. Mais la solution la plus magnanime se trouve dans la religion chrétienne, qui foule aux pieds l'orgueil, s'assied sur le cou de l'ambition, et recherche humblement cette immanquable perpétuité auprès de laquelle

b. Jornandès. *De Rebus Geticis*.

c. Isaïe, 18. [18 19 : « Tous les rois des nations sont morts avec gloire, et chacun d'entre eux a son tombeau. Mais toi, tu as été jeté loin de ton sépulcre comme un tronc inutile. »]

(1) Isaïe, 9 : « L'enfer même s'est vu tout troublé à ton arrivée. »

d. *Angulus contingentiæ*, les plus petits des angles.

toutes les autres doivent réduire leurs diamètres, et n'être vues qu'en de piètres angles de contingence^d.

De pieux esprits, qui ont passé leurs jours dans les ravissements de leur vie future, ont fait aussi peu de cas de ce monde que du monde qui l'a précédé, lorsqu'ils gisaient sans nom dans le chaos de la prédétermination et dans la nuit de leur pré-existence. Et si quelques-uns sont été assez heureux pour comprendre vraiment les anéantissements et les extases du chrétien, et l'exsolution, la liquéfaction, la transformation, le baiser de l'époux, la gustation de Dieu et l'ingression dans l'ombre divine, ceux-là ont eu déjà un bel avant-goût des cieux : pour eux en vérité la gloire du monde n'est plus, et la terre n'est que cendre.

Pour les Anciens l'idée de subsister en des monuments durables, de se survivre dans leurs productions, d'exister dans leurs noms et dans leurs enseignements de chimères, satisfaisait assez amplement leurs espérances, et faisait partie de leurs champs élyséens. Mais tout cela est néant dans la métaphysique de la vraie foi. Vivre vraiment, c'est être de nouveau nous-mêmes ;

et comme ce n'est pas là seulement une espérance, mais l'évidence même pour les croyants sincères, peu importe que nous soyons enterrés au cimetière des Saints-Innocents ^e ou dans les sables de l'Égypte : prêts à être n'importe quoi, dans la joie d'être à jamais, et aussi contents de nos six pieds de terre que du mausolée d'Hadrien ^f.

e. A Paris. Où les corps sont très vite consumés.

f. Imposant mausolée ou édifice funéraire construit à Rome par Hadrien ; actuellement le Château Saint-Ange (1).

SIR THOMAS BROWNE.

(1605-1682).

Traduit de l'anglais

par VALÉRY LARBAUD.

(1) Sous la dernière ligne du texte on lit cette citation de Lucain : « ...Tabesne cadavera solvat An rogus, haud refert. » [« Peu importe que ce soit la corruption ou le bûcher qui consomment les cadavres. »] Cette citation ne se rapporte pas à la phrase précédente, mais à l'ensemble de l'ouvrage. C'est, en somme, l'épigraphe, — l'hypographe ? — placée à la fin et comme en cul-de-lampe. Sir Thomas Browne a inscrit de même une phrase de Lactance à la fin de son plus long ouvrage : *Pseudodoxia Epidemica* (1647).

MIMES

I

J'ai eu l'âme d'un hagiographe, et celle d'Osmond le métalliste, et celle de Fargue l'émailleur.

Ce soir-là, j'étais à la fois Villon, Gringoire, Coquilart et Jacquemin Gringonneur.

Je me trouvais debout, les jambes fatiguées, plus boulues de varices que des hampes de roses trémières, dans le plein milieu de la place Maubert.

L'encrier de bois qui battait à ma boutonnière, au bout d'une ficelle, commençait à me peser et me bourraudait comme un remords.

Que de rimailleurs et que d'écritaires ! Les clercs au crâne de noyer poncé bourdonnaient sous les auvents, circonvenus de mouches bouchères, laides comme des veuves affairées aux bonnes œuvres.

J'avais mon dernier costume noir et vert, qui commençait à montrer la corde, mon chaperon de capeluche que la sueur collait à ma tête, et mes souliers à la poullaine qui claquaient du bec.

Je me poussais de toutes manières dans les jongleurs, les ménestrels, les reîtres masqués, les montreurs de singes, les marchands d'oublies, d'estourbeillons et de chèneviettes, dont les cris et les fumées montaient de conserve avec les clochers dans le ciel venteux plein de châteaux-forts.

Personne ne me fera d'offres et je ne vendrai pas mes vers.

Le soir tombe. Voici l'heure de regarder par les soupiraux et les mortaises et les fentes des auberges où les cires s'allument, grandissent comme une peur et se mouchent dans leurs doigts morts.

Voici l'heure d'aller rejoindre, au Grand Écart ou au Bateau Ivre, Houchoronemukerje et Camulogène, les compeyrots mâcheurs de boulettes.

Voici l'heure d'être attendu par la Blanche Savetière,

la Tapissière Guillemette, la gente Saulcière, Odette la goualeuse... Il n'était pas une de ces dames que je ne connus. Demandez plutôt à celles du Rempart.

Mais je sais que je verrai bientôt venir du fond de la scène, comme Thomas de Quincey voyait venir une petite fille, Plombagine, la fée du Condurango...

II

Nous n'avons pas pu faire grand'chose pour elle. Ma tante avait bien essayé de la faire entrer chez Benoiston. Que de choses on veut faire entrer, toute la vie, chez Benoiston ! Celle-ci ne pouvait pas tenir en place. Autant caser la blanche Oloossone au claquedent de la rue Maître-Albert. La nôtre avait besoin de sortir. Elle imaginait des histoires de clientes. On lui écrirait. Quand elle venait à la maison, elle s'adossait à la fenêtre, à contre-jour, et se mettait à mentir d'une voix basse, avec de petites reprises douces, et elle mentait, et elle mentait.

Je l'ai vue partir, avec son carton, comme un tam-

bour, et tourner le coin de cette rue malade. Alors, tout est ouvert. On peut défiler sur les boulevards, on le feuillette comme un album. On gagne le Centre. On rejoint sa bande aux Tuileries. On peut se caresser au feu blanc des vitrines. Et toutes les petites choses qu'on se dit à soi-même. Alors, je ne la vois plus. Son visage s'enfonce et s'efface avec lenteur dans l'eau profonde de la ville. Mais qu'est-ce qui a pu se passer jusqu'au jour où je l'ai trouvée, seule au fond d'une chambre envahie par le soir, dans un hôtel de la rue des Poissonniers plein de sons de vielle, d'escarpes en pantoufles et de femmes aux cheveux moulés ?

Tout est fini depuis hier. Elle est là, dans ce dimanche d'hôpital. Je ne veux pas la voir. Je ferai les cent pas devant la porte. On arrose à grands traits le trottoir brûlant. J'attendrai. Pas de famille à l'horizon. Personne ne viendra. Des ouvriers sur un banc cassent une croûte, avec beaucoup de paroles. Un enfant s'amuse à sauter à cloche-pied sur les pavés sans marcher sur les

joint. Un vieux retraits bougonne, très propre, qui fait sonner sa canne à chaque pas et s'éponge avec son mouchoir à carreaux, devant la porte de sortie des convois, sous les talus.

« Si, monsieur, venez la voir. Vous n'avez rien à craindre. Elle n'est pas changée. » Du bout d'un couloir je l'aperçus, par une porte ouverte au rez-de-chaussée, au fond d'une cour ensoleillée. J'étais attiré et comme aspiré par la blancheur de son visage. Et ces grandes paupières couleur du tremble, plus de feuilles, plus de fleurs...

Le gardien de service, un vieux soldat, s'attendrissait. Hier, elle avait eu envie de poulet. Elle avait encore demandé sa boîte et son livre. Deux internes, à la fenêtre d'en face, se penchaient et regardaient. Une infirmière s'exaltait : « Venez la voir, elle est superbe, elle est belle comme une déesse. »

Pas comme une autre. Je vis bien que c'était Elle.

LÉON-PAUL FARGUE.

